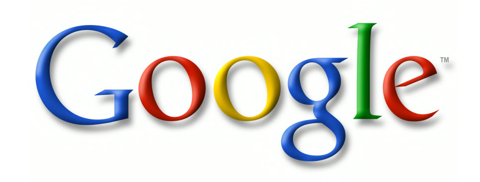
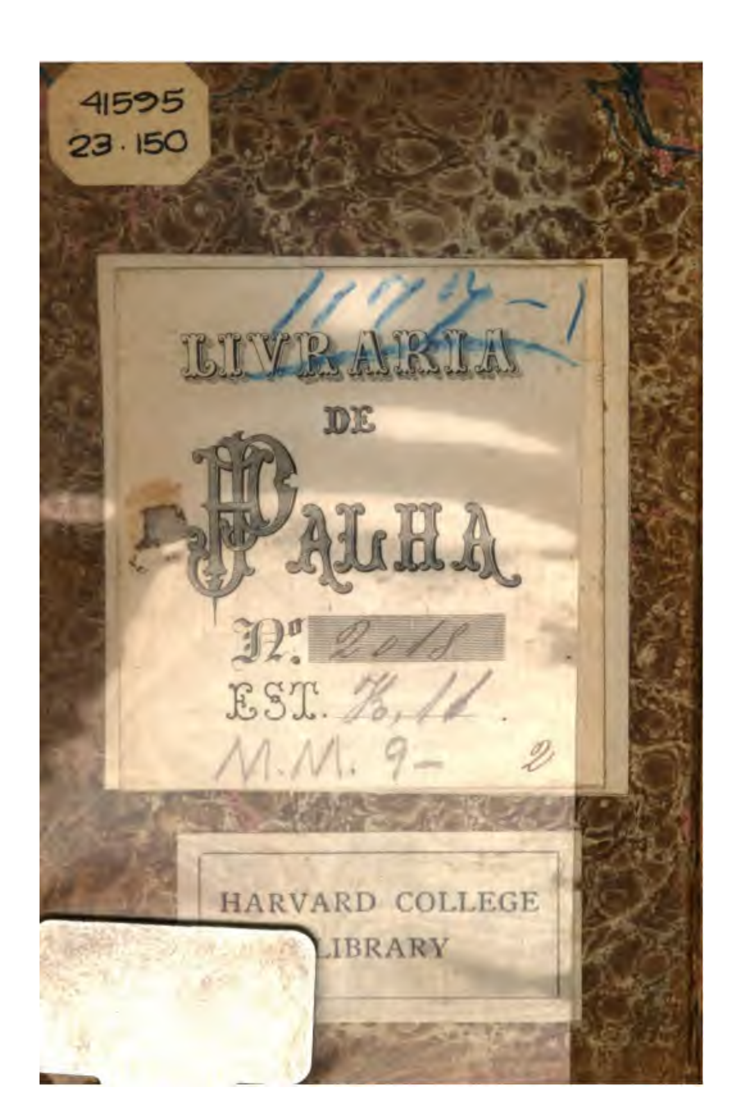



WIDENER LIBRARY
HX IHRA -



41595
23.150
LIVRARIA
DE
PALHA
Nº 2018
EST. 76, 11
M.M. 9- 2
HARVARD COLLEGE
LIBRARY



704

LE PRINTEMPS

D'UN PROSCRIT,

POËME EN QUATRE CHANTS,

SUIVI

DE L'ENLÈVEMENT DE PROSERPINE.

PREMIÈRE PARTIE.

*

LE PRINTEMPS
D'UN PROSCRIT,
SUIVI
DE L'ENLÈVEMENT DE PROSERPINE,
SEPTIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE;

PAR M. MICHAUD,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

AVEC QUATRE GRAVURES.



A PARIS,
CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. XIV.

AVIS

POUR CETTE ÉDITION.

Dans les cinq premières éditions, ce poëme était divisé en trois chants; dans la sixième édition, je l'avais divisé en six chants, sans rien changer cependant au plan et à l'ordre de l'ouvrage. D'après les conseils de mes amis, j'ai adopté une nouvelle division qui m'a paru préférable aux divisions précédentes.

Si j'ai varié quelquefois dans le plan que j'ai adopté, je dois, pour me justifier aux

yeux de mes lecteurs, leur raconter comment j'ai fait mon ouvrage. Caché dans une retraite où j'avais trouvé quelques amis, j'imaginai de faire un cours de littérature ; je commençai par les règles de la versification, et pour faire connaître à mes nouveaux élèves la mesure et la forme des vers alexandrins, j'essayai d'en faire quelques-uns : j'en fis trente ou quarante le premier jour, j'en fis autant dans la séance suivante : comme j'avais pris pour sujet de mes vers la position où je me trouvais, la campagne où j'avais reçu l'hospitalité, ce sujet s'empara de mon imagination; chaque jour je faisais une description, un tableau ; je cherchais à exprimer tout ce que je sentais, tout ce que je voyais : au bout de quelques mois j'avais fait plus de deux mille

vers; mais j'étais loin d'imaginer que j'avais fait un poëme; j'écrivais pour me distraire: je cédais au besoin d'exprimer les sentiments que j'éprouvais, au plaisir d'arrêter mes pensées sur les images du printemps, sans songer à montrer mes vers au public, et sans espérer des lecteurs. Revenu de mon exil, je lus quelques-uns de mes vers à M. de Châteaubriant, à M. de La Harpe et à M. Delille, qui m'engagèrent à les publier. Le public, à qui je n'avais point songé en les écrivant, y a trouvé de la vérité et du naturel; mais la critique m'a fait de justes observations sur le plan de l'ouvrage qui se ressentait trop de la manière dont je l'avais composé. En revoyant mon poëme, j'ai cherché à y mettre plus d'ordre et plus d'ensemble; j'espère que la nouvelle

division que je viens de lui donner, le rendra plus digne de l'estime et du suffrage des lecteurs éclairés.

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR

LA POÉSIE DESCRIPTIVE.

QUELQUES littérateurs ont pensé que la poésie descriptive n'est point un genre; cela peut être vrai, si on prend la définition à la rigueur; cependant il a paru dans notre siècle des poëmes descriptifs et qui ne sont que descriptifs: au reste, je n'élèverai pas une dispute de mots; mes idées ne portent point sur une définition plus ou moins rigoureuse.

On a dit encore que la poésie descriptive, si elle est un genre, n'est point un genre nouveau. Je sais très-bien que la poésie a toujours eu pour objet de peindre et de décrire; mais si le genre n'est pas nouveau, il a du moins été traité d'une manière nouvelle; la poésie descriptive chez les modernes n'est point ce qu'elle était chez les anciens; les modernes reconnaissent sans doute ce précepte d'Horace, *ut pictura poesis*, mais leur école est différente, et c'est d'après cette différence, que j'ai cru devoir hasarder quelques observations.

M. de Châteaubriand, dans son bel ouvrage du *Gé-*

nie du Christianisme, attribue l'origine de la poésie descriptive, telle qu'elle est cultivée parmi les modernes, à la religion chrétienne, qui a renversé les autels du paganisme, et qui, en détruisant le charme attaché aux fables mythologiques, a réduit les poètes à chercher la source de l'intérêt dans la vérité et l'exactitude de leurs tableaux. Dès qu'on eut cessé de croire aux nymphes, aux dryades, à Flore, à Pomone, et à toutes les divinités champêtres, les images vagues de la mythologie durent être moins fréquemment employées dans les poésies bucoliques; les poètes durent s'appliquer à peindre les objets dans les rapports qu'ils avaient avec la nature, et non point dans les rapports qu'ils pouvaient avoir avec la croyance du peuple. De-là l'origine de la poésie descriptive. La conséquence paraît naturelle, elle est cependant démentie par l'expérience. On n'a pas vu les progrès du genre descriptif suivre de près ou de loin les progrès du christianisme. Les anathêmes lancés contre les dieux de la mythologie n'ont point fait autorité pour les poètes chrétiens, même dans les siècles de la plus grande ferveur. Les poètes ont continué à employer les idées profanes du paganisme; ils ont même poussé la chose jusqu'au ridicule, en mêlant les images mythologiques aux images sacrées; et plus d'une fois les divinités fabuleuses ont été invoquées dans des poëmes consacrés à chanter les louanges du vrai dieu. A mesure que le

goût s'est perfectionné, la poésie a renoncé à ce mélange bizarre; mais la mythologie n'en a pas été pour cela bannie du langage poétique, principalement dans les compositions qui ont pour objet les tableaux de la nature. Il n'est presque point de vers descriptifs chez les modernes, où la fable n'ait été employée avec quelque avantage. Il serait difficile de lire cent vers de suite sur la campagne, où il ne soit point question de Flore, de Pomone, des Sylvains ou des Nymphes. Il est vrai que les divinités mythologiques ne réveillent plus pour nous l'idée d'une croyance religieuse; mais leurs noms servent encore à rappeler d'une manière heureuse l'idée des choses dont la poésie nous retrace l'image. Je sais que dans notre siècle, on a reproché aux poètes l'usage qu'ils faisaient de la mythologie : ils en ont peut-être abusé; mais le mauvais goût aurait-il donc le droit de flétrir tout ce qu'il touche! Que deviendraient les beaux arts, que resterait-il à faire au génie, s'il fallait renoncer à toutes les choses dont on abuse.

Avant d'aller plus loin, je dois m'arrêter ici à quelques considérations générales sur la marche de l'esprit humain, et sur les progrès et la décadence du goût, chez tous les peuples qui ont cultivé les arts. Dans l'enfance des lumières chez les nations, comme dans l'enfance de la vie humaine, les hommes ont toujours un penchant pour le merveilleux. A l'âge de maturité,

ce penchant pour le merveilleux se trouve dirigé et rectifié par le goût et par la raison; c'est alors qu'il produit les chefs-d'œuvre. Mais il arrive bientôt une époque où l'esprit humain, refroidi sur les choses qui l'avaient le plus frappé, est plus entraîné par l'envie de connaître que par le besoin d'être ému. L'exactitude des idées est préférée au charme des images; le goût pour le merveilleux fait place au besoin de raisonner et d'analyser. A mesure que les esprits deviennent plus froids, plus méthodiques et plus raisonneurs, le champ de la poésie se trouve plus rétréci. Les sources auxquelles le génie puise ses plus sublimes conceptions, se trouvent taries par une suite de l'indifférence publique pour les choses merveilleuses; la poésie devient plus timide; elle perd presque toutes les beautés qui tiennent aux nobles élans de l'imagination. Tout ce qui s'élève au-dessus de la sphère commune, paraît gigantesque, et, par conséquent, de mauvais goût. Tout ce qui est héroïque, n'intéresse plus aussi vivement, parce qu'on n'admire plus rien.

Qu'arrive-t-il alors? Comme les poètes veulent encore intéresser, et qu'ils ne peuvent intéresser qu'en offrant des images inattendues et qui excitent l'émotion de la surprise, ils emploient dans les détails ce même merveilleux que leurs prédécesseurs avaient employé dans l'ordonnance et la conception de leurs ouvrages. Pour sacrifier à l'esprit de leur siècle ils don-

neront à chaque pensée, en particulier, ce qu'ils n'auront pu donner à l'ensemble et à l'invention. Les machines épiques seront tout-à-fait abandonnées, et cette faculté de l'esprit qui invente et qui organise, sera réduite à se cacher dans le minutieux arrangement des phrases, semblable, si j'ose parler ainsi, à ces dieux de la fable qui furent chassés de l'Olympe, où ils présidaient à l'ordre de l'univers, et qui se réfugièrent en Égypte dans les plantes et dans les animaux.

Cette observation est démontrée par l'histoire de la littérature chez tous les peuples. Lorsque Lucain conçut l'idée de sa *Pharsale*, il s'abstint d'employer le merveilleux qu'on admire dans l'*Énéide*, non seulement parce qu'il avait pris pour sujet de son poëme des événements et des hommes dont il était presque le contemporain, mais aussi parce que, de son temps, les fables, dont Virgile avait tiré les plus grandes beautés, faisaient une impression moins vive sur l'esprit des Romains : il ne mit point de merveilleux dans son invention; mais il voulut étonner par la force et le gigantesque des pensées. Tout ce qui est épique dans la *Pharsale* se trouve dans les détails; c'est moins le plan et l'ensemble du poëme qui excitent la surprise, que les images que l'auteur a su y répandre. Au reste, nous n'avons pas besoin d'aller chercher des exemples chez les Latins; ce qui est arrivé à Rome dans le siècle de Lucain, est arrivé en France dans le

siècle dernier. Voltaire disait : *Voulez-vous être sifflés sans relâche pendant trois jours de suite, et être oubliés pour l'éternité, imitez ce que nous admirons le plus chez les anciens.* Voltaire parlait des poëmes de Virgile et d'Homère. En effet, si nous admirons ces ouvrages immortels, c'est que notre imagination se reporte aux temps héroïques ; mais il est certain que les fables qui en font la plus grande beauté, ou même des fables équivalentes prises dans une religion moderne, ne réussiraient point dans notre monde philosophique. Voltaire connaissait l'esprit de son siècle, et il s'y est conformé.

Il n'a employé le merveilleux dans sa *Henriade* que comme accessoire. Se prêtant au goût de ses contemporains, et suivant peut-être sa propre inclination, il a eu recours à quelques êtres moraux qu'il a personnifiés ; mais rien n'est plus froid que ce genre d'invention. L'apparition des êtres moraux ne peut produire aucun effet sur l'imagination, parce que leur existence n'est liée à aucune croyance, à aucune tradition, et qu'il est impossible au lecteur de se laisser aller à aucune des illusions que le poète veut faire naître. Les êtres moraux ont d'ailleurs en eux-mêmes un caractère de monotonie qui doit se communiquer à la marche et à l'ensemble du poëme dans lequel ils sont employés. Ils ne peuvent causer aucune émotion de surprise ; le poète est obligé de par-

ler de leurs attributs encore plus que de leurs actions; mais, comme leurs attributs sont connus, et que l'opinion sur leurs caractères est fixée, il n'y a qu'une seule manière de les peindre, et une seule manière de les faire agir.

Voltaire avait dans son talent de quoi s'élever au-dessus du mauvais goût de son siècle; il lui a fait un sacrifice, il est vrai, en renonçant aux inventions héroïques; mais son style ne va jamais jusqu'à l'emphase; il serait à souhaiter que sur ce point ses disciples et ses admirateurs l'eussent pris pour modèle; mais l'envie de racheter, par la richesse des détails, le mérite de l'invention, a fait donner dans tous les excès de l'affectation et de la recherche.

Le bel esprit a partout pris la place du génie. On n'a plus fait de cas que du talent qui colore et qui enjolive; on a négligé celui qui invente et qui dispose les différentes parties d'un ouvrage; on est allé si loin, qu'il est très-rare aujourd'hui de voir un livre qu'on puisse lire de suite. Il semble qu'on soit convenu de ne chercher partout que des beautés de détail; et l'auteur d'un poëme croira avoir rempli sa tâche, s'il a semé dans son ouvrage quelques idées brillantes, quelques images hardies. L'auteur dramatique s'occupera moins de faire une comédie, que de faire dans cette comédie une bonne scène; il s'occupera moins de composer une bonne scène, que de composer dans cette scène une

belle tirade, ou un vers qui puisse produire de l'effet. Racine disait qu'il avait fait sa tragédie, quand il n'avait plus que les vers à faire. Aujourd'hui on fait d'abord les vers, on fait la tragédie ensuite. Il est tel auteur qui n'a fait une pièce que pour une seule situation qui se trouvait dans sa tête; et tel autre, qui n'entreprend un gros livre, que pour y placer une maxime favorite, ou un chapitre qui se trouvait déjà fait. Nos écrivains ressemblent à un architecte qui bâtirait un palais exprès pour y placer une fenêtre d'un genre nouveau: le plan est vicieux, l'édifice est mal ordonné; mais qu'importe? le but qu'on se proposait est rempli. Pour rendre cette image plus juste et plus générale, on pourrait comparer notre littérature à cette architecture gothique qui n'offrait rien de grand dans son ensemble, mais qui frappait l'attention par une foule de petites difficultés vaincues, et par la surcharge des ornements de détail.

Cette espèce de répugnance à voir les choses dans leur ensemble, n'est pas étrangère à nos sciences modernes; la physique générale est presque abandonnée, tandis que la physique expérimentale, qui porte sur des faits isolés, est cultivée avec beaucoup de succès; si vous demandez à un de nos physiciens ce que c'est que l'univers, il vous dira qu'il a passé trente ans à examiner une chenille; si vous en interrogez un autre sur les beautés de la nature, il vous répondra qu'il ne

connaît que l'azot, l'oxigène et les éléments dont l'air est composé; cet esprit de détail, ce caractère d'isolement a passé jusque dans nos mœurs, ou plutôt c'est parce qu'il était déjà dans nos mœurs, qu'il s'est introduit dans la littérature et dans les arts. En morale, comme en politique, nous ne considérons que les surfaces; étrangers au passé et à l'avenir, nous ne voyons que l'instant où nous sommes, notre attention se promène sans cesse d'objets en objets; et si elle se fixe sur un seul, elle n'y remarque jamais qu'un point isolé. Voilà pourquoi les hommes ont eu dans notre siècle, des idées si rétrécies sur la divinité, sur la vertu, sur la patrie; voilà pourquoi le goût a dégénéré dans les arts, et que la raison s'est égarée sur les choses qui intéressent le plus la félicité des peuples. En effet, pour bien juger des choses, il faut les voir dans leur ensemble; en les isolant, en ne les considérant que dans leurs détails, il est impossible d'avoir des idées justes, et surtout des idées nobles et élevées.

Qu'on me permette de me servir ici d'une comparaison, pour mieux faire sentir cette vérité. Je vois de ma fenêtre un ormeau dont les branches s'étendent dans les airs, et dont le vaste ombrage offre un abri tranquille au voyageur. Cet ormeau a vu naître trois générations; il a été pendant un siècle le témoin des danses et des plaisirs du hameau; son aspect m'ins-

pire je ne sais quel sentiment de mélancolie et de grandeur. Mais si j'examine chaque branche en particulier, alors la première idée que j'avais s'effacera de mon esprit; si je passe ensuite de l'examen des branches à l'examen de chaque feuille, j'aurai tout-à-fait perdu de vue l'idée de l'ormeau, et ma pensée s'égarera dans une foule de petits détails qui me feront trouver des rapports étrangers à l'objet que j'avais d'abord admiré, et qui effaceront tout-à-fait à mes yeux l'image de la grandeur.

Cette manie de tout déplacer, de tout isoler, de tout voir dans les détails, a tout dénaturé à nos yeux, et nous avons perdu l'idée du beau et du merveilleux.

Tout ce qui tend à refroidir les sentiments du cœur humain, doit nuire aux arts d'imagination; l'esprit d'analyse décolore tout à nos yeux; ces grandes lumières dont notre siècle est si fier, ne conviennent point à la poésie, qui ne vit que d'erreurs et d'illusions, même en disant la vérité.

Tout le monde connaît l'Ève de Milton; lorsqu'elle se réveille pour la première fois à la vie, elle s'étonne de tout ce qui l'environne; elle s'étonne d'elle-même; elle écoute le bruit d'une source; elle croit voir dans l'onde un être semblable à elle; elle ne sait rien; elle n'a rien approfondi; elle ne connaît des objets que les impressions qu'elle en reçoit; partout son regard est

ébloui, et son ame est dans l'enchantement. Telle est la poésie. Elle n'approfondit ni les effets ni les causes ; elle est vivement frappée des objets qui l'entourent; elle ne voit que ce que l'imagination lui fait voir; le monde est pour elle comme une féerie continuelle; l'illusion embellit et anime tout à ses yeux; lorsqu'elle entend les échos d'une forêt, elle croit entendre la forêt elle-même; lorsqu'elle raconte ses chagrins au désert, le désert a une ame pour s'attendrir avec elle, et une voix pour lui répondre. Son ignorance fait tout son charme, et ses erreurs mêmes sont les plus doux de ses attraits. Aussi n'exerce-t-elle son influence que dans les siècles où l'esprit humain ne cherche point à tout approfondir; elle n'est plus rien dans les siècles où l'on se vante de tout connaître: les esprits sont alors moins capables de l'apprécier, et elle n'a plus ses vives images, parce qu'elle n'a plus ses illusions. Dans le siècle de l'imagination, c'est Ève, vêtue et parée de son innocence; dans le siècle de l'analyse, c'est encore Ève, mais c'est Ève après sa chute, c'est Ève qui a touché à l'arbre de la science, et qui a perdu sa beauté en perdant son ignorance et sa candeur.

Dans notre siècle les muses ont rougi de leur ignorance aimable et de leur simplicité ingénue, et les images de la poésie ont été jetées au creuset comme tout le reste. Non seulement les poètes ont renoncé

au mérite des grandes conceptions, des inventions épiques, mais ils ont cessé d'imaginer, et surtout de sentir, deux choses sans lesquelles il n'y a point de véritable poésie. Les muses ont pris le ton dogmatique du siècle ; elles ont préféré des maximes froides aux fictions ingénieuses ; elles ont oublié que leur première gloire est de plaire, d'intéresser, d'émouvoir ; elles sont montées sur les tréteaux de la philosophie moderne ; elles ont voulu aussi enseigner quelque chose aux hommes ; la poésie didactique est devenue à la mode : ce genre est celui qui peut se passer le plus aisément des beautés qui naissent de l'invention et de l'ordre ; il est aussi celui qui est le plus susceptible de briller par les détails. Sans doute que la poésie didactique a son genre de beauté et d'intérêt : Horace, Virgile, Boileau et Delille, s'y sont fait une gloire immortelle ; mais on est allé beaucoup trop loin. Les poètes didactiques se sont emparés de tous les sujets, et nous avons fini par voir un poëme qui avait pour sujet et pour titre, *la Géométrie.*

Cherchant toujours à marcher par des routes nouvelles, et dédaignant les routes suivies par les anciens, les poètes se sont mis à décrire tout ce que la nature pouvait offrir à nos yeux ; la poésie descriptive qui n'est pas un genre nouveau, mais qui n'est cependant pas ce qu'elle était chez les anciens, s'est trouvée en harmonie avec notre siècle : on négligeait

tous les arts, particulièrement ceux qui tiennent à l'esprit; mais on cultivait encore avec succès ceux qui tiennent aux sens, tels que la musique et la peinture. La poésie descriptive était trop rapprochée de ces deux arts, pour n'être pas accueillie comme eux; elle tient d'ailleurs éminemment à l'esprit de détail, qui est le caractère de notre siècle, et qui suffisait sans doute pour lui attirer de nombreux encouragements.

On s'est beaucoup élevé, dans les derniers temps, contre la poésie descriptive; il me semble qu'il eût été plus sage de réprimer ses abus et d'arrêter ses écarts. Je regrette plus que personne, que nos grands poètes ne se soient pas exercés dans l'épopée; mais pour les encourager à travailler dans ce genre, il faudrait avant tout leur rendre leurs dieux, leur olympe, leur enfer et toutes les machines merveilleuses sans lesquelles la poésie héroïque ne peut vivre. Le génie de la poésie est comme un aigle superbe à qui on a coupé les ailes; on ne peut plus exiger qu'il prenne son essor vers les cieux; nous sommes trop savants, trop éclairés, trop sages, trop raisonnables, pour croire aux merveilles inventées par les poètes; nous ne croyons guère que ce que nous avons vu, ce que nous avons touché; la poésie n'ose plus hasarder ses mensonges, elle n'ose plus dire des choses qui ne seraient point d'accord avec le témoignage des sens, et

elle a mieux aimé décrire les scènes que nous avons sous les yeux.

Je suis loin de chercher à justifier le mauvais goût de notre siècle; je déplore sincèrement la décadence de notre littérature; mais en regrettant les biens que nous avons perdus, je pense qu'il ne faut pas se priver de ceux qui nous restent. L'histoire rapporte que dans un incendie qui détruisit les temples de Corinthe, les statues des dieux furent fondues par les flammes; on recueillit les divers métaux qui avaient coulé au milieu des ruines embrasées; on en composa un métal qui fut employé habilement par les sculpteurs; nous devons imiter les Corinthiens, et chercher parmi les débris ce qui nous reste encore.

Je sais que la poésie descriptive a ses défauts, mais il serait injuste de méconnaître ses avantages; elle a souvent corrigé la sécheresse de la poésie didactique, en mêlant des descriptions riantes à des préceptes sévères et arides; elle a souvent jeté des fleurs sur ces sciences exactes qui tendent à dessécher l'esprit humain; et toutes les fois que le talent de décrire n'a pas été jusqu'à l'excès, il a porté le flambeau du goût, il a conservé le feu sacré de l'imagination jusque dans le sein de cette philosophie qui semblait avoir juré la destruction des beaux arts.

J'ai dit, en commençant, que la poésie descriptive (en prenant le mot dans son acception générale),

n'était point un genre nouveau ; l'art de décrire est aussi ancien que l'art des vers. Tous les poètes grecs et latins nous en ont laissé des modèles ; on pourrait même dire que Virgile a inspiré la plupart des poètes qui, parmi les modernes, se sont distingués dans la poésie descriptive ; c'est lui qui a donné à Vanières l'idée du *Prœdium rusticum*, qui n'est autre chose qu'une longue paraphrase des Géorgiques ; il regrette dans son quatrième livre de ne pouvoir chanter les domaines de Flore ; ces regrets poétiques nous ont valu le poëme des Jardins du père Rapin, qui s'est placé quelquefois à côté de son modèle ; Thompson et quelques autres qui sont venus ensuite, n'ont pas été aussi heureux dans leurs imitations de Virgile ; mais il est aisé de voir qu'ils ont souvent cherché à le suivre ; le poète que nous devons regarder comme le chef de la nouvelle école, a commencé par traduire les *Géorgiques*, et c'est là qu'il a formé le grand talent qu'il a montré dans ses descriptions de la nature ; nos poètes descriptifs sont en quelque sorte comme la famille de Virgile. Il faut convenir que cette famille a un peu dégénéré, qu'elle a pris d'autres mœurs, un autre caractère, une physionomie différente, mais il faut dire aussi qu'elle ne dément pas toujours son illustre origine.

On ne doit pas d'ailleurs trop s'étonner que l'art de décrire ait éprouvé quelques modifications chez les

modernes. A mesure qu'on a connu davantage la nature, les rapports des êtres mieux observés se sont multipliés sous nos yeux, et nous ont ouvert une source de sensations nouvelles ; chaque détail s'est embelli, et a pris pour nous un degré d'importance qu'il n'avait point auparavant. Chaque être en particulier a excité notre attention, et les merveilles qu'on y a découvertes ont pu fournir de nouvelles couleurs à la poésie.

On pourrait ajouter que la nature n'a rien d'absolu dans la variété de ses aspects et des tableaux qu'elle nous présente ; nous envisageons toujours les objets selon nos passions, nos goûts et nos habitudes. Mais nos passions, nos goûts et nos habitudes ne sont pas toujours les mêmes ; chaque âge, chaque peuple, chaque siècle peut avoir une manière différente de voir les mêmes choses, et lorsque la manière de voir les objets a changé, la manière de les décrire et de les peindre, doit changer aussi sous quelques rapports.

Les anciens étaient beaucoup plus près que nous de la vie pastorale ; ils vivaient beaucoup plus à la campagne ; ils l'aimaient davantage ; ils y étaient attachés par des liens plus forts et plus durables. Accoutumés aux soins de l'agriculture, et cherchant toujours, dans leurs plaisirs, un but d'utilité, ils n'envisageaient la nature champêtre que sous le rapport des avantages que l'homme peut en tirer. Les modernes, moins oc-

cupés de ce qui peut être utile, et surtout les poètes, qui ne paraissent guère à la campagne que comme des voyageurs ou des spectateurs oisifs, n'envisagent la nature que sous le rapport des agréments qu'elle procure. Les uns y cherchaient des plaisirs simples, des richesses réelles; les autres n'y cherchent guère que des vues pittoresques et des images qui puissent éblouir : voulez-vous mieux sentir cette différence dans la manière d'envisager les mêmes objets? lisez les *Géorgiques* de Virgile et celles de M. Delille; l'*Homme des Champs*, chez les Romains et sous le règne d'Auguste, est un agriculteur qui veut être utile aux hommes, et qui emprunte le langage de la poésie pour leur enseigner les préceptes de son art; l'*Homme des Champs*, au dix-huitième siècle, est un peintre aimable, qui cherche moins à instruire qu'à amuser ses lecteurs, qui parle plutôt des plaisirs que des travaux de la campagne, qui donne peu de préceptes, et qui fait passer sous nos yeux un grand nombre de tableaux. Je ne comparerai point les deux poètes, chacun a mis dans sa composition le caractère de son propre génie; mais dans la manière d'envisager la nature, ils ont dû céder, l'un et l'autre, au goût dominant du siècle où ils ont vécu.

Il est à remarquer que la civilisation a commencé dans les campagnes; elle a passé ensuite des champs dans les villes, et les citadins ont fini par faire pré-

valoir leurs goûts et leur manière de voir. A mesure que le luxe a étalé son éclat, les choses utiles ont perdu de leur prix dans l'opinion des hommes. Ils sont devenus ingrats pour l'art qui les nourrit; la plupart des occupations, des travaux champêtres, sont regardés aujourd'hui comme indignes d'inspirer le génie des poètes. Un grand nombre de mots consacrés à l'agriculture sont bannis du langage poétique; il est vrai que le traducteur des *Géorgiques* en a remis quelques-uns en honneur; mais il ne fallait rien moins que l'ascendant d'un grand talent pour faire accueillir une innovation si contraire à notre superbe délicatesse, et la surprise même que cette innovation a causée, prouve que notre manière de voir est bien différente de celle des anciens.

Je ne puis cependant m'empêcher de convenir que les anciens avaient un grand avantage sur les modernes; en considérant la nature sous le rapport des biens réels que l'homme peut en tirer, ils avaient dans leurs descriptions un objet plus fixe et plus déterminé; les tableaux que Virgile fait de la nature sont toujours motivés; s'il décrit le printemps, c'est pour annoncer que les travaux champêtres vont commencer; s'il décrit les campagnes, c'est pour nous rappeler les moissons; si sa muse nous parle des prairies, elle songe aux troupeaux; le poète nous présente quelquefois des vues pittoresques, mais ces vues pit-

toresques sont toujours amenées par une situation ou par quelque chose qui montre l'homme au milieu de ses descriptions ; peint-il une grotte et le frais ombrage des bois ? deux bergers sont assis sur le gazon, et se disputent le prix du chant ; peint-il le pampre touffu et les vastes forêts ? ces objets sont gravés sur une coupe, chef-d'œuvre d'Alcimédon.

Les poètes modernes qui ne cherchent qu'à nous éblouir, ont quelque chose de plus vague dans leurs descriptions. Leur muse erre sans cesse dans l'univers ; elle est tantôt sous le brûlant équateur, tantôt sous le pôle glacé ; elle vole vers le ciel, elle traverse l'Océan, elle parcourt toutes les merveilles de la nature, et elle cherche dans tous les êtres le côté qui peut frapper nos regards. Jamais aucun objet d'utilité ne la dirige dans son brillant essor.

La muse des anciens, pour me servir d'une comparaison tirée des images champêtres, ressemble à l'abeille qui ne vole que sur les fleurs dont elle peut extraire son miel ; la muse des modernes ressemble au papillon, qui éblouit par ses couleurs, qui vole des bois à la prairie, qui n'a point de but dans ses courses, et qui va partout où l'entraîne son volage caprice. Il serait difficile de ne pas reconnaître ici tous les avantages que les anciens ont sur nous ; mais sans blesser les goûts de notre siècle, sans trop s'éloigner de nos mœurs et de notre manière de voir et

d'envisager la nature, il nous semble qu'on peut donner un but plus déterminé à notre poésie descriptive.

Les poètes didactiques ont pour objet, comme on sait, d'enseigner quelque chose aux hommes; mais il ne faut pas que cette prétention les rende trop vains. Dans le siècle où nous sommes, ils ne donneront jamais que des idées que d'autres ont beaucoup mieux développées, et le plus petit traité d'agriculture en apprendra plus que la lecture des *Géorgiques*; si les poètes doivent avoir dans leurs compositions un but d'utilité, c'est bien moins pour l'intérêt de l'art qu'ils enseignent, que pour l'intérêt de celui qu'ils cultivent. Les préceptes qu'ils donnent, sont comme un fil régulateur qui dirige leur marche, et qui fait rapporter toutes leurs idées à une idée principale; ces préceptes sont un moyen pour eux d'établir l'ordre dans leurs tableaux, et de mettre dans leurs ouvrages cette unité que la nature a mise dans les siens; ainsi, nous ne demandons pas aux poètes de nous apprendre des choses que nous savons déjà, mais nous exigeons d'eux qu'ils mettent de la régularité et de la méthode dans leurs poëmes: or, ne leur est-il pas possible de suppléer au défaut des préceptes, par des situations heureuses, et si les muses doivent avoir pour but de faire aimer plutôt que d'apprendre les choses qu'elles décrivent, si elles doivent renoncer à éclairer les hommes, ne peuvent-elles pas chercher

à les intéresser et à les émouvoir ? Nous affectons un dédain superbe pour les détails de l'agriculture ; mais ne pourra-t-on point nous plaire encore, en nous rappelant nos goûts, nos mœurs, nos passions, nos sentiments, et en nous montrant, si on peut parler ainsi, la nature à travers le cœur humain ? Les leçons de la morale qui naissent de toutes les scènes de la création, ne seront-elles pas un but suffisant, et nos poètes s'écarteront-ils des règles du goût, lorsque, sans rien enseigner, ils nous offriront toujours dans leurs tableaux l'homme, qui est le roi de l'univers, et lorsqu'à l'exemple du psalmiste, ils feront chanter aux bois et aux collines les louanges du Créateur ?

La meilleure manière de plaire aux hommes, c'est de leur parler d'eux ; les anciens les intéressaient en leur montrant ce qui leur était utile ; on peut nous plaire encore en nous montrant ce que nous aimons, et en réveillant nos sentiments les plus chers. Les poètes descriptifs ne doivent jamais perdre de vue cette idée ; elle est presque toute la poétique de l'art de décrire, tel qu'il est adopté chez les modernes. Ainsi, le poète, en décrivant la nature, doit l'envisager par rapport au lecteur, ou plutôt au spectateur : ce n'est point assez de m'offrir un beau paysage, il faut encore qu'il soit en harmonie avec moi, que son aspect réveille un sentiment noble et délicat, et que mon cœur puisse s'y intéresser. Ronsard et Dubartas, dans le seizième siècle, Saint-Amant, dans le dix-septième

ont cultivé la poésie descriptive; ils nous en ont laissé des modèles tous différents de ceux des anciens, et qui se rapprochent un peu du genre qui a été adopté parmi nous; mais leurs tableaux manquent leur effet; parce qu'ils rappellent sans cesse la nature à des idées basses et triviales; ils placent l'homme dans leurs descriptions, mais ils n'établissent que des rapports humiliants, en quelque sorte, pour l'humanité et pour la nature elle-même, en puisant les termes de leurs comparaisons dans les choses les plus communes et les plus grossières.

Dubartas, dans son poëme de *la Semaine*, où il chante la création du monde, appelle les vents *les postillons d'Éole*, et les poissons *les bourgeois de l'empire liquide.* Ronsard a été beaucoup plus loin encore que Dubartas. Il a fait un hymne sur chaque saison de l'année. Il prête sans cesse aux objets qu'il décrit les mœurs domestiques, et les idées les plus familières de l'homme. Les saisons, personnifiées dans ses tableaux, parlent et agissent comme le feraient les femmes de la dernière classe du peuple. Dans la description de l'été, qui est surtout remarquable par la bizarrerie des conceptions, la nature est représentée, par Ronsard, comme une femme débauchée, et le soleil comme un homme à bonnes fortunes.

L'amoureuse Nature était un jour fâchée
De se voir sans rien faire auprès du Temps couchée :
. . . .

« Au lieu de me répondre (dit-elle), il ronfle, et je ne puis
» En tirer seulement un baiser en trois nuits.
. . . .
» Bref, j'ai délibéré de me donner plaisir;
» Auprès de mon mari je ne veux plus gésir;
. . . .
» Quant à moi, je suis franche, et déesse, j'estime
» Autant un fils bâtard, comme un fils légitime. »

A la naissance de l'hiver, Ronsard fait arriver tous les vents du nord; les *parains de l'enfant* arrivent de leurs côtés, et le ciel *enfarine les champs de neige et de grêle.* On est toujours tenté de croire que Ronsard a eu l'intention de faire une parodie; il parle très-sérieusement. Mais laissons là Ronsard et Dubartas, et venons aux modernes, venons surtout à M. Delille, qui a su nous donner à-la-fois des préceptes et des modèles dans plusieurs genres. Le quatrième chant des *Géorgiques françaises*, est une poétique complète du genre descriptif. Je vais citer ici quelques-uns des vers, dans lesquels il conseille aux poètes d'intéresser l'homme à leurs tableaux.

Même aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres muets,
La poésie encore, avec art mensongère,
Ne peut-elle prêter une ame imaginaire?
Tout semble concourir à cette illusion.
Voyez l'eau caressante embrasser le gazon,
Ces arbres s'élancer, ces vignes tortueuses
Embrasser les ormeaux de leurs mains amoureuses:
Et, refusant les sucs d'un terrain ennemi,
Ces racines courir vers un sol plus ami.

Ce mouvement des eaux et cet instinct des plantes
Suffit pour enhardir vos fictions brillantes;
Donnez-leur donc l'essor. Que le jeune bouton
Espère le zéphyre, et craigne l'aquilon.
A ce lis altéré versez l'eau qu'il implore :
Formez dans ces beaux ans l'arbre docile encore;
Que ce tronc, enrichi de rameaux adoptés,
Admire son ombrage et ses fruits empruntés;
Et, si le jeune cep prodigue son feuillage,
Demandez grâce au fer en faveur de son âge.
Alors, dans ces objets croyant voir mes égaux,
La douce sympathie, à leurs biens, à leurs maux
Trouve mon cœur sensible, et votre heureuse adresse
Me surprend pour un arbre un moment de tendresse.

Ici, l'imagination est réglée par le goût et la raison : les rapports que le poète établit entre la nature et l'homme, sont tous puisés dans les sentiments les plus nobles et les plus délicats; le spectateur aime à se voir dans ce tableau, et le sujet du tableau n'a rien à perdre dans la comparaison.

Il ne faudrait pas cependant prendre trop à la lettre les préceptes du poète, et sous prétexte d'intéresser l'homme, donner sans distinction les passions humaines à toutes les plantes et à tous les animaux. En cherchant à mettre de l'intérêt dans ses tableaux, on ne ferait qu'y répandre de la confusion; Darvin, poète anglais, dans un poëme intitulé *les Amours des plantes*, a tout animé, tout personnifié; ses images ne font aucun effet, à force d'être répétées; et les rapports qu'il établit entre l'homme et la nature, sont si

forcés, que la plupart de ses tableaux sont aussi ridicules que ceux de Dubartas et de Ronsard. La première règle est d'être intelligible, et en confondant ainsi toutes les idées, on finit par n'être plus entendu. Le poète Darvin nous représente d'abord la belle *Canna* (le basilier d'Inde); *on la reconnaît à sa taille majestueuse, à sa chevelure bouclée; elle élève les yeux au ciel, et prononce le vœu solennel qui l'unit à l'objet de sa tendresse.* Viennent ensuite l'aimable Callitniché, qui *partage son amour entre deux vierges;* la belle Colina, *aimée de deux frères bergers, portant le joli nom de Colin;* le Genista (le genest), *se promenant tranquillement à l'ombre des bosquets de myrte, et entouré de dix frères qui se disputent la gloire de le rendre sensible;* la froide et réservée Carcuma (le safran des Indes), *qui se refuse aux soins tendres ct constants de son époux.* Je ne finirais pas si je voulais citer tout ee qu'il y a de ridicule dans ce poëme, où toutes les plantes sont personnifiées. Ces sortes d'images ne sont que des travestissements burlesques; et l'auteur ressemble plus à un charlatan qui montre la nature dans une lanterne magique, qu'à un poète qui veut nous intéresser à ses tableaux.

Il est un autre excès dans lequel sont tombés la plupart des poètes qui se sont livrés au genre descriptif. Sous le prétexte d'être exacts, ils ont voulu tout décrire; leur Apollon ne peut rien voir qu'avec

un microscope, et les nuances les plus imperceptibles ne leur ont point échappé; ils n'ont pas vu que la multiplicité des détails doit nuire à l'effet qu'ils veulent produire, et que l'intérêt ne saurait naître d'une foule de petits objets rassemblés, qui ne font que fatiguer la vue et l'attention. Les poètes allemands sont presque tous tombés dans ce défaut; Thompson n'en est point exempt. La plupart de leurs tableaux champêtres sont moins des poëmes que des herbiers, ou des nomenclatures d'histoire naturelle; ils semblent ne travailler que pour des botanistes, et le moindre de leurs torts est de ne pas parler la langue du plus grand nombre, la langue dans laquelle, comme l'a dit un homme de goût, tout ce qui a un caractère de beauté doit être exprimé:

N'imitez pas pourtant ces auteurs trop soigneux,
Qui, des beautés des champs amants minutieux,
Préférant dans leurs vers Linnéus à Virgile,
Prodiguent des objets un détail inutile,
Sur le plus vil insecte épuisent leurs pinceaux,
Et, la loupe à la main, composent leurs tableaux.
C'est un peintre sans goût, dont le soin ridicule,
En peignant une femme, imite avec scrupule
Ses ongles, ses cheveux, les taches de son sein.

On ne saurait trop répéter ce précepte: le naturaliste peut tout décrire, mais le poète doit choisir les objets de ses tableaux. Les sciences qui ont pour but d'éclairer les hommes, peuvent tout embrasser; mais la poésie, dont le but principal est d'émouvoir,

doit se restreindre aux objets qui peuvent frapper l'imagination.

Les poëmes descriptifs sont en poésie, ce que le paysage est dans la peinture; et comme l'art du paysage, celui de décrire, tient moins au talent qui invente et qui dispose les grandes parties d'un tableau, qu'au talent qui observe et qui compare les nuances des objets et les divers accidents de la nature; il en résulte qu'on ne peut réussir dans ce genre qu'après avoir beaucoup observé; la plupart des poètes descriptifs peignent la nature qu'ils ont vue dans les livres, et leurs descriptions manquent trop souvent de vérité. Le moyen le plus sûr d'être vrai dans ses images, c'est de voir ce qu'on veut peindre; on peint toujours plus fidèlement ce qu'on a sous les yeux. Mais ce n'est pas assez d'être exacts dans vos peintures; il faut que la nature soit vivante sous vos pinceaux et revêtue des formes morales qui nous la font aimer; je ne vous demande pas la description fidèle, la statistique scrupuleusement rimée des montagnes, des fleuves, des forêts; je les connais comme vous; mais je veux savoir ce que ces tableaux vous ont inspiré, ce qu'ils ont dit à votre cœur et à votre imagination; et pour me répoudre, il faut que vous les ayez vus; vos observations ne manqueront pas d'animer vos descriptions et de vous fournir des couleurs nouvelles; chacun a sa manière de voir et de

considérer un objet; celui qui rendra compte des impressions qu'il a ressenties, à la vue de la nature, ne peut manquer d'avoir un coloris original.

Mais, il me semble que j'ai déjà beaucoup trop parlé de la poésie descriptive; on m'accusera de faire une poétique tout exprès pour mon ouvrage, et je sens qu'il n'en vaut pas la peine. Je l'avais d'abord composé pour mes amis; je n'avais point été entraîné par l'envie de décrire, mais par le besoin d'exprimer des sentiments qui m'étaient chers; je rendais une situation dans laquelle je me trouvais; la nature m'avait consolé dans mon exil, je lui adressais mes chants; je célébrais les bienfaits de l'amitié qui partageait mes chagrins. Je serais désolé qu'on ne trouvât pas dans mon poëme autre chose que des descriptions.

La reconnaissance a guidé ma plume, et j'ai voulu faire connaître des vertus dont la renommée ne parle point. Un des plus grands malheurs qu'ait causés la révolution, c'est d'avoir forcé la vertu à se dérober à tous les regards; il existait encore des cœurs généreux et des ames sensibles, mais les pleurs de l'humanité coulaient dans le silence; les hommes ont caché leurs actes de générosité, comme ils ont caché leurs trésors; ainsi l'exemple a été perdu, l'exemple qui est une morale vivante, et qui produit toujours plus d'impression sur le peuple, que la morale qu'on trouve dans les livres; le crime seul a osé se mon-

trer ; la bienfaisance désintéressée, la bonté courageuse sont restées inconnues et oubliées. J'ai cherché, pour ce qui me regarde, à réparer cet oubli, en rappelant les procédés délicats et généreux dont j'ai été l'objet ; et c'est sous ce rapport, bien plus que sous le rapport du goût en littérature, que je voudrais être pris pour modèle.

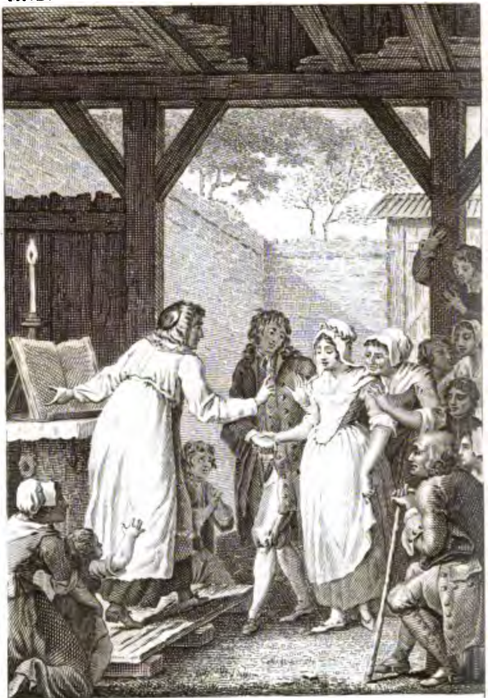
Un critique m'a accusé de parler trop de moi ; mais je crois qu'on peut parler de ses malheurs sans amour-propre et sans que l'envie y prenne garde. Il est d'ailleurs beaucoup d'hommes qui se sont trouvés dans la même situation que moi, et l'histoire de mes proscriptions est malheureusement celle de tout le monde. On me reprochera peut-être d'avoir rappelé le souvenir de la révolution dans les tableaux de la campagne ; mais dites-moi dans quel lieu de la terre, dans quelle situation de la vie, on peut jamais échapper aux souvenirs de la révolution ?

Virgile, dans la plus touchante de ses Églogues, a peint les horreurs de la guerre civile, et quoique M. de Marmontel l'en ait blâmé, il me semble que l'exemple du poète latin est une assez grande autorité pour me servir d'excuse.

Ce petit ouvrage, auquel on donnera le titre de poëme ou d'élégie, a été fait à la campagne : il a été composé il y a plus de dix ans ; je n'y fais allusion à personne ; je rappelle des époques désastreuses, comme

l'histoire sans doute les rappellera. Je retrace des souvenirs; mais il n'est point daus mon intention, encore moins dans ma puissance, de réveiller des passions éteintes. Je suis bien pénétré de cette triste vérité, que notre malheureuse révolution est l'ouvrage de ceux qui l'ont défendue, et de ceux qui ont voulu la combattre. Il ne serait peut-être que trop vrai de dire que nous nous sommes tous trompés; il est temps enfin de juger les hommes sur leurs actions et non point sur leurs idées politiques; de les juger d'après leur caractère, qui ne change point, et non sur leurs opinions, qui changent sans cesse. Celui qui a commis un crime sous les bannières d'un parti, est sans doute inexcusable; mais celui qui n'a eu d'autre tort que de ne pas voir la vérité dans un moment où tout le monde se trompait, doit trouver grâce pour son erreur, lorsqu'il pardonnera aux autres le tort qu'il a eu lui-même.

Ch. I.



Sous un toit écarté, mystérieux asile,
Sur le tronc d'un vieux chêne orné de l'Evangile,
Il reçoit les sermens des époux du hameau.

Monsiau inv. A. D. St. Aubin sc.

GONZALVE
DE CORDOUE,
OU
GRENADE RECONQUISE.

PAR M. DE FLORIAN,

De l'académie française, de celles de Madrid, Florence, etc.

TOME SECOND.



DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ÉCONOMIQUE,
rue de la Harpe, n.° 117.

AN IX.

LE PRINTEMPS
D'UN PROSCRIT.

CHANT PREMIER.

Qu'un autre des héros célèbre les exploits,
Qu'il chante la puissance et les bienfaits des rois;
Ami de leur pouvoir bien plus que de leur gloire,
Qu'il encense à la fois Plutus et la Victoire:
Pour moi, je crains la pompe et l'éclat des grandeurs.
Élevé dans l'exil et nourri dans les pleurs,
Tandis que la Discorde ensanglante la terre,
Je redis mes chagrins à l'écho solitaire.
Enfin je te revois, aimable et doux Printemps!
Je chante tes bienfaits, inspire mes accents;
Pare-moi de tes fleurs nouvellement écloses;
Prête à mes doux pensers la fraîcheur de tes roses,
Et qu'à ta voix la paix, l'espoir consolateur,
Ainsi que dans les champs renaissent dans mon cœur.
Déjà les nuits d'hiver, moins tristes et moins sombres,
Par degrés de la terre ont éloigné leurs ombres;

Et l'astre des saisons, marchant d'un pas égal,
Rend au jour moins tardif son éclat matinal;
Avril a réveillé l'Aurore paresseuse;
Et les enfants du Nord, dans leur fuite orageuse,
Sur la cime des monts ont porté les frimas.
L'astre heureux des beaux jours levé sur nos climats,
Des chaînes de l'hiver affranchit ces rivages,
Rajeunit les coteaux, les monts et les bocages,
Fait verdir le gazon qui rit au bord des eaux,
Et prépare les champs à ses bienfaits nouveaux;
L'hirondelle revient, et dans son vol agile,
Retourne avec ses fils à son champêtre asyle;
Le doux gazouillement de l'oiseau voyageur,
Anime et réjouit le toit du laboureur;
Et les bosquets joyeux, dès qu'ils l'ont vu paraître,
En chœur ont salué le printemps qui va naître.
Je ne reconnais plus l'aspect de ce vallon,
Où roulaient les torrents, où grondait l'aquilon;
Ni ces chênes en deuil qui voyaient sur leur tête,
S'amasser les frimas, éclater la tempête.
La sève emprisonnée en ses étroits canaux,
S'élève, se déploie et s'allonge en rameaux;
La colline a repris sa robe de verdure;
J'y cherche le ruisseau dont j'entends le murmure;

Dans ces buissons épais, sous ces arbres touffus,
J'écoute les oiseaux, mais je ne les vois plus.
Tandis que chaque jour une pluie odorante,
Tombe d'un ciel d'azur sur la plaine riante,
L'humide perce-neige émaille les gazons,
Et les arbres en fleurs blanchissent les vallons;
L'or brillant du genêt couvre l'humble bruyère;
Le lys, roi des jardins, lève sa tête altière.
L'épi, cher à Cérès, sur sa tige élancé,
Cache l'or des moissons dans son sein hérissé;
Et l'aimable Espérance, à la terre rendue,
Sur un trône de fleurs, du ciel est descendue.
Dans un humble tissu, long-temps emprisonné,
Insecte radieux, de lui-même étonné,
L'agile papillon, de son aile brillante,
Courtise chaque fleur, caresse chaque plante;
De jardin en jardin, de verger en verger,
L'abeille en bourdonnant poursuit son vol léger;
Zéphyr, pour animer la fleur qui vient d'éclore,
Va dérober au ciel les larmes de l'Aurore;
Il vole vers la rose, et dépose en son sein
La fraîcheur de la nuit, les parfums du matin.
De l'aube radieuse, aimable messagère,
Loin de l'humble sillon, l'alouette légère,

Va saluer le jour, et dans l'azur des cieux,
Fait éclater la nue en sons mélodieux;
Des épaisses forêts cherchant l'asyle sombre,
Le merle au bec doré vole et siffle dans l'ombre;
Le corbeau sur les monts, dans leurs bois renaissants,
Semble adoucir sa voix et ses rauques accents:
Des passereaux ardents l'innombrable famille,
Fait résonner au loin la bruyante charmille.
La colombe attendrit les échos des forêts;
Amour, ame du monde, à tes charmes secrets *
Tout cède; chaque jour dès l'aurore naissante
Des bois harmonieux la voix retentissante
Du printemps qui t'est cher célèbre le retour;
Et de chaque buisson sort un hymne d'amour.

---

* J'ai conservé quelques-uns des morceaux que j'ai refaits; je les donne ici, moins comme des variantes que pour faire voir au public les soins que j'ai pris pour mériter son suffrage.

L'amour donne la vie à ces beaux paysages;
Pour construire leurs nids, les hôtes des bocages,
Vont chercher dans les prés, dans les cours des hameaux,
Les débris des gazons, la laine des troupeaux.
L'un a placé son nid sous la verte fougère;
D'autres au tronc mousseux, à la branche légère,

O prodiges nouveaux! sous ces riants ombrages
Les arts fils des cités sont connus des bocages;
L'amour industrieux s'applaudit, et sa voix
Presse les doux travaux des artistes des bois.
La forêt voit partout sous ses voûtes touffues,
Les couches d'hyménée aux rameaux suspendues,
Et l'hymen dans les champs, sur les monts, près des eaux,
Veille dans les taillis, veille autour des ormeaux.
Loin du jour, loin du bruit, la timide fauvette,
Sous la blanche aubépine a choisi sa retraite;
Et du chêne des bois l'ombrage hospitalier
Protège les amours du sauvage ramier.
Le bouvreuil est caché sous la verte fougère;
Le linot au genêt, à la branche légère

Ont confié l'espoir d'un mutuel amour.
Les passereaux ardents, dès le lever du jour
Font retentir les toits de la grange bruyante;
Le pinçon remplit l'air de sa voix éclatante;
La colombe attendrit les échos des forêts;
Le merle cherche l'ombre et les taillis épais;
Le timide bouvreuil, la sensible fauvette,
Sous la blanche aubépine ont choisi leur retraite;
Et des chênes des bois l'ombrage hospitalier
Reçoit le noir corbeau, le sauvage ramier.

A confié son nid, et le faible arbrisseau
S'incline mollement sous un si doux fardeau.
Le brillant églantier sur sa tige nouvelle
Voit naître avec ses fleurs les fils de Philomèle,
Chantres encor sans voix qui doivent à leur tour
Chanter dans les bosquets le Printemps et l'Amour.
Heureux qui, retiré sous un abri champêtre,
Loin du choc des partis qu'il ne veut point connaître,
Errant dans ces bosquets, caché sous leurs berceaux,
Chaque année au printemps voit ces riants tableaux!
Il ne s'informe point quels bruits la renommée,
Va semer chaque jour dans l'Europe alarmée;
Et content de savoir la marche des saisons,
Quel est le mois des fleurs et celui des moissons,
Ignore les fléaux qui ravagent le monde.
Bienfaiteur des cités dans les champs qu'il féconde,
Courbé sur ses sillons, il bénit les destins,
Et travaille en silence au bonheur des humains;
Ainsi dans les vallons la fertile rosée,
Sans bruit descend du ciel sur la terre embrasée,
Et sans être aperçue y fait naître les fleurs.
Fidèle à ses foyers, et fidèle à ses mœurs,
Il n'entendit jamais ces profanes maximes,
Ces préceptes nouveaux, pères de nouveaux crimes;

Il n'a point vu Paris et ses honteux travers.
O coupable Cité! toi qui forgeas nos fers,
Des rois, des nations, des dieux même chérie,
Hélas! tu fus long-temps l'orgueil de la patrie!
Tu reçus dans ton sein un monarque adoré;
Réponds-moi: qu'as-tu fait de ce dépôt sacré?
Ton fleuve voit partout sur ses rives tremblantes,
Du trône et des autels les ruines sanglantes;
Le luxe, les beaux arts, sources de ta splendeur,
Ont fui ton peuple en proie à l'aveugle terreur;
Du savoir, des talents, la couronne est flétrie;
Le commerce exilé cherche une autre patrie;
L'état n'a plus ses lois, ni le peuple ses mœurs;
Les plus doux sentiments sont éteints dans les cœurs;
Les grâces, les vertus ont perdu leur empire,
La beauté sa candeur, et l'amour son sourire;
La jeunesse succombe au sortir du berceau.
Vainement la vieillesse, aux portes du tombeau,
Montre ses cheveux blancs; et l'échafaud impie
Dévore le printemps et l'hiver de la vie. *

---

* Dévore le printemps et l'hiver de la vie.
Au milieu des partis qui s'égorgent entr'eux,
Les empires, jouets d'un destin malheureux,

Que dis-je, la terreur, évoquant les enfers,
De ses fléaux sanglants menace l'univers.
Sur les trônes des rois l'orage éclate et gronde,
Le monde retentit de leur chute profonde,
La terre échappe au joug des monarques puissants.
  Le sage plus heureux sous ses bois renaissants,
Loin des cités en deuil, contemple du rivage
Tant d'immenses débris dispersés par l'orage;
Et, toujours calme, au sein des peuples agités,
Jouit en paix des biens que Virgile a chantés.
Pour lui, le doux printemps revient toujours le même,
Il est toujours aimé de ses voisins qu'il aime;
Tous ses plaisirs d'hier seront ceux d'aujourd'hui :
L'univers est changé, rien n'est changé pour lui.
Il ne veut point donner ni recevoir des chaînes;
Jamais l'éclat des cours, ni leurs promesses vaines,
N'ont subjugué son cœur, n'ont profané ses vœux.
Caché sous l'humble toit qu'habitaient ses aïeux,

S'ébranlent, entraînés sur le torrent des âges;
Et le monde, couvert de leurs vastes naufrages,
Échappe au joug des rois follement divisés,
Sur les débris fumants de vingt sceptres brisés.
Le sage, ami des champs, contemple du rivage,
Ces immenses débris, dispersés par l'orage.

Comme eux content des biens qu'il reçut en partage,
Il conserve leurs mœurs et leur noble courage.
Il est persécuté; mais l'aspect des bourreaux
Peut troubler ses foyers sans troubler son repos:
Tel un chêne, entouré des éclats du tonnerre,
Citoyen du désert, fils aîné de la terre,
Croît en paix sur les bords des torrents orageux.
Dans cet âge de fer, ami des malheureux,
Il pleure sur leurs maux, console leur misère,
Et comme à ses enfants leur ouvre sa chaumière.
Les bois qu'il a plantés, sous leurs rameaux discrets
Dérobent aux méchants les heureux qu'il a faits;
Le pâle fugitif y cache ses alarmes,
Et, loin des factions, loin du fracas des armes,
Pleure en paix sur les maux de l'état ébranlé.

O forfait inoui! Dieu lui-même exilé,
Sans temples, sans autels, près des mortels qu'il aime
A caché dans les champs sa majesté suprême;
Son nom n'est invoqué qu'à l'ombre des forêts,
Les bois reconnaissants chantent seuls ses bienfaits.
Quelquefois le hameau, que rassemble un saint zèle,
Au dieu dont il chérit la bonté paternelle,
Vient, au milieu des nuits, offrir au lieu d'encens,
Les vœux de l'innocence et les fleurs du printems:

L'écho redit aux bois leur timide prière.
Hélas ! qu'est devenu l'antique presbytère, *
Cette croix, ce clocher élancé vers les cieux,
Et du temple sacré, l'airain religieux,
Et le saint du hameau dont le vitreau gothique,
Montrait l'éclat pieux et l'image rustique ?
Ces murs où de Dieu même on entendit la voix,
Où le hameau bruyant s'assembla tant de fois ;
Sont muets et déserts. Au sein du sanctuaire,
J'entends gémir les vents et siffler la vipère,
Et sous un dôme obscur, loin des regards du jour,
Les hiboux ont marqué leur lugubre séjour.
Des paroles du ciel, vénérable interprête,
Le pasteur a quitté sa modeste retraite ;
Et, du sein des forêts, veille sur son troupeau.
Chaque jour rappelé par les vœux du hameau,

---

* Hélas ! qu'est devenu l'antique presbytère,
Cette croix, ce clocher élancé vers les cieux,
Ces monuments sacrés, si chers à nos aïeux ?
Le fidèle pasteur, chassé du sanctuaire,
A fui loin du hameau dont il était le père.
Sur la vertu l'enfer a versé tous ses maux,
Et Fénélon lui-même a trouvé des bourreaux.

Le Fénélon rustique, aux fêtes solennelles,
Vient visiter encor ces campagnes fidèles;
Dans ces champs attristés, dans ce vallon désert,
Il arrive, et le ciel à sa voix s'est ouvert.
Sans se montrer armé du terrible anathême,
Le ministre d'un Dieu paraît un Dieu lui-même.
Ses divines leçons, son exemple touchant
Rendent l'espoir au juste et la crainte au méchant:
Sous un toit écarté, mystérieux asyle,
Sur le tronc d'un vieux chêne, orné de l'Évangile,
Il reçoit les serments des époux du hameau;
Au vieillard expirant il ouvre un ciel nouveau.
Le vieillard qui sourit à cette image auguste,
Présente aux coups du sort le front calme du juste;
Et voit, sans être ému, le trépas s'avancer,
Comme la fin d'un jour qui va recommencer.

Mais déjà l'homme saint, entraîné par son zèle,
Obéit à la voix de son Dieu qui l'appelle;
Il part, il cherche ailleurs des cœurs à soulager,
Des dangers à courir, des maux à partager.
Il erre au sein des bois: ô nuit silencieuse!
Prête ton ombre amie à sa course pieuse!
S'il doit souffrir encore, ô Dieu! sois son appui;
C'est la voix du hameau qui t'implore pour lui.

Et vous qu'anime encore une rage cruelle,
Pardonnez aux vertus dont il est le modèle;
Aux cachots échappé, vingt fois chargé de fers,
Il prêche le pardon des maux qu'il a soufferts;
Et chez l'infortuné qui se plaît à l'entendre,
Il va sécher les pleurs que vous faites répandre:
En fuyant à travers ces fertiles vallons,
Pauvre et sans espérance il bénit les sillons,
Seul au courroux céleste il s'offre pour victime,
Et dans ce siècle impie où régne en paix le crime,
Lorsqu'un destin cruel nous condamne à souffrir,
Il nous apprend à vivre, et nous aide à mourir.
   J'ai connu les hameaux, et ma voix ignorée
N'y prêcha point d'un Dieu la parole sacrée;
Sans consoler les champs, sans leur porter la paix,
De l'hospitalité j'y connus les bienfaits.
Sous ce toit ignoré qu'a respecté la guerre,
En butte aux coups du sort, sans appui sur la terre,
Quand sur moi la fortune épuisait ses rigueurs,
J'ai trouvé des amis, un asyle et des pleurs.
   Oh! si ma voix, du ciel implorant la justice,
A fait pâlir le crime, a fait rougir le vice,
Des maux que j'ai soufferts, je recueille le prix;
Inscrit par les bourreaux aux tables des proscrits,

Loin d'un monde pervers, sous cet abri tranquille,
La vertu m'a reçu dans son modeste asyle.
Là, son règne est plus doux; là, son charme puissant,
Peut consoler encor le malheur innocent;
Là, son culte sacré ne cause point d'alarmes.
O vous dont la bonté vient d'essuyer mes larmes,
Puissé-je, ô mes amis! heureux hôtes des champs,
Partager vos travaux, adopter vos penchants; *
Et, fixé pour jamais sur ces rives lointaines,
Goûter tous vos plaisirs, sentir toutes vos peines!
Tel un arbre apporté des climats étrangers,
S'élève auprès de l'arbre, enfant de nos vergers,
Et, de son nouvel hôte embrassant le feuillage,
Porte avec lui des fleurs, brave avec lui l'orage.
Non, Paris désormais ne sera rien pour moi.
O Reine des cités! exilé loin de toi,

---

* Oh! si ma voix, du ciel implorant la justice,
A fait pâlir le crime et fait rougir le vice,
Et si j'ai quelquefois souffert pour la vertu,
Non, de mes longs efforts le prix n'est point perdu;
Loin du bruit des cités, et sous un ciel tranquille,
La vertu m'a reçu dans son dernier asyle.
Puissé-je, ô mes amis! heureux hôtes des champs,
Partager vos travaux, adopter vos penchants.

Je bannis de mon cœur ton image effacée,
Et ta vieille splendeur mourra dans ma pensée ;
Eh ! qui peut regretter daus ces vallons riants,
Tes spectacles pompeux et tes cirques bruyants ?
Jadis chère aux Français, la brillante Thalie
A perdu sa gaîté, son aimable folie.
Émule d'Alecton, en sa triste fureur,
Elle insulte à nos maux, joue avec la terreur ;
Complice des tyrans, applaudit à leurs crimes,
Célèbre leur puissance et rit de leurs victimes.
O Racine, ô Corneille, hélas ! nos cœurs flétris,
A vos divins accents ne sont plus attendris.
A la voix de Talma, vainement Melpomène,
De ses cris déchirants fait retentir la scène,
Et de la Grèce antique évoquant les héros,
Pleure les longs malheurs et de Troie et d'Argos.
Qu'importe de Priam la famille éplorée,
L'infortune d'OEdipe et les crimes d'Atrée,
Quand la patrie en deuil est en proie aux bourreaux ?
Quand partout la terreur dresse ses échafauds,
Qui pourrait plaindre encor des maux imaginaires ?
O peuples malheureux, pleurez sur vos misères ;
De vos mille tyrans déplorant les fureurs,
Pour les maux qu'ils ont faits, Français, gardez vos pleurs.

Les Muses cependant sous un chaume tranquille,
Dans les champs comme moi trouveront un asyle,
Et viendront abréger, en charmant mes ennuis,
Et le vide des jours, et la longueur des nuits.
Là, mes livres chéris, amis toujours fidèles,
M'offriront des tableaux tout près de leurs modèles;
Un Virgile à la main, parmi ces verts taillis,
Sous ces aunes connus d'une autre Amaryllis,
Des essaims bourdonnant dans cet enclos rustique,
Souvent je relirai l'histoire poétique.
Loin du champ paternel cultivé par ses mains,
De Mélibée errant je suivrai les destins.
Son fidèle troupeau, son humble toit de chaume,
Son jardin, ses vergers, son champêtre royaume,
Ont payé d'un soldat les barbares exploits.
Berger trop imprudent! Hélas! plus d'une fois
La foudre t'avertit dans la forêt prochaine!
Plus d'un sinistre oiseau dans le creux d'un vieux chêne,
Prophétisa le sort qui t'accable aujourd'hui!
Pour moi, dans mon exil moins à plaindre que lui,
Je n'irai point, fuyant le ciel de ma patrie,
Implorer la pitié de la fière Ibérie,
Ou chercher en tremblant un asyle ignoré
Chez l'orgueilleux Breton, du monde séparé.

Par les flots en courroux jeté sur ce rivage,
Une terre connue a reçu mon naufrage ;
De la tendre amitié j'entends encor la voix ;
Et, lorsqu'interrompant le silence des bois,
L'écho répètera les accents de ma lyre,
Au sein d'un doux repos, comme l'heureux Tityre,
Je pourrai dire encore en chantant mes plaisirs :
C'est un Dieu qui m'a fait ces tranquilles loisirs (*).

Oh ! que ne puis-je voir dans mon humble retraite,
Du poète romain l'immortel interprète !
C'est lui qui m'inspira le goût si pur des champs ;
Aux spectacles que j'aime il consacra ses chants ;
Mariant son génie à celui de Virgile,
Il s'éleva, semblable à la vigne fertile
Qui s'unit à l'ormeau, devenu son appui,
Suit les mêmes penchants et s'élève avec lui.
Il n'est plus avec nous, et sa muse exilée
Erre sur d'autres bords, plaintive et désolée.
A l'Europe effrayée elle dit nos malheurs,
Et les crimes du peuple et ses longues erreurs.
Le jaloux étranger qui l'écoute et l'admire,
Applaudit à ses chants, les répète et soupire.

(*) *Deus hæc otia fecit.*

O chantre du malheur, je ne t'entendrai plus.
Et vous, dont j'admirais les talents, les vertus,
Près de vous, aux leçons de l'antique sagesse
Je perds l'espoir heureux de former ma jeunesse;
Fontanes! dont la voix consola les tombeaux;
Saint-Lambert! qui chantas les vertus des hameaux;
Morellet! dont la plume éloquente et hardie
Plaida pour le malheur devant la tyrannie;
Suard! qui réunis, émule d'Addison,
Le savoir à l'esprit, la grâce à la raison;
Laharpe! qui du goût proclamas les oracles;
Sicard! dont les travaux sont presque des miracles;
Non, je n'entendrai plus, exilé sur ces bords, *
Vos savantes leçons, ni vos touchants accords.
O vous sages fameux qui dans vos doctes veilles,
Contemplez la nature, expliquez ses merveilles,

---

* Je ne vous verrai plus. Plein d'un noble délire,
J'oserai quelquefois vous chanter sur ma lyre.
Toi, surtout, tu seras le sujet de mes chants,
Sensible Bernardin, dont les tableaux touchants
Montrent partout d'un Dieu la bonté paternelle;
Plein de ton souvenir, à tes leçons fidèle,
Oubliant les palais et les jardins des rois,
J'offrirai mon encens à la Flore des bois.

Qui lisez sur le front des astres radieux,
L'ordre de l'univers et la gloire des cieux;
Vous, Delambre, Biot, chers aux fils d'Uranie;
Et vous, Hauy, Cuvier, Jussieu, dont le génie,
Nous apprit des secrets inconnus à Buffon;
Laplace, heureux rival d'Euler et de Newton,
Je ne vous verrai plus. Sur ces lointains rivages,
Des simples fleurs des bois j'ornerai vos images.
Quand près des antres verts où dorment les autans,
L'oiseau réveillera les échos du printems,
Ma muse auprès de lui par ses chants animée,
Répètera vos noms chers à la renommée;
Et, dans ses doux transports, elle unira sa voix
A l'hymne harmonieux de ses frères des bois.

FIN DU PREMIER CHANT.

LE PRINTEMPS

D'UN PROSCRIT.

CHANT DEUXIÈME.

O spectacles des champs, si chers à ma pensée !
Dans les cœurs vertueux votre image est tracée,
Mais chez un peuple en proie aux fureurs des méchants
Tous les cœurs sont fermés à vos tableaux touchants.
Ainsi l'azur des cieux et les fleurs du rivage,
Au crystal d'une eau pure impriment leur image ;
Mais l'émail du printemps, le tendre azur des cieux,
Ne sont point réfléchis sur les flots orageux.
Si j'aimai la vertu, si j'ai souffert pour elle,
Doux printemps, à mes maux reste du moins fidèle ;
Que l'aspect de tes fleurs et de tes jours sereins,
Long-temps dans ces vallons console mes chagrins :
O vous, sombres forêts, et vous, plaines riantes,
Offrez-moi des saisons les images changeantes

Sur les monts rajeunis, aux bords fleuris des eaux,
Montrez-moi chaque jour vos mobiles tableaux.
   Je verrai sur ces monts la cascade orageuse
Tombant avec fracas sur la roche écumeuse,
Et ses flots divisés et poussés par les vents,
Remontant en vapeur aux sources des torrents.
A travers ces rochers et sous leurs voûtes sombres,
Des antres souterrains bravant les froides ombres,
Loin des feux du soleil, aux lueurs d'un flambeau,
J'irai, je descendrai dans un monde nouveau.
Là, montent dans les airs sur des piliers magiques,
Des palais de granit et leurs vastes portiques;
Là, partout s'offriront à mes regards charmés,
Les chefs-d'œuvre des arts que l'art n'a point formés.
Ouvrière féconde, et du ciseau rivale,
Ici la goutte d'eau tombant par intervalle,
Achève un monument par le temps commencé;
Plus loin, nés de la pierre et du limon glacé,
Du sein des rocs obscurs sortent sous mille formes,
Des animaux sans vie, ou des géants énormes,
Ou du culte sacré les attributs pieux,
Ou des enfants de Mars les chars victorieux.
C'est parmi cet amas de bizarres trophées,
Que chaque jour, dit-on, se rassemblent les fées,

Tous ces êtres divers sont soumis à leurs lois ;
Tout naît, tout s'embellit, tout s'anime à leur voix.
Sous ce dôme éclatant d'une splendeur nouvelle,
Autour d'elles, partout le crystal étincelle ;
Il rayonne dans l'ombre et présente à leurs yeux
Les astres de la nuit levés sous d'autres cieux.
A leur voix, sur les bords du ruisseau qui murmure,
Le granit des saisons imite la parure ;
Et le roc s'allongeant en ormeaux, en cyprès,
De ses rameaux durcis couvre ces antres frais,
Ou montre à l'œil surpris les pâles dons de Flore,
Qu'ignore le Zéphir, que n'a point vus l'Aurore.
Salut, antres secrets, mystérieux séjour !
Loin des cruels humains, loin des regards du jour,
Souvent je reviendrai dans vos sombres retraites ;
Là, vos lambris cachés et vos grottes discrètes,
Souvent répèteront mes timides concerts ;
Hélas ! plus d'un proscrit loin d'un monde pervers,
Au désert, comme moi confiant ses alarmes,
Sous vos dômes sacrés viendra cacher ses larmes.

Quelquefois égaré sur ces monts sourcilleux,
J'entendrai sous mes pas, dans leur lit ténébreux,
Les grands fleuves roulant le trésor de leurs ondes,
S'échapper à grand bruit de leurs sources profondes ;

Ou, sous ces pins assis, je verrai sans effroi*
La foudre et la tempête éclater près de moi.
Soudain l'air s'obscurcit, et dans l'espace immense,
Un bruit sourd, des forêts interrompt le silence;
Il s'approche, il redouble, et sur les monts errant,
Monte, descend, s'élève et roule en murmurant.
Le troupeau consterné qui prévoit la tempête,
Annonce en mugissant l'orage qui s'apprête;
L'oiseau triste et muet fuit la cime des monts,
Et cherche un sûr abri dans le creux des vallons.
L'immobile sapin sur son rocher sauvage,
Au bruit lointain des vents sent frémir son feuillage,

---

* Assis sur ces rochers, je verrai sans effroi
La foudre et la tempête éclater près de moi.
J'entends déjà les vents; précurseurs des orages,
Dans les airs embrasés ils poussent les nuages;
De tout son poids le ciel, qui semble s'écrouler,
Presse les flancs des monts tout prêts à s'ébranler;
Le jour a fui; partout où je porte ma vue,
Les éclairs menaçants qui déchirent la nue,
Me montrent les horreurs d'une profonde nuit;
La grêle dans les airs siffle et tombe à grand bruit;
Les tourbillons errants se choquent, se confondent,
Les cieux grondent; les bois, les vallons leur répondent,

Et d'un dernier rayon son front étincelant,
S'incline sous le poids d'un ciel noir et brûlant.
Bientôt le jour a fui, l'éclair pâle et livide,
Dans les airs embrasés trace un sillon rapide;
Et sous les bois touffus prolongeant sa clarté,
Fait briller de la nuit l'affreuse obscurité.
Les tourbillons errants se heurtent, se confondent,
Les cieux grondent; les bois, les vallons leur répondent;
La foudre en longs sillons tombe à coups redoublés
Sur les rocs menaçants, sur les monts ébranlés;
Les frimas éternels qui couronnaient leurs cimes,
S'écroulent à grand bruit au fond des noirs abîmes;
Et les pins, les rochers, dispersés en éclats,
Dans le lit des torrents roulent avec fracas.

Et des monts foudroyés les rochers en éclats
Au sein des lacs profonds roulent avec fracas.
L'orage au loin s'étend, et du haut des montagnes,
Comme une vaste mer, va couvrir les campagnes.
Pour ses vergers en fleurs, pour ses jeunes moissons,
A travers la tempête, au bruit des aquilons,
Le laboureur tremblant, du sein de sa chaumière,
Fait monter vers le ciel l'innocente prière.
Mortels, rassurez-vous : un cercle radieux,
Pour consoler vos maux, va briller dans les cieux;

L'orage au loin s'étend, et du haut des montagnes,
Comme une vaste mer va couvrir les campagnes;
La foudre menaçant les vallons, les coteaux,
Tombe sur les cités, gronde sur les hameaux,
Et des jeunes pasteurs la troupe consternée,
Croit voir de l'univers la dernière journée.
Mortels, rassurez-vous; dans la voûte des cieux,
Brille en signe de paix un cercle radieux;
Le Dieu de l'univers commande à son tonnerre
D'éteindre ses carreaux, de respecter la terre,
Et dans les antres sourds enchaîne l'aquilon.
O Dieu juste et puissant! dans l'humide vallon,
Sur le coteau riant, et dans les verts bocages,
Le zéphyr, à ta voix, fait taire les orages.
Tu parles; le soleil sur le trône des airs,
De ses feux entouré, se montre à l'univers,

L'astre heureux des saisons est prêt à reparaître;
De la nuit du chaos le printemps va renaître;
Et dans les champs rendus à leur fécondité,
Tout jusqu'aux moindres fleurs reprendra sa beauté.
Sous un ciel inconstant quand tout se renouvelle,
Aux lois du créateur la nature fidèle
N'interrompt point son cours; un fléau passager
Peut troubler l'univers sans jamais le changer.

Tel qu'il parut aux cieux quand sa clarté féconde
De l'horrible chaos perça la nuit profonde,
Et que son disque d'or, échappé de ta main,
Ouvrit au jour naissant les portes du matin.
C'est ainsi qu'à tes lois la nature fidèle,
Sans fin poursuit son cours et sa marche éternelle.
Des autans orageux le fléau passager,
Peut troubler les saisons, sans jamais les changer.
Grand Dieu, lorsqu'aux cités l'ignorance barbare,
Le hideux despotisme et la licence avare,
Ont des âges fameux dévoré la splendeur,
Bravant les aquilons et leur vaine fureur,
Ces monts disent encor ta puissance et ta gloire,
Et des siècles éteints conservent la mémoire !
Ces rochers, où des vents vient mourir le courroux;
Ces vastes monuments, vainqueurs du temps jaloux;
Ces forêts qui jadis ont vu sous leur ombrage
Les faisceaux des Romains, les armes de Carthage;
Ces monts où l'Océan a marqué son chemin,
Et semé les débris qu'il roulait dans son sein,
A travers la tempête et la foudre qui gronde,
Déroulent à mes yeux les annales du monde.

Par fois fuyant les bords où grondent les torrents
Je suivrai les ruisseaux dans la prairie errants;

Et loin des monts altiers, qu'ont noircis les orages,
J'irai chercher en paix de plus douces images.
Quelquefois arrêté dans le creux d'un vallon,
Abaissant mes regards jusqu'à l'humble buisson,
Des insectes divers les peuplades nombreuses
M'offriront le tableau des cités orageuses :
Là, sur un vil gazon l'insecte a sa fierté,
Ce peuple a son orgueil, ces rois leur majesté ;
On y connaît la joie, on y verse des larmes,
La paix a ses bienfaits, la guerre a ses alarmes :
Il est là des tyrans, des ministres cruels,
Et des Solons d'un jour qu'on proclame immortels.
Tandis que des partis l'ambition superbe
Usurpe un grain de sable, et dispute un brin d'herbe,
Le voyageur distrait renverse sous ses pas
Vingt empires fameux qu'il ne soupçonnait pas.
A l'heure où l'horizon lentement se colore,*
Des rayons du soleil qu'on ne voit point encore,
Chaque jour éveillé par le coq des hameaux,
Je verrai devant moi s'étendre les coteaux,

---

* A l'heure où l'horizon lentement se colore
Des rayons du soleil qu'on ne voit point encore,
Quand le coq matinal éveille les hameaux,
Sur les rives du fleuve, au penchant des coteaux,

S'allonger vers les cieux les montagnes lointaines,
Et blanchir dans les bois la cime des vieux chênes;
Je verrai dans les prés le jeune essaim des fleurs
Reprendre leur éclat et leurs fraîches couleurs,
Et les champs par degrés sortis de l'ombre obscure,
Étaler du printemps la brillante parure.

Le printemps te salue, ô Dieu qui chaque jour,
Ordonnes au soleil de hâter son retour!
L'univers est rempli de ta flamme invisible,
La terre est animée, et la plante est sensible.
L'hymen, par ses liens, par ses charmes secrets,
Unit les fleurs des champs, les chênes des forêts.
Tout fermente, tout vit: ces arbres, que la fable
Environna long-temps de son prestige aimable,
Se souviennent encor qu'aux siècles fabuleux
Ils furent des époux, des amants malheureux:
Thisbé dans les bosquets cherche toujours Pyrame,
Adonis pour Vénus a conservé sa flamme;
Clytie au dieu du jour adresse encor des vœux;
Et, tandis que l'Auster, dans son cours orageux,

Dans ces bois, par degrés reprenant leur verdure,
A son brillant réveil je verrai la nature.
Le printemps te salue, ô Dieu qui chaque jour,

Porte à l'arbre ignoré sur des rives lointaines
Les germes qu'il reçut des arbres de nos plaines,
Le volage Zéphyr, doux messager des fleurs,
Emporte de l'Amour les gages créateurs,
Et sème dans les champs leur poussière odorante,
Des filles du printemps postérité brillante.
La pervenche fleurie, aux légers papillons
Abandonne l'espoir de ses doux rejetons;
Le narcisse éveillé par l'aube matinale,
Livre au courant des eaux sa race virginale;
La légère vapeur qui borde le ruisseau,
Dans ses humides flancs porte un printemps nouveau;
Et les plantes, les fleurs, sur la terre arrosée,
Semblent pleuvoir du ciel dans des flots de rosée.
Sur l'aiguille mobile, interprète du temps,
Les hôtes des cités mesurent leurs instants;
L'airain qui retentit dans leurs sombres demeures,
Vient seul les avertir de la fuite des heures;
Sur les monts, dans les bois, à la voûte des cieux,
Le temps trace aux hameaux son cours silencieux,
Tous ses pas sont marqués sur le sol des prairies;
Et les filles de mai dans les plaines fleuries,
Aux rayons du matin, à la chaleur du jour,
Fermant leur sein humide et l'ouvrant tour à tour,

Ont mesuré la marche et l'emploi des journées,
Et compté du printemps les heures fortunées.
Mais, hélas! au moment où s'éveillent les fleurs,
Oh! combien Flore un jour a vu couler de pleurs!
Estelle et Némorin, les échos de la Loire
Diront long-temps encor votre touchante histoire!
L'exemple du hameau, l'amour de ses parents,
Estelle seize fois avait vu le printemps,
Et, sous les yeux charmés d'une mère chérie,
Croissait parmi les fleurs qui couvraient la prairie.
Le jeune Némorin touchait à l'âge heureux
Où l'amour dans nos cœurs verse ses premiers feux.
A peine il voyait fuir les beaux jours de l'enfance:
Les ormeaux fraternels plantés à sa naissance,
De leur jeune feuillage ombrageant les coteaux,
Avaient vu dix-neuf fois reverdir leurs rameaux.
Nourris au même toit, une flamme inconnue
Se glissa par degré dans leur ame ingénue;
Aussi pur que le jour, simple comme leurs cœurs,
Leur amour commença dans la saison des fleurs:
Chaque printemps voyait s'accroître leur tendresse
Et le fleuve témoin de leur touchante ivresse,
Sous ses aunes fleuris les voyait chaque jour.
Leurs noms, dans les bosquets, dans les bois d'alentour

Étaient partout gravés sur les tiges nouvelles;
Hélas! et leur amour devait croître avec elles (*).
Sur la sincérité de leurs tendres penchants
Souvent ils consultaient les simples fleurs des champs;
Et, de leurs sentiments aimable et doux emblême;
Chaque fleur à son tour répondait: *Je vous aime.*
Ainsi Flore rendait des oracles d'Amour.
Les mortels vertueux, dont ils tenaient le jour,
Voyaient dans leurs enfants revivre leur jeunesse,
Et, secondant leurs vœux, partageant leur ivresse,
Souriaient à l'hymen qui devait les unir:
Hélas! ils ignoraient le cruel avenir!
Tout à coup la terreur, d'échafauds entourée,
Charge d'un joug de fer la patrie éplorée,
Et menace à la fois et la terre et les cieux.
L'autel ne défend plus ses ministres pieux,
Les rois dans leur palais ont connu les alarmes,
Et le toit des pasteurs a vu couler des larmes;
Sous le chaume indigent le pâtre a ses bourreaux.
L'espoir de sa famille et l'amour des hameaux,

(*) *Crescent illæ; crescetis, amores.*
(Virg. Eglog. X).

Némorin est proscrit; ses grâces, son jeune âge
Des plus vils oppresseurs n'ont pu fléchir la rage.
Estelle le pressait d'échapper à leurs coups,
Et l'implorait en vain; il bravait leur courroux:
« Il faut donc, disait-il, quitter tout ce que j'aime?
» Ah! sans toi je crains plus l'exil que la mort même;
» Oui, j'aime mieux mourir que vivre loin de toi.
» — Puisque je te suis chère, ah! vis encor pour moi,
» Disait Estelle en pleurs; dans la forêt prochaine
» Hâte-toi d'échapper à leur rage inhumaine;
» Pars, fuis : ces bois naguère ont vu notre bonheur;
» Ils te rappelleront des jours chers à ton cœur;
» Chaque matin, à l'heure où les fleurs des prairies
» Verront s'épanouir leurs tiges endormies,
» Je serai près de toi, j'irai sécher tes pleurs,
» Tu me verras encore au moment où les fleurs
» Annoncent aux forêts la fin de la journée,
» Et s'endorment le soir sur leur tige inclinée. »
Elle dit: Némorin jusqu'au fond de son cœur,
A senti pénétrer cet accent enchanteur;
Il brava des bourreaux la rage meurtrière,
Mais de sa chère Estelle il entend la prière;
Il obéit, il part, et dans les bois voisins
Va cacher son amour et ses mortels chagrins.

Estelle chaque jour vient essuyer ses larmes;
Elle vient de son cœur dissiper les alarmes,
Elle vient; et des bois la sauvage épaisseur
Perd son aspect lugubre et sa muette horreur.
Flore pour Némorin a repris sa parure;
La présence d'Estelle embellit la nature;
Lorsqu'il ne la voit plus, il espère la voir;
Tout s'embellit encor de cet heureux espoir.
Chaque jour il l'attend; et, plein de son Estelle,
Il tient les yeux fixés vers le sentier fidèle
Qui la rendra bientôt à ses vœux inquiets;
Il répète son nom à l'écho des forêts;
Il suit ses pas empreints sur la mousse légère:
Il se plaît à revoir la grotte solitaire,
Ces bois, témoins discrets de leurs embrassements;
Témoins de leurs adieux, de leurs derniers serments.
Il observe les fleurs qui parent le rivage;
Le soir dans leur sommeil il cherche un doux présage;
Il leur demande Estelle; au retour du soleil,
Dans l'espoir, dans la crainte il attend leur réveil.
Un jour, ô jour fatal! à l'heure accoutumée,
S'éveillèrent les fleurs sur leur tige animée;
Estelle ne vint pas: trop malheureux amant,
Quel fut ton désespoir en cet affreux moment!

Il se trouble, il gémit, il court au-devant d'elle :
« O bois ! s'écriait-il, qu'avez-vous fait d'Estelle ? »
Et des bois d'alentour les échos gémissants
Répondaient seuls, hélas ! à ses tristes accents.
Des bataillons armés inondent ces rivages ;
Et, sur leurs pas sanglants promenant les ravages,
La guerre impitoyable a troublé, des forêts
Les asyles cachés et les antres secrets.
A l'heure où dans les cieux l'astre de la lumière,
Rendait à l'univers sa clarté printannière,
Estelle avait quitté le toit de ses parents ;
Les volages zéphirs dans les bosquets errants,
De leur humide haleine effleuraient le feuillage ;
Les calices des fleurs s'ouvraient sur son passage,
Chaque lys éveillé par les feux du matin,
A son cœur attendri rapelait Némorin ;
Tout charmait dans les prés ses tendres rêveries.
Aux bords riants des eaux, dans les plaines fleuries,
Elle presse ses pas, et le bruit des clairons
Soudain vient effrayer les bois et les vallons ;
Elle voit accourir une horde homicide ;
Sans pitié pour les pleurs d'une vierge timide,
O forfait ! de sa vie ils ont tranché le cours.
Sur l'Apennin désert, telle, en proie aux vautours,

Appelant son ramier d'une voix gémissante,
Expire loin de lui la colombe innocente.
Malheureux Némorin ! quel tableau plein d'horreur
Va s'offrir à tes yeux, va déchirer ton cœur !
Des lambeaux teints de sang sont semés sur sa route ;
Son cœur souffre déjà tous les maux qu'il redoute.
Aux bords de la forêt il s'avance en tremblant,
Et bientôt, ô douleur ! il voit un corps sanglant ;
Il presse contre ses bras son Estelle expirante ;
Il l'appelle, et, glacé d'horreur et d'épouvante,
Dans ses yeux, dans son sein qu'a percé le poignard
Cherche un dernier soupir, cherche un dernier regard.
Estelle n'entend point son amant qui l'appelle,
Ses beaux yeux sont éteints dans la nuit éternelle ;
Son cœur ne sent plus rien : espoir, amour, bonheur,
Tout s'est évanoui comme un songe trompeur.
Némorin, succombant à son sort déplorable,
Accuse de ses maux le ciel impitoyable ;
Il appelle la mort ; et, de l'ombre des bois,
Les échos effrayés répondent à sa voix.
Mais tandis qu'à ses cris la nature est émue,
Des farouches soldats la horde est accourue.
La beauté, le malheur, pour eux rien n'est sacré ;
L'innocence plaintive et l'amour éploré,

Les cris que la forêt au loin a fait entendre,
Le sang qu'ils ont versé, le sang qu'ils vont répandre,
Rien n'a touché leurs cœurs. Par le nombre accablé,
Le jeune amant expire à leur rage immolé;
Il meurt, à sa douleur, à son amour fidèle,
Et son dernier soupir est encor pour Estelle.
Hélas! le même jour voit trancher leurs destins: *
Ainsi, quand l'aquilon souffle sur nos jardins,
La rose, jeune enfant de la dernière aurore,
Se flétrit, tombe et meurt; le lys qui vient d'éclore,
Sur sa tige ébranlée expire avant le temps,
Et le sol est couvert des débris du printemps.
Ils ne reverront plus ni la verte prairie,
Ni de leurs vieux parents la cabane chérie;

---

* Quand la nuit, sur les bois étendant ses ténèbres,
Eut déployé le deuil de ses voiles funèbres,
Et de son crêpe noir enveloppé les cieux,
Entonnant de la mort l'hymne religieux,
Un ministre sacré vint, d'une main tremblante,
Confier au cercueil leur dépouille sanglante;
Dans le même tombeau tous deux sont descendus.
Hélas! pour eux les fleurs ne s'éveilleront plus!
Ils ne reverront plus la riante prairie,
L'ormeau qui les couvrait de son ombre chérie,

Pour eux les fleurs des bois ne s'éveilleront plus!
Les pâles peupliers et les hêtres touffus,
Qui cachaient leurs amours, dont ils aimaient l'ombrage,
Sur leur cendre insensible inclinent leur feuillage;
Les vallons sont muets, les zéphirs sont sans voix,
Aucun bruit n'interrompt le silence des bois;
Les jours sont moins riants et les nuits sont plus sombres;
Le brouillard du matin épaississant ses ombres,
Semble un vaste linceul sur la plaine étendu;
Et lorsque le printemps à la terre rendu,

Ni le toit paternel! De leurs tendres parents
Qui pourra désormais consoler les vieux ans?
Les arbres des forêts, dont ils aimaient l'ombrage,
Sur leur cendre insensible inclinent leur feuillage;
Les vallons sont muets, les zéphirs sont sans voix,
Aucun bruit n'interrompt le silence des bois;
Les jours sont moins riants, et les nuits sont plus sombres;
Le brouillard du matin épaississant ses ombres,
Semble un vaste linceul sur la plaine étendu;
Et lorsque le printemps à la terre rendu,
De la Loire et du Cher vient embellir les rives,
On entend dans les champs des romances plaintives;
L'écho répète au loin ces accents douloureux:
« Plaignez de deux amants le destin malheureux.

De la Loire et du Cher vient consoler les rives,
Dans les champs d'alentour, des romances plaintives,
Font redire aux échos ce douloureux refrain :
« Jeunes pasteurs, pleurez Estelle et Némorin.
» Sur ces riants coteaux où se plaisait l'aurore,
» Un jour ils se cherchaient au doux signal de Flore,
» Et Flore dans les bois vit trancher leur destin :
» Pleurez, jeunes pasteurs, Estelle et Némorin. »

FIN DU SECOND CHANT.



Un roc couvert de mousse avoit formé l'autel
Où le pieux Alvare invoquoit l'éternel.

ŒUVRES
DE FLORIAN.

LE PRINTEMPS

D'UN PROSCRIT.

CHANT TROISIÈME.

HEUREUX les habitants du monde en son enfance!
Loin du luxe imposteur, père de l'indigence,
Errant parmi les bois et sur les verts coteaux,
Ils vivaient dans les champs, du lait de leurs troupeaux.
En tout temps le zéphir de ses douces haleines,
Animait les forêts, les rives des fontaines,
Et des plus doux parfums embaumait les gazons;
Jamais le sombre hiver n'affligeait les vallons;
Et des fleurs et des fruits la saison fortunée,
Couronnait de ses dons tous les mois de l'année;
A l'homme la vertu ne coûtait point d'efforts;
L'innocence et la paix étaient ses seuls trésors;
Son cœur, comme les cieux, était pur et tranquille;
Jamais il n'entendit dans son modeste asyle,
Ni gémir la douleur, ni gronder les autans;
Et ses jours fortunés n'étaient qu'un long printems.

O jours du siècle d'or, ô mœurs des premiers âges,
Pourquoi n'êtes-vous plus que de vaines images!
Pour nous tout est changé. Dans cet âge d'airain,
Le ciel même au printemps n'est pas toujours serein,
Le plaisir a son deuil, la paix a ses alarmes;
Oui, le sage a dit vrai, l'homme est né pour les larmes,
Et parmi les chagrins dont il est accablé,
Hélas! tout son bonheur est d'être consolé.
Si dans ces champs heureux la fortune ennemie
Par de mortels chagrins poursuit encor ma vie,
Je ne veux point du ciel accuser les rigueurs;
S'il me reste un ami pour essuyer mes pleurs,
Tous mes vœux sont comblés. O fortune trompeuse!
Je ne regrette point ta faveur dangereuse :
Hors les biens toujours vrais que donne l'amitié,
Le sort m'a tout ravi, mais j'ai tout oublié.
Hélas! sur cette terre, au crime abandonnée,
Quel mortel oserait plaindre sa destinée,
Quand l'hôte des hameaux, quand le simple pasteur
Sous le chaume innocent a connu le malheur!
Combien de fois d'avril les perfides gelées
Ont plongé dans le deuil ces précoces vallées.
Ces bords avaient revu Philomèle, et sa voix
Appelait le printemps dans les champs, dans les bois;

Les cieux étaient sereins, et de fleurs courronnée, *
La terre souriait au berceau de l'année.
Soudain la nuit descend, et des lointains climats
Les autans orageux, escortés des frimas,
Reviennent en grondant et ravagent la plaine
Que Zéphyr ranimait de sa féconde haleine.
Méditant leurs complots loin des regards du jour,
Aux champs du Simoïs, tels les Grecs de retour,

---

* Combien de fois d'avril les perfides gelées
Ont plongé dans le deuil ces précoces vallées!
Combien de fois le choc des éléments rivaux
Troubla du haut des monts ce beau ciel des hameaux
La foudre, la tempête et la grêle bruyante
Ont souvent ravagé cette plaine riante.
Sous un ciel enflammé, souvent ces clairs ruisseaux
Suspendirent leur cours; les fleurs, les arbrisseaux
Attendaient vainement le tribut de leurs ondes;
Et le flambeau du jour, sur leurs rives fécondes,
Détruisant ses bienfaits, embrasa les moissons,
Et les germes éclos au feu de ses rayons.
Souvent dans ces vallons, dans ces vertes prairies
Un mal contagieux, fléau des bergeries,
Sous les yeux des pasteurs dévora les troupeaux.
L'écho qui retentit sur ces riants coteaux,
Et qui redit au loin les chansons des bergères,
A répété les sons des trompettes guerrières.

Portèrent la terreur dans les remparts de Troie,
Où renaissaient la paix, l'espérance et la joie;
Quand le jour luit enfin sur les champs désolés
Philomèle gémit dans les bois dépouillés.
Hélas! son nid, caché sous le naissant feuillage,
Dès long-temps n'aura plus d'abri contre l'orage!
Le givre couvre au loin les arbres du vallon;
Où brillait une fleur pend un âpre glaçon;
La neige éblouissante a blanchi la prairie;
De Cérès, de Bacchus la couronne est flétrie;
Parmi d'épais brouillards s'avançant dans les airs,
Le soleil du printemps luit au sein des hivers.
Le villageois s'éveille, et sa vue affligée,
A méconnu la plaine autour de lui changée;
Il pleure l'arbre en fleurs qui parait les coteaux,
Et les jeunes moissons, espoir de ses travaux.

Souvent quand le printemps reprennait sa parure,
Tous les feux du cancer menaçaient la nature;
Aux champs tout languissait; au bord même des eaux,
Expiraient lentement les fleurs, les arbrisseaux;
L'ombre quittait les bois, et la plaine embrasée
Implorait vainement la pluie et la rosée.
Les marais, les étangs, dans leurs lits desséchés,
Voyaient leurs joncs fangeux dans la poudre couchés;

Les fleuves retenaient le tribut de leurs ondes,
Et le flambeau du jour, sur leurs rives fécondes,
Détruisant ses bienfaits, dévorait les moissons
Et les germes éclos au feu de ses rayons;
  Souvent dans ces hameaux, dans ces vertes prairies,
Un mal contagieux, fléau des bergeries,
Aux beaux jours du printemps fit languir les troupeaux.
Ni l'ombrage des bois, ni le crystal des eaux,
Ni les prés arrosés par les pleurs de l'Aurore,
Rien ne peut adoucir le mal qui les dévore;
La génisse plaintive errant dans les vallons,
Effleure avec dégoût la pointe des gazons;
La chèvre a du cytise oublié le feuillage;
Le fier taureau languit dans son gras pâturage,
Et poussant dans les airs un long mugissement,
L'œil baissé, vers l'étable il revient lentement.
Naguère devançant les autans dans la plaine,
Le rapide coursier expire sur l'arène;
Le bœuf que presse en vain l'impuissant aiguillon,
Cède à son mal, succombe, et meurt sur son sillon;
Le soir le laboureur gagne seul sa chaumière,
Et sous son toit désert déplorant sa misère,
Pleure les compagnons de ses nombreux travaux.
  Un jour, ô jour fatal! sur ces riants coteaux,

L'écho n'entendit plus les chansons des bergères,
Et répéta les sons des trompettes guerrières;
Séjour des doux plaisirs, de l'innocente paix,
Ces champs, ces bois ont vu la guerre et ses forfaits;
Et des lacs d'alentour la nymphe épouvantée
Cacha dans ses roseaux son urne ensanglantée;
Ce fort, de nos aïeux asyle protecteur,
S'écroula sous les coups d'un farouche vainqueur;
L'hirondelle revint, et sur ce mont stérile
Elle chercha la tour qui lui servait d'asyle;
Ses hôtes n'étaient plus; et le fidèle oiseau
Voltigeait sous ces ifs autour de leur tombeau.
Alors dans cette enceinte, au milieu des ténèbres,
Apparurent, dit-on, des fantômes funèbres;
Des bergers les ont vus : et dans l'ombre des bois,
L'écho répète encor leurs lamentables voix.
A travers ces buissons, sous leur touffe épineuse
La couleuvre a caché sa famille hideuse,
La mousse des déserts couvre ces vieux débris;
Et le sage pensif, sur la colline assis,
De la guerre et des ans déplore les outrages.

Mais le temps qui partout promène ses ravages,
Dans son cours éternel ramenant les saisons,
Fait renaître les fleurs et l'espoir des moissons.

Bientôt la paix sourit autour de la chaumière ;
Le soleil, dans les flots de sa vive lumière,
Sur les monts, dans les champs par lui fertilisés,
Verse l'oubli des maux que la guerre a causés.
En vain Mars a long-temps fait gronder son tonnerre !
Deux printemps ont suffi pour consoler la terre.
De l'éternel chaos chaque jour renaissant
L'ordre de l'univers, d'un dieu juste et puissant *
Ainsi montre partout la sagesse suprême.
Ordre toujours changeant, quoique toujours le même,
Il renouvelle, efface ou détruit dans son cours
Les êtres et les temps qui renaissent toujours.
La mort, de noirs chagrins et d'un long deuil suivie,
Va répandre en tous lieux les germes de la vie ;

---

* Ainsi, de l'univers l'ordre toujours constant,
Des débris du chaos, sans cesse renaissant,
Montre partout du ciel la sagesse suprême ;
C'est un cercle infini qui roule sur lui-même ;
Et de l'éternité rapprochant les instants,
Il entraîne avec lui les êtres et les temps.
La mort sème partout les germes de la vie ;
La fleur tombe et renaît sur la terre embellie ;
Et l'enfant réveillé dans un monde nouveau,
Sur la tombe des morts voit placer son berceau.

Sous les chênes vieillis, le tendre rejeton,
Honneur futur des bois, perce l'humble gazon;
La fleur tombe et renaît des pleurs d'une autre aurore;
Le jeune enfant, semblable au lys qui vient d'éclore,
Espoir d'un nouveau siècle et d'un monde nouveau,
Sur la tombe des morts sourit dans son berceau.
Sous ces débris couverts d'une mousse légère,
Sous cet antique ormeau, dont l'abri solitaire
Répand sur l'horizon un deuil religieux,
Reposent du hameau les rustiques aïeux:
Bravant les vains mépris de la foule insensée,
Jamais l'ambition ne troubla leur pensée.
Peut-être en ce cercueil, d'humbles fleurs entouré
Dort un fils d'Apollon, d'Apollon ignoré,
Un héros dont le bras eût fixé la victoire,
Qui n'a point su combattre, et qui mourut sans gloire;
Un Cromwel, un Scylla, du hameau dédaigné,
Qui respecta les lois, et qui n'a point régné.
Ainsi, vain ornement d'une rive inconnue,
La rose du désert rougit sans être vue;
Et l'or, roi des métaux, cache en des souterrains
Son éclat trop funeste au repos des humains. *

---

* Son éclat trop funeste au repos des humains.

La terre si long-temps à leurs efforts docile,
Les reçut dans son sein qu'ils ont rendu fertile.
Ces ormes, ces cyprès que leurs mains ont plantés,
Protègent leurs tombeaux, des méchants respectés;
Le printemps qu'ils aimaient, sur leur urne sacrée
Verse ses dons riants, sa fraîcheur éthérée,
L'air exhale autour d'eux le doux parfum des fleurs.
Heureux qui dédaigna la gloire et les grandeurs!
Ainsi que la vertu la gloire a ses victimes;
Le temple des honneurs est entouré d'abîmes;
Et la postérité, qu'appellent tous nos vœux,
Ne retient que les noms d'illustres malheureux.

On ne les vit jamais profaner leur génie,
En flattant les tyrans, fléaux de la patrie,
Leur amour n'était dû qu'aux mortels vertueux;
Leur respect au malheur, et leur encens aux dieux.
La terre si long-temps à leurs efforts docile,
Les reçut dans son sein qu'ils ont rendu fertile.
Ce ciel qui les vit naître et qui les vit mourir,
Leur sourit dans la tombe; et l'amoureux zéphyr
Qui portait dans leur sens la fraîcheur éthérée,
Fait pencher doucement sur leur une sacrée
Les rameaux des cyprès et la tige des fleurs.
Heureux qui dédaigna la gloire et les grandeurs!

Qui n'a pas plaint l'auteur d'Émile et de Julie,
Ce Rousseau malheureux par son propre génie?
Suivant d'un faux esprit l'instinct capricieux,
Triste ennemi des arts, et célèbre par eux,
Fuyant, cherchant l'éclat qu'il redoute et qu'il aime,
Vain jouet des humains, du sort et de lui-même,
De la publique envie objet infortuné,
Il n'a pas un asyle, et meurt abandonné.
A peine chez les morts il commence à descendre,
Qu'à son île chérie on arrache sa cendre;
Son froid cercueil, souillé d'un odieux encens,
Reçoit du Panthéon les honneurs flétrissants;
Et sur l'échafaud même, invoquant sa mémoire,
Les bourreaux l'ont forcé de rougir de sa gloire.
Infortuné! la gloire éternise ses maux,
Et la tombe immobile est pour lui sans repos.

Aux murs de Saint-Denis, dans cette église antique
Qui montre au loin ses tours et son clocher gothique,
Vingt rois dormaient en paix dans le même cercueil;
La gloire, en ce séjour de splendeur et de deuil,
Souriait sur le marbre à leurs ombres royales,
Et des règnes passés retraçait les annales:
Où sont ces monuments aux héros consacrés,
Ces chefs-d'œuvre des arts d'âge en âge admirés?

Turenne, Duguesclin, vos ombres désolées
Désertent en pleurant ces pompeux mausolées;
Et vos rois, exhumés par la main des bourreaux,
Sont descendus deux fois dans la nuit des tombeaux.

Nous avons tous connu, dans l'éclat de sa gloire,
Ce roi dont nos neveux béniront la mémoire;
Son ombre erre plaintive autour de ces palais,
Témoins de sa splendeur, témoins de ses bienfaits;
Et, quand le crime heureux obtient l'apothéose,
Je cherche en vain la tombe où la vertu repose!
Sa poussière ignorée est le jouet des vents;
Un peuple aveugle insulte à ses mânes errants;
Et, quand Janvier ouvrant les portes de l'année,
Ramène de sa mort la fatale journée,
Ses bourreaux vont offrir à leurs dieux inhumains
Ce sang pur et sacré qui souille encor leurs mains.
Détourne, ô dieu! les maux que ce jour nous apprête:
Le supplice a son culte, et le meurtre a sa fête!
Mais sans pitié le ciel a vu couler nos pleurs;
Tous les rangs sont livrés au fer des oppresseurs.
Le meurtre accroît encor leurs fureurs meurtrières,
Les palais dans leur chûte entraînent les chaumières,
Et la foudre a frappé jusqu'au faible roseau.

Hélas! j'ouvris les yeux sous ce règne nouveau

A peine citoyen j'ai perdu ma patrie,
Et j'ai connu la mort sans connaître la vie.
Du meilleur de nos rois j'avais plaint les malheurs;
Et devant mes bourreaux, accusé par mes pleurs,
En vain d'un dieu puissant j'implorai la justice;
Je voyais devant moi s'apprêter mon supplice;
Faible et chargé de fers, de moment en moment
Je voyais le trépas s'avancer lentement.
Tous ceux qui m'étaient chers, tous ceux dont la sagesse
Éclaira ma raison et guida ma jeunesse,
A mon ame attendrie étaient toujours présents,
Et j'étais entouré de mes amis absents.
Hélas! près de toucher à mon heure dernière,
O soleil! dans les cieux je cherchais ta lumière.
A tout ce que j'aimai, j'adressais mes adieux;
Bords fortunés de l'Ain! vallons délicieux!
O bois! dont mon enfance avait cherché l'ombrage,
Vous mêliez à mon deuil votre riante image;
Et mes derniers regards, en ces affreux instants,
Se détournaient vers vous et cherchaient le printemps.
Mais, ô bonté du ciel! l'amitié magnanime
Au fer inexorable arrache sa victime.
Je fuis; et du Jura les antres ignorés
M'offrent contre la mort leurs asyles sacrés.

Errant sur ces rochers, noir séjour des orages,
Je retrouvai la paix dans leurs grottes sauvages,
La paix que ma patrie, hélas! ne connaît plus.
   Sur ces vastes sommets, l'un sur l'autre étendus,
L'homme au niveau des cieux élève son génie,
Et, comme l'horizon, sent son ame agrandie;
Placé plus près du ciel je devenais meilleur;
La vengeance et la haine expiraient dans mon cœur;
Et, portant mes pensers aux lieux où le carnage
Irritait les partis et redoublait leur rage;
Des vainqueurs, des vaincus je plaignais les fureurs;
Et ce n'est pas sur moi que je versais des pleurs!
Quelquefois aux rayons de l'aube matinale,
Quand du char du soleil la pompe triomphale
Dorait d'un feu naissant les rochers d'alentour,
Je disais: « O Soleil! astre éclatant du jour,
» Roi des mondes semés dans ta vaste carrière,
» Aux combats inhumains tu prêtes ta lumière!
» Hélas! et la vertu que le crime poursuit,
» Demande son salut aux ombres de la nuit.
» De tes feux les plus purs la montagne étincelle;
» Les cieux brillent en paix de ta splendeur nouvelle;
» Les bois harmonieux t'annoncent aux vallons,
» Et le désert sourit à tes premiers rayons.

» Pourquoi donc, ô Soleil ! ta clarté renaissante *
» Porte-t-elle aux cités le trouble et l'épouvante ?
» Là, ton disque levé sur un sombre horizon,
» Semble éclairer le deuil de l'avare Achéron,
» La discorde a repris ses torches inhumaines ;
» On entend retentir le bruit affreux des chaînes ;
» Les palais effrayés, les cachots gémissants,
» Répètent de la mort les funèbres accents.
» Le proscrit arraché de sa triste demeure,
» Près de lui cherche en vain un ami qui le pleure ;
» Tout tremble ; des cités l'effroyable séjour,
» N'a plus d'asyle sûr ; chacun tombe à son tour.
» La tendre épouse, hélas ! qui gémit d'être mère,
» Arrose de ses pleurs sa couche solitaire ;

---

* » Pourquoi donc, ô Soleil ! ta clarté renaissante
» Porte-t-elle aux cités le trouble et l'épouvante ?
» Ton absence avait mis une trève à leurs maux ;
» Mais l'aurore déjà rappelle les bourreaux ;
» Et, ramenant encor les terreurs de la veille,
» Le jour vient réveiller le crime qui sommeille.
» J'entends partout le bruit des tambours menaçants ;
» Je vois se relever les échafauds sanglants.
» La tendre épouse, hélas ! qui gémit d'être mère, etc.

» Et ses fils, son époux, qu'elle demande en vain,
» De ce jour qui nous luit ne verront pas la fin. »

Tous les maux des humains, présents à ma pensée,
Semblaient peser alors sur mon ame oppressée,
Et l'aride rocher se mouillait de mes pleurs.
Mais le soleil, des monts franchissant les hauteurs
Et chassant devant lui jusqu'au moindre nuage,
D'un Dieu libérateur bientôt m'offrait l'image.
Mon cœur d'un noir chagrin languissait accablé;
Je regardais le ciel, et j'étais consolé.

Aujourd'hui retiré sur ces bords solitaires,
A l'abri des soupçons, des fureurs populaires,
J'ai vu les mœurs des champs, et mon cœur peut encor
Dans ce siècle de fer rêver au siècle d'or.
Chaque jour l'Amitié vient essuyer mes larmes;
L'Amitié, que ce nom dans l'exil a de charmes!
Il est si doux d'aimer! Mais on aime bien mieux
Alors qu'on est proscrit et qu'on est malheureux!
Oui, l'amitié s'épure au sein des pleurs nourrie, *
Et croît comme la fleur dans l'humide prairie.

---

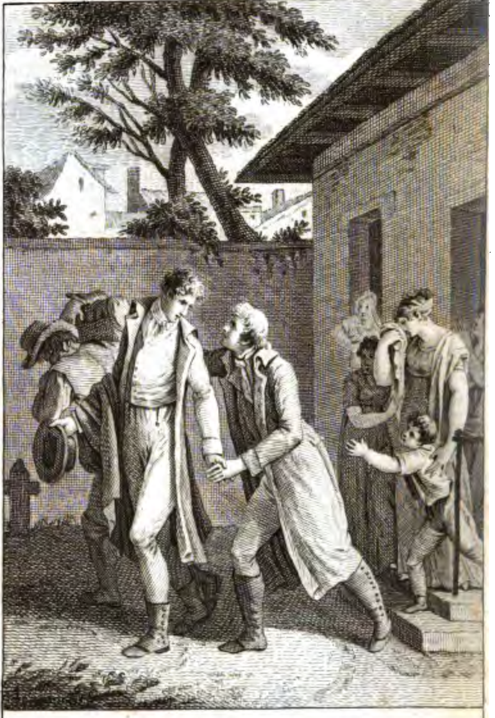
* Semblable aux jeunes fleurs que feconde la pluie,
Dans les pleurs l'amitié croît et se fortifie.

Plus je suis malheureux, plus j'aime tendrement;
Chacun de mes malheurs me donne un sentiment.
Au sort de mes amis j'ai dévoué ma vie;
La même opinion, le même espoir nous lie;
Je souffre tous leurs maux, ils souffrent tous les miens.
Tendre et douce Amitié! dans tes heureux liens
Quel homme peut du sort redouter l'inconstance!
Le malheur n'atteint point les cœurs en ta présence:
Les malheureux sont ceux qui n'ont jamais aimé.
C'est par toi qu'en mon cœur l'espoir est ranimé;
Le ciel dont la bonté forma nos douces chaînes,
Ce ciel qui t'envoya pour consoler nos peines
Apaisant les partis, l'un par l'autre irrités,
Rendra la paix au juste et le calme aux cités.
Les crimes des tyrans et leur audace impie
D'un dieu juste ont lassé la clémence infinie;
Et leur pouvoir, aux yeux de l'univers trompé,
En vain étale encor son éclat usurpé;
Il tombera, semblable à la vile poussière,
A la feuille flétrie, à la fange grossière,
Qui, lorsque la tempête ébranlait l'univers,
Un moment ont paru sur le trône des airs;
Leur assemblage impur s'élève dans les nues,
Parcourt les régions que l'aigle a parcourues;

Devance l'aquilon dans son vol orageux,
Gronde avec la tempête et tonne avec les cieux.
Mais quand les vents calmés rendent la paix au monde,
La poussière retombe avec la fange immonde :
Ainsi disparaîtra la splendeur des méchants;
Et moi, loin des cités, dans le repos des champs,
Le front voilé, des dieux j'attendrai la justice,
Comme une jeune fleur, dont l'humide calice
Du soleil qui s'éloigne espérant le retour,
Se referme, et languit dans l'attente du jour.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

Ch. VI.



Recevez mes adieux, vous dont la main amie
Sema de quelques fleurs les chagrins de ma vie.

Myris inv. P. Triere sc.

GONZALVE

DE CORDOUE,

OU

GRENADE RECONQUISE.

PAR M. DE FLORIAN,

De l'académie française, de celles de Madrid, Florence, etc.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ GUILLAUME, RUE DE L'ÉPERON, N°. 12.

AN VII.

LE PRINTEMPS D'UN PROSCRIT.

CHANT QUATRIÈME.

DIEU ! tu le sais, malgré la fortune cruelle
Au parti malheureux mon cœur resta fidelle.
Du pouvoir, des grandeurs, l'espoir ambitieux
N'a jamais profané mon courage et mes vœux,
Et je n'aspire point au temple de mémoire.
Oui je veux ignorer les honneurs et la gloire,
Et cultiver en paix les arts et l'amitié,
D'un monde que j'oublie heureux d'être oublié ! *

---

* Les vers suivants que j'avais faits pour cette édition, ne m'ont pas paru convenir au ton général du quatrième chant, c'est pourquoi je les ai renvoyés aux notes :

Quand la foudre éclatant au milieu des orages,
Frappe le chêne vert ou l'hôte des boceages
Avait placé son nid aux rameaux suspendu,
L'oiseau dans les bosquets, inquiet, éperdu,
Caché sous l'aune en fleurs ou sous l'humble charmille,

O toi qui m'as reçu, simple et douce retraite,
Tu n'obtiendras jamais l'encens d'un grand poète!
Ton modeste jardin où se bornent mes vœux,
Soutiendrait mal l'éclat d'un vers riche et pompeux.
De son étroite enceinte, à Morel inconnue,
Le froid compas n'a point dessiné l'avenue;
Londres qui, par ses goûts follement adoptés
Asservit nos jardins ainsi que nos cités,

Pleure son doux asyle et sa jeune famille;
Sa douleur fait gémir les échos d'alentour;
Il la dit à la nuit, il la redit au jour;
Aux feux purs du matin quand la forêt s'éveille,
Il n'est point consolé, ni par l'aube vermeille,
Ni par l'aspect des cieux où sourit le printemps.
Jeune oiseau, comme toi j'ai connu les autans,
Et comme toi j'ai vu la foudre et la tempête
Disperser ma famille et gronder sur ma tête,
J'ai vécu dans l'exil, et la saison des fleurs
N'a pu charmer mes maux, n'a pu sécher mes pleurs;
Dans ces bosquets touffus où gémit Philomèle,
Dès l'aube chaque jour je gémirai comme elle,
Et les échos des monts par mes chants attristés,
Apprendront aux forêts les malheurs des cités.
Je dirai chaque jour au vallon solitaire,
Les chagrins des proscrits, et leur longue misère;
Paris et ses fureurs, la guerre et ses forfaits,
Le chaume hospitalier et ses nombreux bienfaits.

N'a point fait dans ce lieu triompher son génie;
L'art ne s'y montre point, la mode en est bannie,
On n'y voit point ces rocs à grands frais élevés,
Ni ces vieux monuments récemment achevés,
Ni ces ponts traversant un fleuve, où l'œil à peine
Découvre un filet d'eau qui se perd dans la plaine.
Là ne se montrent point ces fastueux ormeaux,
A la file rangés et courbés en berceaux;
Ni ces plants étrangers, ces arbres sans patrie,
Ravis à l'Amérique, exilés de l'Asie.
Pomone chaque année y voit l'abricotier
De ses fruits jaunissants couvrir l'humble espalier;
La framboise pourprée et la rouge groseille,
La pêche au frais duvet, à la robe vermeille,
La prune diaprée, y brillent tour à tour
Des couleurs de l'aurore et de l'azur du jour.
A l'ombre du cacis, chargé d'un fruit d'ébène,
La fraise laisse voir sa rougeur incertaine.
Plus loin, le cerisier montre aux yeux éblouis
Ses fruits mûrs suspendus en groupes de rubis,
Tandis que près de là, parmi l'herbe touffue,
Le fertile arbre-nain se dérobe à la vue;
Semblable à ce mortel bienfaisant et discret,
Qui ne se laisse voir que par le bien qu'il fait,

Modeste favori de Pomone et de Flore,
On voit déjà ses fruits, quand on le cherche encore.
Ici, l'api vermeil, et ses nombreuses sœurs
Étalent du printemps les plus vives couleurs.
Plus loin, l'arbre où mûrit la poire succulente,
S'inclinant sous le poids de sa branche pendante,
Vient inviter la main et fixer les regards.
  Tout autour j'aperçois, sur vingt couches épars,
La pâle chicorée et la verte laitue;
La citrouille au flanc large, à la feuille étendue;
L'artichaut qui dans l'air lève un front couronné,
Et le chou plus modeste, au Pinde dédaigné;
Le melon qui mûrit sous un abri de verre,
Et la patate, espoir du peuple en sa misère;
L'oseille au vert foncé, le cardon épineux,
Et l'oignon que le Nil mit au rang de ses dieux.
  Objet toujours nouveau d'une utile culture,
Ce sol, sans luxe vain, mais non pas sans parure,
Au doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs.
Là croît l'œillet, si fier de ses mille couleurs
Là naissent au hasard le muguet, la jonquille,
Et des roses de mai la brillante famille;
Le riche bouton d'or, et l'odorant jasmin;
Le lis tout éclatant des feux purs du matin;

Le tournesol, géant de l'empire de Flore,
Et le tendre souci qu'un or pâle colore.
Souci simple et modeste, à la cour de Cypris,
En vain sur toi la rose obtient toujours le prix;
Ta fleur moins célébrée a pour moi plus de charmes.
L'aurore te forma de ses plus douces larmes;
Dédaignant des cités les jardins fastueux,
Tu te plais dans les champs; ami des malheureux,
Tu portes dans les cœurs la douce rêverie;
Ton éclat plaît toujours à la mélancolie;
Et le sage Indien, pleurant sur un cercueil,
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.

Dans les bois d'alentour, sous leurs vastes ombrages,
Je n'ai point vu des dieux les pompeuses images;
L'ingénieux ciseau, sur le marbre ou l'airain,
N'y grava point les traits d'un Faune ou d'un Sylvain;
Dieux des champs, dieux des bois, et toi jeune zéphire,
Vous êtes sans autels, au sein de votre empire!
Mais l'hôte fortuné de ces aimables lieux,
A des trésors plus vrais, des dieux moins fabuleux.
Là, j'ai trouvé d'Éden la paisible innocence,
Les mœurs et les vertus du monde en son enfance;
Les tranquilles loisirs, l'heureux oubli des maux,
Et l'aimable santé, fille des doux travaux.

Là, satisfait des biens que la nature donne, *
Riche des seuls trésors de Flore et de Pomone,
J'oublîrai dans les bois le luxe des cités,
Et ces palais pompeux, par le deuil habités,
Et ces vaines grandeurs qu'assiègent les alarmes,
Objet de tant de vœux, source de tant de larmes.
Là, partageant le sort du modeste pasteur,
Les champs et l'amitié suffiront à mon cœur.
L'aigle altier dans les cieux vole et brave l'orage,
Il plane sur la foudre; et l'abeille plus sage,
Sur l'émail d'une fleur, sur l'aile des zéphyrs,
Trouve à la fois son miel, sa gloire et ses plaisirs.
  Nature! ame du monde, en tous lieux répandue,
Providence des champs, aux cités méconnue,
Veille sur mon asyle, accepte mon encens,
Et préside à mes goûts ainsi qu'à mes accents!

---

* Là, satisfait des biens que donne la nature,
Sous un tranquille abri, près d'une source pure,
Dédaignant les cités et leur luxe imposteur,
Les champs et l'amitié suffiront à mon cœur.
Dans les plaines du ciel l'aigle vit de carnage,
Il plane sur la foudre; et l'abeille plus sage, etc.

Tu créas l'Amitié, tu lui prêtas tes charmes ;
Pour nous rendre meilleurs tu nous donnas les larmes.
Dès mes plus jeunes ans si j'ai suivi ta loi,
Conserve-moi long-temps un cœur digne de toi,
Montre-moi ta splendeur, et découvre à ma vue
Tes mystères cachés et ta grâce inconnue :
Mais si mon cœur renonce à chérir tes bienfaits,
Rends-moi mon ignorance, et garde tes secrets.
Des systêmes menteurs invoquant l'imposture,
Hélas ! j'ai cru long-temps connaître la nature :
Mais l'orgueil insensé qu'aveugle un vain savoir,
Cherche à l'approfondir, et ne sait point la voir.
Le sage dans les champs vit toujours avec elle ;
Et, fidèle à ses lois, à son culte fidèle,
Voit toutes ses beautés, et sent tous ses bienfaits.
La nature modeste et simple en ses attraits,
Ressemble à la bergère, à la vierge craintive
Montrant son chaste cœur et sa grâce naïve
Au berger qui la suit dans les bois, dans les champs,
Qui sut long-temps lui plaire et sut l'aimer long-temps.
Que je plains le savant qui ne voit dans la rose
Que les sucs végétaux dont la fleur se compose !
Pour lui Flore a perdu ses parfums, ses couleurs,
Et l'Aurore jamais n'a répandu de pleurs.

Dans l'immense horizon que son regard embrasse,
Un compas à la main, il ne voit que l'espace;
Dans ce ciel étoilé, dans ces globes de feu,
Son cœur froid et distrait n'aperçoit point un Dieu.
Vain savant, il n'a lu dans son erreur profonde
Qu'un feuillet détaché du grand livre du monde!
L'homme n'a que des sens; l'ame n'existe pas,
S'il ne peut l'asservir à son triste compas.
Les talents, les beaux arts, qui charment notre vie,
L'aimable illusion, la tendre rêverie,
Les doux rapports des cœurs, sont pour lui sans attraits,
Il ne les a point vus au fond de ses creusets;
Rien n'est vrai, rien n'est faux; le bonheur n'est qu'un songe,*
La vertu qu'un vain nom, l'amitié qu'un mensonge;
Oui, pour lui tout est mort. En sa cruelle erreur,
Le néant qu'il invoque est déjà dans son cœur.

---

* Il n'a jamais connu, dans son indifférence,
Les pleurs de l'amitié, ceux de la bienfaisance:
Trop malheureux, hélas! dans sa stupide erreur,
Le néant qu'il invoque est déjà dans son cœur.
Quand le printemps revient, et lorsqu'à sa présence
Tout renaît à la joie et s'ouvre à l'espérance,
Dans son ennui mortel il reste enseveli.

Quand le printemps revient, quand sa douce influence
Fait renaître partout la joie et l'espérance,
Dans son sommeil stupide il demeure engourdi.
Il dit dans son orgueil : *J'ai tout approfondi.*
Ainsi l'oiseau des nuits, de ses regards funèbres,
S'applaudit de percer les voiles des ténèbres.
Mais lorsque les oiseaux, dans les bois d'alentour,
De l'astre du matin célèbrent le retour,
Lui, caché tristement dans sa retraite obscure,
Ne voit point le soleil, et maudit la nature.
Le sage a moins d'orgueil : d'un œil religieux
Il revoit les saisons, il contemple les cieux ;
Et dans son cœur soumis, au nom d'un vain systême,
Il n'interroge point la sagesse suprême ;
Il chérit les humains, déplore leurs travers :
Témoin de leurs fureurs, dans cet âge pervers,
Sous l'aile de son Dieu, c'est pour eux qu'il l'implore,
Et souvent il les fuit pour les aimer encore.
Tel, dit-on, se montra cet ermite pieux
Qui sur ce mont stérile où se bornaient ses vœux,
Aux sauvages forêts, fit bénir sa présence,
Vivant loin des humains, soulagea l'indigence,
Et sous un simple abri, des hameaux respecté,
Du sein des bois déserts servit l'humanité.

Hélas ! il avait vu les mœurs d'un siècle impie ;
Le sophisme menteur que l'erreur déifie ;
L'altier raisonnement armé contre les cieux ;
L'oubli des vieilles lois, le mépris des aïeux ;
Le cynisme effronté, la révolte impunie,
Et la religion de tous les cœurs bannie.
Ce spectacle odieux alarma sa vertu ;
Loin d'un monde insensé qu'il avait trop connu,
Et sous ces noirs sapins fondant son ermitage,
Il n'eut plus d'autre abri qu'une grotte sauvage.
Là des rocs menaçants élevaient jusqu'aux cieux
Leur cime inaccessible et leur front sourcilleux ;
Au-dessous un torrent, né du sein de l'orage,
Précipitait son cours ; triste et fidèle image
De ce monde bruyant qu'Alvar avait quitté.
De ce sommet désert, par lui seul habité,
Tranquille, il contemplait les passions des hommes,
Et les vaines grandeurs de la terre où nous sommes :
Ainsi quand loin du port, sur un bord inconnu,
La tempête a jeté le pilote éperdu,
Si d'une terre heureuse il touche le rivage,
Il regarde la mer et bénit son naufrage.

Là, ses jours s'écoulaient en d'utiles travaux ;
Alentour de sa grotte élevant leurs rameaux,

De jeunes ceps, produit d'une heureuse culture,
Étalèrent bientôt leurs fruits et leur verdure;
Un sol ingrat connut les trésors des saisons;
Le stérile rocher vit jaunir les moissons;
Et parmi les frimas, loin des jardins de Flore,
Le désert s'étonna de voir des fleurs éclore.
Un roc, couvert de mousse, avait formé l'autel
Où le pieux Alvar invoquait l'Éternel;
Là, chaque jour, à l'heure où l'aube matineuse
Réveillait du désert la voix harmonieuse,
Il mêlait sa prière aux hymnes des vallons;
Le soir, quand le soleil se penchait vers les monts,
Il chantait l'Éternel, et les forêts antiques
Sous leurs dômes sacrés répétaient ses cantiques.
Seul, au milieu des bois, oublié des humains,
Il demandait au ciel d'alléger leurs destins,
De bannir des cités la discorde et la guerre,
De verser en tout temps ses bienfaits sur la terre;
Et, chargé d'acquitter la dette des ingrats,
Rendait grâce des biens qu'il ne recevait pas.

Bientôt la renommée, au peuple des campagnes
Annonça qu'un saint homme habitait ces montagnes;
Une foule pieuse accourut pour le voir,
Admira sa sagesse et son profond savoir,

Et de sa vie austère, humble et laborieuse,
Vint redire aux hameaux l'histoire merveilleuse.
Le mortel vertueux qui l'avait entendu
En sentait mieux encor le prix de la vertu;
Et celui qui, rebelle aux lois de la sagesse,
Des folles passions avait connu l'ivresse,
Allait lui confier le trouble de son cœur,
Écoutait ses discours, et revenait meilleur.
Souvent des malheureux il aida la misère,
Et le pauvre, en quittant sa grotte hospitalière,
Nourri par ses bienfaits, souvent dut s'étonner
Qu'il ne possédât rien et pût encor donner.
Une cloche sonore, en son humble ermitage *
Appelait l'étranger menacé par l'orage.
Près de l'âtre enfumé dans son paisible abri,
Le soir il redisait à son hôte attendri,
Les lois de l'univers, la sagesse éternelle,
Le Dieu juste et puissant dont la main paternelle

---

* Une cloche sonore, aux jours de la tempête,
Quelquefois ramenait en son humble retraite
Le voyageur errant sur ces monts égaré.
Le soir, à l'étranger par ses soins rassuré,
Il redisait le monde et sa gloire orageuse,
Du savoir des humains la vanité trompeuse,

Pourvoit à nos besoins, nous soulage en nos maux,
Et donne la pâture aux petits des oiseaux.
Il redisait le monde et sa gloire orageuse,
Du savoir des humains la vanité trompeuse,
Leurs malheurs, leurs travers, et leurs longues erreurs:
L'étranger l'écoutait les yeux mouillés de pleurs;
Aux cantiques d'Alvar il mêlait sa prière,
Et disait dans son cœur, ouvert à la lumière:
« Dieu seul est bon, Dieu seul connaît la vérité;
« Sans lui tout est mensonge et tout est vanité. »
De retour dans les cieux, un jour l'aube naissante
Éclairait des rochers la cime blanchissante;
Alvar ne parut point; le triste écho des bois
Dans les vallons muets n'entendit point sa voix.
Le voyageur, errant dans les forêts sauvages,
Près des abîmes sourds, au signal des orages
N'entendit plus l'airain retentir dans les airs;
L'ermite bienfaisant, ange de ces déserts,

Leurs longs égarements et leurs honteux travers.
A son hôte attentif, du dieu de l'univers
Souvent il redisait la sagesse éternelle,
Le pouvoir infini, la bonté paternelle.
Lorsqu'il montrait son dieu pardonnant aux erreurs,
L'étranger l'écoutait, les yeux mouillés de pleurs.

Rappelé par le ciel, avait quitté la terre;
Depuis ce jour fatal, sur ce mont solitaire,
Hélas! on ne voit plus au retour des saisons,
Ni le pampre verdir, ni jaunir les moissons.
La grotte où l'étranger trouvait un sûr asyle,
Dès ce jour ne vit plus sur son rocher stérile,
Que l'orfraie et l'autour sur les Alpes errants;
Ces bois n'entendent plus que la voix des torrents,
Que le vent qui gémit sous leur sombre feuillage;
Et l'humble croix plantée au pied d'un roc sauvage,
Annonce au voyageur qu'un ermite pieux,
Du sein de ces déserts, est monté dans les cieux.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

LE PRINTEMPS
D'UN PROSCRIT.

CHANT CINQUIÈME.

QUEL talent, quel génie, a dans ses nobles veilles
Des simples fleurs des champs égalé les merveilles !
Quel art imitera les concerts des oiseaux,
Le murmure des vents et le doux bruit des eaux !
Quel pinceau montrera, sur la toile fleurie,
L'Aurore au front vermeil éveillant la prairie,
Et du haut de son char, peint de riches couleurs,
Dans le sein du Zéphir laissant tomber ses pleurs.
Soleil ! toi dont l'éclat verse partout la vie,
Sous le nom d'Apollon tu créas l'harmonie;
Par tes chants, par tes feux, tu charmas l'univers,
Et le dieu des saisons devint le dieu des vers.
Pour chanter tes bienfaits, ta splendeur printanière,
Prête-moi tes accords, verse-moi ta lumière!
Que ton feu créateur s'allume dans mon sein ;
Que mes vers, à l'aspect de ton flambeau divin,

Naissent comme les fleurs qu'un ciel pur fait éclore,
Qu'anime le zéphir, que féconde l'aurore !
Au milieu du printemps, le fougueux aquilon,
Sur les monts sourcilleux qui bordent l'horizon,
Retenait les hivers et menaçait la plaine.
Mais les vents du midi, de leur puissante haleine,
Dans les antres glacés ont vaincu les frimas,
Et l'hiver en grondant fuit vers d'autres climats.
Des chênes du Pila la verdure naissante
A déjà remplacé la neige éblouissante;
L'écho long-temps muet de ces rochers déserts,
Du printemps à son tour répète les concerts;
Et, tandis que les monts sur leur cime éternelle
Étalent les couleurs d'une Flore nouvelle,
Le soleil en vainqueur règne seul dans les cieux;
Il ne laisse à la nuit qu'un empire douteux;
Et son char, escorté par les Heures brûlantes,
A franchi du Lion les voûtes éclatantes.
L'épi sur les sillons mollement agité,
Jaunit, et prend l'éclat des beaux jours de l'été;
Au signal de Palès la faux retentissante
Enlève aux prés fleuris leur parure riante;
L'essaim vif et joyeux des enfants des hameaux,
Sur les pas des faucheurs traîne de longs râteaux;

Et la grange reçoit sous sa voûte pressée
Des vallons odorants la dépouille entassée.
  La verdure pâlit sur le front des ormeaux;
Les nymphes des étangs brûlent dans leurs roseaux;
Dans les champs embrasés la bergère rêveuse,
Sent accroître l'ardeur de sa flamme amoureuse:
Elle cherche l'ombrage et la fraîcheur des bois;
Tandis que les brebis, soumises à ses lois,
Errent près du ruisseau dont l'eau les désaltère.
  Un silence profond règne au loin sur la terre
L'écho n'interrompt plus le calme des forêts,
Zéphir s'est endormi dans leurs antres secrets;

---

* Les ceps dont il orna son heureux ermitage,
Sur sa grotte déserte étendent leur ombrage;
Le deuil de son trépas attriste les forêts;
De ses travaux féconds, de ses nombreux bienfaits,
Sur un rocher voisin l'histoire est retracée;
Une modeste croix sur sa tombe placée
Annonce au voyageur qu'un ermite pieux
A vécu sur ces monts et repose en ces lieux.
Son nom sera toujours ignoré de la gloire;
Mais les hameaux en deuil bénissent sa mémoire;
Son simple monument est couronné de fleurs,
Et le pauvre attendri l'arrose de ses pleurs.

Et l'oiseau qui naquit avec les fleurs nouvelles,
N'ose plus essayer ni sa voix ni ses ailes :
Il craint l'astre brûlant, qui sous l'humble rameau
D'un doux éclat naguère éclairait son berceau.

Sous mes pas, des fourmis la cohorte empressée
Poursuit de ses travaux la tâche commencée ;
Et, parmi les gazons roulant d'énormes grains,
Pour l'hiver paresseux remplit ses magasins.
La guêpe vagabonde et la cigale oisive
D'un vain bourdonnement font retentir la rive :
La couleuvre, fuyant son antre ténébreux, *
Cherche l'astre du jour, se ranime à ses feux,
Sur l'arène brûlante en cercles se déploie,
Glisse parmi les fleurs, et poursuivant sa proie,
S'enfle, siffle, s'élance ; et dans l'air se dressant,
A travers les buissons lève un front menaçant.

---

* La couleuvre fuyant son antre ténébreux,
Fixe l'astre du jour, se ranime à ses feux,
Glisse parmi les fleurs sur l'arène brûlante,
Marque les longs replis de sa forme ondoyante,
S'enfle, siffle, s'élance, et sur soi se dressant,
A travers les buissons lève un front menaçant.

La fleur des bois languit, et meurt sans être éclose ;
Dans les jardins flétris je ne vois plus la rose. *
Sur l'arène enflammée étalant leur blancheur,
Les lys, fils du matin, ont perdu leur fraîcheur,
Et le fleuve indigent refuse à la prairie,
Le limpide tribut de son onde tarie.

Mais bientôt la nature à nos yeux consolés,
Montre d'autres bienfaits dans les champs étalés.
La cerise rougit aux rameaux suspendue,
Et semble une autre fleur qui vient charmer la vue ;
Du printemps qui s'enfuit conservant les couleurs,
Partout les fruits naissants ont pris l'éclat des fleurs,
Et Vertumne est paré des doux attraits de Flore.
Sur ces monts dont l'aspect est si cher à l'Aurore,
Chaque jour, ô Bacchus ! tu reçois du soleil
Ce feu vivifiant, et cet éclat vermeil
Qui doit dans les banquets éveiller la folie,
Lorsque ton jus divin, doux charme de la vie,

---

* Dans les jardins flétris je ne vois plus la rose ;
Sur sa tige la fleur meurt avant d'être éclose ;
Mais bientôt la nature, à nos yeux enchantés
Montre d'autres bienfaits, offre d'autres beautés.

Portera dans les cœurs, à la ronde versé,
L'espoir de l'avenir et l'oubli du passé.
   Heureux qui, du printemps admirant la parure, *
Aux jours de l'espérance a connu la nature,
Et la revoit encor dans sa fécondité!
Tout concourt à sa joie, à sa félicité:
C'est pour lui dans les champs que la fraîche rosée,
Descend en flots d'azur sur la terre embrasée,
Que l'astre des beaux jours luit sous un ciel riant,
Et que l'aube sourit aux portes d'Orient;
C'est pour lui que les bois reprennent leur verdure,
Que Philomèle chante et que Zéphir murmure,
Et qu'au penchant des monts les limpides ruisseaux,
Roulent parmi les fleurs le crystal de leurs eaux.

---

* Heureux qui, du printemps admirant la verdure,
Aux jours de l'espérance a connu la nature,
Et la revoit encor dans sa fécondité!
Tout concourt à sa joie, à sa félicité:
Chacune des saisons qui composent l'année
Offre un nouveau spectacle à sa vue étonnée;
Pour lui, de quelque point que souffle le zéphir,
Il apporte un bienfait, il fait naître un plaisir.
Il contemple au printemps l'éclat des fleurs naissantes;
Il suit dans leurs progrès les moissons jaunissantes;
Il cueille en paix les fruits dont il a vu les fleurs.

Oui, la terre est à lui; dans son humble chaumière,
Il triomphe, il est roi de la nature entière;
Chacune des saisons, prévenant ses désirs,
Veille à tous ses besoins comme à tous ses plaisirs;
Pour lui chacun des vents dont la féconde haleine,
Anime les bosquets, ou rajeunit la plaine,
Renouvelant des champs le mobile tableau,
Vient chargé d'un trésor et d'un tribut nouveau :
Son jardin est paré des premiers dons de Flore;
Sous ses yeux la moisson d'un or pur se colore.
Il cueille en paix les fruits dont il a vu les fleurs;
Quand l'orageux hiver déchaîne ses fureurs,
Son cœur jouit encor, sous son toit solitaire,
Des beaux jours qu'il regrette et de ceux qu'il espère.

Oh! que ne puis-je, hélas, jouir d'un sort si doux!
Bergers de ces hameaux, que ne suis-je un de vous!
De vos toits enfumés la retraite profonde,
Remplirait tous mes vœux, serait pour moi le monde.
Là, j'irais chaque jour sous cet antre écarté,
Goûter en paix, des bois la fraîche obscurité;
Là, chaque jour à l'heure où la naissante aurore,
Eveille la prairie et la ruche sonore,
J'entendrais sur ces rocs, de noirs sapins couverts,
La voix du bûcheron qui se perd dans les airs;

Tandis qu'autour de moi la colombe amoureuse,
Redirait aux échos sa plainte langoureuse.
Caché dans ces hameaux parmi les fils des champs,
Mon cœur eût adopté leurs rustiques penchants;
Là, souvent aux beaux jours, dans ces vertes campagnes,
Au rivage des eaux, au penchant des montagnes,
J'aurais du sein des bois veillé sur les troupeaux;
Là, sous ces pampres verts, sous ces jeunes ormeaux,
Dont les zéphirs légers, de leurs douces haleines,
Font mouvoir à leur gré les ombres incertaines,
Tandis qu'un chien fidèle eût des bourgeons naissants,
Écarté mes brebis, mes chevreaux bondissants;
Ma muse aurait chanté, d'humbles fleurs couronnée,
Les bienfaits des saisons, la gloire de l'année.
De l'heureux laboureur partageant les travaux,
J'aurais soumis au joug ses robustes taureaux,
Et suivant du fermier la joyeuse famille,
J'aurais pris tour à tour la bêche ou la faucille;
J'aurais fendu la glèbe et tracé des sillons,
Ou dépouillé les champs du trésor des moissons.
Au bord des flots connus, près des claires fontaines,
Parmi les doux travaux qui fécondent ces plaines,
Sans crainte, sans désirs, exempt de noirs chagrins,
J'aurais vu s'écouler mes jours purs et sereins,

Et sous un chaume obscur, ignoré de l'envie,
La faux seule du temps aurait tranché ma vie.
Hélas! tel est le sort qu'appellaient tous mes vœux;
Mais ces champs fortunés, ces champs aimés des cieux,
Ne me reverront plus, quand la fertile automne
Viendra les enrichir des trésors de Pomone;
Quand Bacchus de ses dons, mûris sur les coteaux,
Du vigneron joyeux paîra les longs travaux,
Il ne me verra point, entonnant ses louanges,
Accompagner le char des bruyantes vendanges.
Le temps qui sur ses pas sème les noirs cyprès,
Et ne laisse après lui que de mortels regrets,
Emportant dans son cours nos plaisirs, nos années,
Fuit, et presse le vol des heures fortunées.
Les beaux mois du printemps ont passé comme un jour;
Adieu bosquets fleuris, adieu riant séjour,
Adieu soleil de mai; la fortune cruelle,
Loin de vous pour jamais aux cités me rappelle.
Ce sénat, qui long-temps régna par ses forfaits,
Vient me persécuter jusque par ses bienfaits.
Oui, barbares, je hais jusqu'à votre justice:
Votre loi qui m'absout commence mon supplice.
Dans les champs, loin de vous, je vivais consolé;
Mais, en me rappelant, vous m'avez exilé.

Ce n'est plus pour mes yeux que les fleurs vont éclore;
Je n'assisterai plus au lever de l'aurore;
Et l'astre des beaux jours, à la ville étranger,
Ne jettera sur moi qu'un regard passager.
De ce riant séjour l'image retracée
Demeurera long-temps dans ma triste pensée;
Et mon cœur, las du bruit, ami du doux repos,
Reviendra quelquefois errer sur ces coteaux.
Ainsi, lorsqu'un mortel a vu les rives sombres,
S'échappant, nous dit-on, du noir séjour des ombres,
Vers le déclin du jour ses mânes attendris
Vont soupirer encore aux lieux qu'il a chéris.
Dans quelques mois, hélas! l'implacable Borée
Moissonnera la fleur pâle et décolorée;
L'Automne s'avançant sur son char pluvieux,
Viendra d'un crêpe noir voiler l'éclat des cieux.
L'hiver ramènera la triste rêverie;
Et la feuille arrachée à sa tige flétrie,
Triste fille des bois et vain jouet des vents,
M'offrira le tableau de mes destins errants.
O fleuve! dont ma Muse a célébré les rives,
Redis alors mes chants dans tes grottes plaintives;
Étends sur les vallons ton humide vapeur,
Et que les champs en deuil parlent de ma douleur.

Mais, que vois-je! au penchant de ces vertes collines,
Je foule sous mes pas de récentes ruines;
Ces créneaux orgueilleux dans la poudre couchés,
Au sol qu'ils ombrageaient ces ormeaux arrachés,
La splendeur des hameaux en débris dispersée,
Viennent d'un nouveau deuil affliger ma pensée.
Hélas! des factions le bras ensanglanté
S'est étendu partout et n'a rien respecté.
Un mortel dont Bellone admira le courage
Coulait en paix ses jours sur cet heureux rivage.
Habitant le château qu'habitaient ses aïeux,
Comme eux fuyant les rois, et les servant comme eux,
Descendu sans orgueil du char de la victoire,
Dans le calme des champs il oubliait sa gloire.
Fidèle à ses foyers, père de ses vassaux,
Sa présence souvent anima leurs travaux;

Oh! combien ici-bas la joie est passagère!
Tous mes plaisirs ont fui comme une ombre légère;
Je fus heureux un jour, et ce jour fortuné
A d'éternels chagrins me laisse abandonné.
Dieu! prenez mes plaisirs, mais laissez-moi mes larmes;
Laissez aux malheureux ces regrets pleins de charmes,
Ces souvenirs des cœurs profondément émus,
Qui nous rendent présents les biens qui ne sont plus!

Il veillait sur leurs mœurs et partageait leurs peines.
Lorsqu'un fléau cruel vint désoler ces plaines,
Quand l'hiver tout à coup, revenu sur ses pas,
Couvrit les bleds en fleurs de ses mortels frimas,
Sous un ciel embrasé quand la grêle orageuse
Détruisit du printemps l'espérance trompeuse,
Alors contre un fermier en proie à la douleur,
Il n'exerça jamais une avare rigueur;
Du peuple des hameaux il plaignait la misère,
Il allait consoler le pauvre en sa chaumière,
Et toujours sa bonté réparait par ses dons
L'injustice du sort et les torts des saisons.

Mais soudain, ô douleur, la discorde en furie,
Vient de son deuil sanglant menacer la patrie.
Dans ces jours malheureux, sa bonté, sa vertu,
Des complots des méchants ne l'ont point défendu.
Au milieu des fureurs d'un peuple parricide,
Il a vu la révolte et la guerre homicide
Invoquant des tourments et des crimes nouveaux,
Secouer sur ces bords leurs horribles flambeaux.
Le fer des assassins a menacé sa vie;
Et, dans l'embrasement d'un coupable incendie,
Il a vu s'écrouler ces tours, ces chapiteaux,
Et ces toits si connus du pauvre des hameaux!

Entouré de brigands, il échappe à leur rage;
Loin du toit paternel qu'a souillé le carnage,
Il fuit, et du sénat les décrets inhumains
Le poursuivent encor chez les peuples lointains,
Et l'aveugle terreur, de meurtre dégoûtante,
L'inscrit au rang des morts sur sa liste sanglante.
Telle est de ses travaux, de ses soins généreux,
L'ingrate récompense et le fruit malheureux!
L'infortuné proscrit aux rives étrangères,
Dix ans, de cour en cour a montré ses misères;
Dans son exil, les rois qu'a servis sa valeur,
Les rois n'ont pas osé recueillir son malheur.
Il reporte ses vœux aux lieux qui l'ont vu naître; *
Peut-être qu'égaré dans ce séjour champêtre,

---

* Il reporte ses vœux aux lieux qui l'ont vu naître;
Français malgré le sort, en ce moment, peut-être,
L'infortuné, bravant la fureur des tyrans,
Dans les bois d'alentour traîne ses pas errants;
Il parcourt ces hameaux, il revoit ces chaumières;
Où son nom fut béni dans des jours plus prospères;
Il revoit sous les lois d'un nouveau possesseur
Ces beaux lieux autrefois témoins de son bonheur;
Les bois qu'il a plantés n'ornent plus ce rivage;
Cette antique forêt qui, de son vaste ombrage,

Fidèle à son pays, Français malgré le sort,
Dans ses propres foyers il vient braver la mort.
Vers ce lieu solitaire où le temple rustique
Montrait l'orgueil pieux de son clocher gothique,
Hélas! il cherche en vain le vénérable ormeau
Qui tant de fois a vu le sénat du hameau,
D'une voix solennelle annonçer la journée
Où s'ouvraient les moissons, âge d'or de l'année,

Protégea si long-temps le toit de ses aïeux;
Ces chênes qui touchaient à la voûte des cieux,
Comme lui sont tombés; ces vallons, ces prairies
Dont l'aspect si souvent charma ses rêveries,
A ses yeux ont perdu leur grâce, leur beauté,
Et ne disent plus rien à son cœur attristé.
Dans des temps plus heureux, lorsqu'après un voyage,
Il revenait, les cœurs volaient sur son passage;
Et ses enfants joyeux célébraient sou retour.
Hélas! il n'entend plus leurs doux concerts d'amour;
Sur ces débris muets, vainement il appelle
Ses serviteurs chéris, son épouse fidelle;
Il appelle ses fils, aucun d'eux ne l'entend,
Dans le hameau désert personne ne l'attend;
Dans ses propres foyers, étranger, solitaire,
Il n'est donc plus pour lui d'asyle sur la terre;
Malheureux, à l'éspoir ne ferme pas tou cœur,
Que la vertu du moins console ton malheur.

Et l'agreste Thémis, la balance à la main,
Du pauvre villageois régler l'humble destin.
Les bois qu'il a plantés n'ornent plus ce rivage;
Cette antique forêt qui, de son vaste ombrage,
Protégea si long-temps le toit de ses aïeux;
Ces chênes qui touchaient à la voûte des cieux,
Comme lui sont tombés. Là, sur un sol stérile,
L'arbre de la terreur lève un front immobile;
Et banni des forêts, étend sur des débris
Ses feuilles sans verdure et ses rameaux flétris.
Dédaigné du Zéphir et de la jeune Aurore,
Lui seul ne fleurit point dans les plaines de Flore.
Frère des noirs cyprès nés sur le sombre bord,
Sa parure est le deuil, et son fruit est la mort.
Quand il a vu de loin sa cime menaçante,
Le pâle fugitif a frémi d'épouvante,
Hélas! et tout rappelle à son cœur éperdu,
Et son malheur présent, et son bonheur perdu.
Dans ces prés où le fleuve en paix roule ses ondes,
Errent sous d'autres lois ses génisses fécondes.
Là, son riant enclos, son modeste verger
Etalent leurs trésors pour un maître étranger;
Là s'offrent à ses yeux ces paisibles chaumières,
Où son nom fut béni dans des jours plus prospères.

Il revoit cette tour et ce toit démoli
Où par lui l'indigent fut toujours accueilli.
Que les temps sont changés! Lorsqu'après un voyage,
Il revenait, les cœurs volaient sur son passage,
Et ses enfants joyeux célébraient son retour.
Hélas! il n'entend plus leurs doux concerts d'amour.
Sur ces débris muets vainement il appelle
Ses serviteurs chéris, son épouse fidèle;
Il appelle ses fils, aucun d'eux ne l'entend,
Sur ces bords attristés, personne ne l'attend.
Plus heureux ce héros dont le divin Homère
A chanté les exploits et la longue misère;
Il revint étranger dans son propre palais,
Et lorsqu'un peuple ingrat oubliait ses bienfaits,
Du moins son chien fidèle en le voyant paraître
Fit éclater sa joie et reconnut son maître.
Infortuné proscrit, le seul écho des bois
S'attendrit sur tes maux et répond à ta voix;
Tu n'entends sur ces bords que le torrent qui gronde,
Le murmure confus et des vents et de l'onde,
Et les chiens des pasteurs qui dans les champs déserts,
De leurs longs aboîments font retentir les airs.
Ah! ne perds point l'espoir; l'excès de ta misère,
Un jour d'un Dieu clément fléchira la colère.

Dans l'heureux avenir vois un jeune héros
Qui doit briser nos fers, et consoler tes maux.
Enchaînant à son char la Discorde étouffée,
Et suivi de la Paix, son plus noble trophée,
Il rendra le repos à vingt peuples soumis.
En attendant ce jour, par les destins promis,
Aux mortels dont la main vient d'essuyer mes larmes,
Va confier ton deuil, va montrer tes alarmes;
Et pour être accueilli de ces cœurs généreux,
Parle au nom du malheur toujours sacré pour eux.
Ah! de leurs sentiments devenu l'interprète,
Puissé-je, sous leur toit, dans leur humble retraite,
Souffrir encor mes maux et consoler les tiens!
Mais bientôt m'arrachant aux plus tendres liens,
En butte aux coups du sort, j'irai loin de ces plaines,
Répandre d'autres pleurs, et souffrir d'autres peines.
Avant que le soleil ait achevé son tour,
Déplorant mon destin, j'aurai fui sans retour
Ce chaume hospitalier, cette rive chérie,
Cette terre d'exil qui devint ma patrie.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

LE PRINTEMPS
D'UN PROSCRIT.

CHANT SIXIÈME.

Déja l'astre du jour s'incline vers les monts,
Et Zéphire endormi dans le creux des vallons,
S'éveille; et, parcourant la campagne embrasée,
Verse sur le gazon la féconde rosée :
Un vent frais fait rider la surface des eaux,
Et courbe, en se jouant, la tête des roseaux.
  Déjà l'ombre s'étend : ô frais et doux bocages!
Laissez-moi m'arrêter sous vos jeunes ombrages,
Et que j'entende encor, pour la dernière fois,
Le bruit de la cascade et les hymnes des bois.
  De la cime des monts tout prêt à disparaître,
Le jour sourit encore aux fleurs qu'il a fait naître.
Sur ces toits élevés, d'un ciel tranquille et pur
L'ardoise fait au loin étinceler l'azur;
Et le vitreau qui brille à la rive lointaine,
D'un vaste embrasement allumé dans la plaine,

A travers les vallons, les bois silencieux,
Du voyageur trompé vient effrayer les yeux.
  Le chantre du printemps, à ces bosquets fidèle, *
Charme l'écho du soir de sa plainte nouvelle;
Il chante des malheurs aux muses inconnus,
Dont les bois, les coteaux, les vallons sont émus;
Tandis que la forêt, à sa voix attentive,
Redit ses doux accents et sa chanson plaintive;
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux;
Un reste de clarté perce encor le feuillage,
Glisse sur l'eau du fleuve et meurt sur le rivage;
L'insecte qu'un soleil voit naître et voit périr,
Aux derniers feux du jour vient briller et mourir.

---

* Sous ces ombrages frais, du chantre du printemps,
L'éclat touchant du soir ranime les accents;
Je l'écoute : sa voix est plus douce et plus tendre,
Et, tandis que les bois se plaisent à l'entendre,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux;
L'insecte, que les vents ont jeté sur la rive,
Poursuit, en bourdonnant, sa course fugitive :
Il va de feuille en feuille; et pressé de jouir,
Aux derniers feux du jour vient briller et mourir.

La caille, comme moi, sur ces bords étrangère,
Fait retentir les champs de sa voix printanière.
Du jour prêt à finir oubliant les travaux,
Le bœuf à pas pesants regagne les hameaux;
Et, par l'ombre du soir, la perdrix rassurée,
Redemande aux échos sa compagne égarée.
  Quand le soir verse au loin son humide fraîcheur,
A l'heure où dans les champs le joyeux laboureur
A quitté les sillons ou la verte prairie,
Et regagne en chantant sa cabane chérie,
Le peuple des cités, non loin de ses bourreaux,
Court en foule oublier et sa honte et ses maux,
Dans ces brillants jardins, sous ces vastes portiques,
Qu'embellissent des arts les prestiges magiques.
Mille flambeaux, vainqueurs des ombres de la nuit,
Renouvellent aux yeux l'éclat du jour qui fuit;
Le salpêtre s'allume, et la flamme élancée,
En sillons rayonnants dans les airs dispersée,
Remplit tout l'horizon, s'élève jusqu'aux cieux,
Tonne, brille, et retombe en globes radieux.
Tantôt elle s'élève en riches colonnades;
Tantôt elle jaillit en brillantes cascades;
Et tantôt c'est un fleuve, un torrent orageux,
Qui roule avec fracas son crystal sulfureux.

Mais à ce luxe vain, oh! combien je préfère
Cette pompe du soir dont brille l'hémisphère;
Ces nuages légers qui d'un monde nouveau,
Montrent aux yeux surpris le magique tableau.
Là, traversant l'Ether et sa vague étendue,
Le char aîlé d'un dieu vient s'offrir à ma vue;
Ici, c'est un monarque entouré de sa cour,
Qui s'assied triomphant sur le trône du jour.
Là s'étendent au loin des forêts inconnues,
Des palais de saphir brillent au sein des nues;
Et des géants armés se heurtant dans les airs,
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs.
Que j'aime de Morven le barde solitaire!
Quand le brouillard du soir se répand sur la terre,
Assis sur la colline où dorment ses aïeux,
Il chante des héros les mânes belliqueux.
Souvent du vieux Fingal l'ombre chère et sacrée,
Dans l'azur d'un nuage à ses yeux s'est montrée;
Lorsqu'au bruit sourd des vents le noir sapin frémit,
Il croit voir Ithona qui dans l'ombre gémit.
Ces antiques forêts, leurs mobiles ombrages,
L'aspect changeant des lacs, des monts et des nuages,
Rappellent à son cœur tout ce qu'il a chéri.
Oh! qui pourra jamais voir, sans être attendri,

L'éclat demi-voilé de l'horizon plus sombre,
Ce mélange confus du soleil et de l'ombre,
Ces combats indécis de la nuit et du jour,
Ces feux mourants épars sur les monts d'alentour,
Ce couchant radieux que la pourpre colore,
Précurseur de la nuit et frère de l'aurore,
Ce ciel qui par degré se peint d'un gris obscur,
Et le jour qui s'éteint sous un voile d'azur!

Mais déjà la lumière à la terre est ravie,
Image du bonheur, des plaisirs de la vie,
Dont on sent mieux le prix quand on les a perdus.
Dans les bois agités, les oiseaux éperdus,
Tremblent que le soleil, désertant ces rivages,
Dans l'éternelle nuit n'ait laissé leurs bocages,
Et leurs accents plaintifs font gémir les forêts.
L'oiseau des nuits, sortant de ses antres secrets,
Vient par ses cris aigus saluer les ténèbres.
Allumant leurs flambeaux et leurs lampes funèbres,
Les pâles vers luisants, à travers les buissons,
De mille feux épars font briller les gazons.
Des vapeurs de l'été la lueur phosphorique,
Me rappelle des morts l'ombre mélancolique;
Et le front des sapins, balancé par les vents,
Semble peupler les airs de fantômes errants.

O toi! dont la clarté si chère au paysage,
Adoucit de la nuit le front triste et sauvage;
Qui, parmi les cyprès dont se couvrent les cieux,
Brilles comme l'espoir au cœur des malheureux,
Si quelque fugitif s'égarait dans la plaine,
Viens prêter ta lumière à sa marche incertaine!
Au détour du vallon, au sein de la forêt,
Fais briller un rayon de ton flambeau discret!
O lune! viens charmer mes tristes rêveries,
Viens consoler ces champs, ces bois et ces prairies!
Demain encor le jour viendra les visiter,
Et moi, c'est pour jamais que je vais les quitter.

Recevez mes adieux, vous, dont la main amie
Sema de quelques fleurs les chagrins de ma vie:
Que vos cœurs soient heureux des heureux qu'ils ont faits,
Et que le dieu des champs vous rende vos bienfaits;
Qu'il vous laisse ignorer, sous votre toit tranquille,
Le chagrin qu'on éprouve à quitter votre asyle;
Ah! jouissez long-temps, dans cet heureux séjour,
Du beau ciel qui sur vous jette un regard d'amour;
Que l'automne, étalant son éclat, ses richesses,
Du printemps envers vous acquitte les promesses;
Que Flore, dans vos champs conservant ses couleurs,
Pour les jours des frimas vous garde quelques fleurs;

Et que l'été surtout écarte ses orages
Des trésors dont Cérès a couvert vos rivages.
Sous vos bosquets riants, sous leurs ombrages frais,
Retenez l'Amitié, l'Innocence et la Paix;
Loin de l'œil des méchants, des clameurs du vulgaire,
Aimez, vivez heureux, et que le sort prospère
De vos plus doux penchants resserrant les liens,
Ajoute à vos plaisirs ce qu'il retranche aux miens.

Dans un monde où l'intrigue, en triomphe portée,*
Au gré du crime heureux, sur le trône est montée,
Mon cœur emportera vos vertueux penchants:
L'image de la paix qui console vos champs,
Dans le choc des partis, dans le fracas des armes,
Me suivra sur des bords pleins de deuil et d'alarmes;
Aux lieux où la Discorde, invoquant les enfers,
Fait siffler ses serpents, forge à grand bruit nos fers,

---

* Dans un monde où l'intrigue, en triomphe portée,
Au gré du vice heureux sur le trône est montée,
Mon cœur emportera vos vertueux penchants:
L'image de la paix qui console vos champs
Me suivra sur des bords ravagés par la guerre,
Heureux d'avoir trouvé l'amitié sur la terre!
Je ne reverrai plus ces tranquilles berceaux,
Ces ormes, vieux témoins des danses des hameaux.
Là, le front couronné de roses printanières, etc.

Non, je n'oublîrai point vos riantes campagnes,
Ni les troupeaux épars au penchant des montagı
Ni le ruisseau limpide, au pied des monts errant
Qui baigne votre asyle et fuit en murmurant;
Ni ces ormes touffus, ce bois épais et sombre,
Qui m'offrait chaque jour la fraîcheur de son omb
Ni le fidèle écho, qui, sous ces dômes verts,
Aimait à répeter nos champêtres concerts.
Là, le front couronné de roses bocagères,
Ma Muse était sans art, ainsi que vos bergères;
En chantant vos vertus, je chantais mon bonheu
Et mes vers sans effort s'échappaient de mon cœur
Adieu, concerts touchants, adieu, tendre délire,
De mes tremblantes mains je sens tomber ma lyre.
Le cœur encore ému du spectacle des champs,
Quels tableaux douloureux vont s'offrir à mes chaı
Ma Muse qui n'a vu dans les jardins de Flore,
Que les jeunes Zéphirs et la naissante Aurore,
N'aura plus pour sujet de ses tristes concerts
Que les fléaux sanglants qui couvrent l'univers.
Hélas! dans tous les temps la discorde et la gueı
Ont troublé les cités, ont désolé la terre;
Chaque âge, chaque peuple a connu leurs fureur
A la cité de Mars qui n'a donné des pleurs;

Qui n'a su de Sylla le règne parricide,
Et les jours abhorrés d'Antoine et de Lépide?
Oh! dans ces jours affreux, que de maux ont vengé
Les royaumes détruits, le monde ravagé!
Une torche à la main, la Discorde fatale
Accourt, et, pleine encor des fureurs de Pharsale,
S'assied au Capitole, et de ses fils proscrits,
Rome entend dans ses murs les lamentables cris;
Au moment de subir son horrible sentence,
L'un de sa maison d'Albe accuse l'opulence,
L'autre expie en mourant sa gloire et ses exploits;
Et de Rome et du ciel tous invoquent les lois;
Mais les lois ni les dieux, rien ne peut les défendre;
La voix de la pitié ne se fait plus entendre;
Le mont sacré n'a plus ses dieux libérateurs,
Et la tribune en deuil pleure ses orateurs.
Alors, si de Clio le récit est fidèle,
La nature immuable en sa marche éternelle,
Changea son cours; alors les troupeaux dans les bois,
Des pasteurs effrayés imitèrent la voix,
Et des loups accourus des plus lointains rivages,
Le Forum entendit les hurlements sauvages;
Dans les temples des dieux on vit pleurer l'airain;
La tempête éclata dans l'olympe serein,

Et la foudre du ciel s'égarant dans les nues,
De Jupiter tonnant renversa les statues.
  Némésis, des bourreaux excitant les fureurs,
Fit retentir partout ses horribles clameurs.
Crémone l'entendit dans les champs où Virgile
Invoquait jeune encor les muses de Sicile,
Et chantait les troupeaux, les bois et Lycoris.
Des temples, des palais dispersant les débris,
La fille de l'enfer, des humains abhorrée,
Foula d'un pied sanglant les vieux autels d'Astrée,
Des antiques Sabins fit trembler les cités,
Parcourut de l'Aufis les bords épouvantés,
Et dans son vol bruyant traversant l'Ausonie,
Vint couvrir d'un long deuil l'heureuse Campanie.
  Des lois de la patrie organe révéré,
C'est là que Cicéron, des bourreaux ignoré,
Oubliant la tribune où sa mâle éloquence
Confondit les pervers et vengea l'innocence,
Déplorait des tyrans les complots inhumains,
Et la honte de Rome et les maux des Romains.
Il implorait les dieux; mais bientôt la tempête,
Menace l'univers et gronde sur sa tête.
O moments pleins d'horreur! jour de deuil et d'effroi
Le père des Romains, l'appui du peuple-roi,

Cicéron est proscrit ! Une horde homicide
Court mériter le prix promis au parricide.
La déesse aux cent voix, qui naguère en tous lieux
Proclamait ses travaux et son nom glorieux ;
Qui redit tant de fois son immortel génie,
Et de Catilina la révolte punie,
Lui porte en gémissant l'arrêt de son trépas.
Ses amis dispersés en de lointains climats,
Fuyant des triumvirs l'implacable furie,
Sous des cieux étrangers invoquaient la patrie.
Contre l'arrêt cruel qui menace ses jours,
L'un court des dieux du Nil implorer le secours ;
L'autre foulant en paix les débris de Carthage,
Attendrit l'Africain et le Maure sauvage ;
Et le sauveur de Rome, hélas ! attend la mort,
Sans trouver un Romain qui pleure sur son sort !
D'esclaves désarmés une troupe fidèle,
Implorant des destins la justice immortelle,
Le pressait, en tremblant, d'échapper aux bourreaux.
Messagers d'Apollon, de sauvages corbeaux,
De leur aspect sinistre effrayant sa retraite,
Viennent prophétiser son trépas qui s'apprête.
Où fuira-t-il ? la mort suivra partout ses pas,
Et les champs et les monts sont couverts de soldats

L'orage gronde au loin sur les mers de Sicile,
Et le vaste univers pour lui n'a plus d'asyle.
Soudain lorsque la nuit vient obscurcir les cieux,
La grande ombre de Rome apparaît à ses yeux;
Pâle, défigurée, et de sang dégouttante,
Elle élève avec peine une voix gémissante;
Et poussant vers le ciel des soupirs douloureux :
« Toi qui m'as défendue en des jours plus heureux,
» Reconnais, ô mon fils ! la maîtresse du monde ;
» Je t'entraîne avec moi dans ma chute profonde ;
» Pleure sur les Romains, couvre ton front de deuil,
» Nous descendrons tous deux dans le même cercueil. »
Elle dit, et les bois dans l'horreur des ténèbres,
Répètent ses accents et ses plaintes funèbres,
Et l'écho va redire aux rivages lointains :
« Malheur à l'univers et malheur aux Romains. »
Bientôt doit s'accomplir le sinistre présage ;
Les soldats de Lépide, altérés de carnage,
Parcourent à grand bruit les bois, les champs déserts;
Et font trembler au loin le rivage des mers.
Lénas, des meurtriers conduit la troupe impie,
Lénas dont Cicéron a défendu la vie,
Et qui, vil instrument du plus noir attentat,
Va payer un bienfait par un assassinat.

Tout fuit à leur aspect. Cicéron immobile
Oppose à leur fureur un front calme et tranquille.
« Vous que Rome appelait à défendre ses lois,
» Fiers guerriers, leur dit-il, voilà donc vos exploits !
» Et toi qui des bourreaux as provoqué la rage,
» Sur un faible vieillard viens montrer ton courage;
» Baigne-toi dans le sang des meilleurs citoyens ;
» Si j'ai sauvé tes jours, tranche aujourd'hui les miens.
» Oui, j'ai défendu Rome, et c'est là tout mon crime;
» Obéis aux tyrans, immole ta victime,
» Et surtout souviens-toi que sous leur règne affreux,
» Ceux qu'épargnent tes coups sont les plus malheureux.»
Il dit, et des soldats la troupe consternée,
Frémit à son aspect, et recule étonnée;
Les meurtriers tremblants ont cru voir devant eux,
Et la patrie en pleurs, et Rome et tous ses dieux,
Et le glaive est tombé de leurs mains parricides ;
Mais Lénas gourmandant leurs courages timides,
Contre eux des triumvirs invoque le couroux ;
Du trépas des proscrits il les menace tous,
Et soudain frémissant et de honte et de rage,
Ils frappent leur victime en voilant leur visage :
Le plus grand des Romains, de Rome abandonné,
Implore en vain les dieux et meurt assassiné.

Du sein des bois émus sort un cri lamentable ;
Et bientôt, ô douleur! ô spectacle effroyable!
La tribune déserte où naguère sa voix,
Contre la tyrannie a fait tonner les lois,
Aux dieux du Capitole, à Rome épouvantée,
Montre de Cicéron la tête ensanglantée.
Rome en ces jours affreux n'osa point le pleurer.
Les champs qui sous le fer le virent expirer,
Seuls alors de son nom gardèrent la mémoire,
Et l'écho des déserts parla seul de sa gloire.
Quand l'univers tremblait sous le joug des tyrans,
Les nymphes des forêts, les simples dieux des champs,
Pleurèrent dans les bois le trépas d'un grand homme,
Le Capitole en deuil et les destins de Rome.
Mais sur les vieux Romains pourquoi verser des pleurs!
Français, n'avons-nous pas assez de nos malheurs!

---

* Comment pourrai-je, hélas! retracer dans mes chants
Le fracas des cités, le choc bruyant des armes,
La nature outragée et la patrie en larmes?
Des partis triomphants qui peindra les fureurs,
Le silence des lois et le mépris des mœurs,
Le pouvoir sans appui, la vertu sans défense,
Le crime sans remords, les maux sans espérance,

De nos tribuns obscurs l'horrible tyrannie,
A proscrit sous nos yeux la vertu, le génie,
Et de la vieille Rome imitant les travers,
Paris vient à son tour effrayer l'univers.
J'y verrai la terreur, implacable furie, *
Que les pleurs et le deuil n'ont jamais attendrie;
La révolte hideuse, au signal des bourreaux,
Des trônes renversés dispersant les lambeaux,
Et la licence impie à ses fureurs livrée,
Souillant des temples saints la majesté sacrée.
Je verrai des tyrans, esclaves révoltés,
Tantôt persécuteurs, tantôt persécutés,

Hélas! et le présent que rien ne peut fléchir,
Sur des débris sanglants menaçant l'avenir?
Le trône est remplacé par l'autel des furies.
J'entendrai leurs clameurs, leurs menaces impies;
Je verrai de Plutus ces nouveaux favoris,
Le matin indigents et le soir enrichis,
Ces Verrès déhontés, à d'infâmes maîtresses
Offrant le prix honteux de dix ans de bassesses;
Et ces tyrans d'un jour, esclaves révoltés,
Tantôt persécuteurs, tantôt persécutés,
Proscrits pour leurs talents, couronnés pour leurs crimes,
Complices des forfaits dont ils sont les victimes,

Gouverner en tremblant un peuple de victimes,
Et le sceptre odieux qu'ils doivent à leurs crimes,
A grand bruit arraché de leurs sanglantes mains;
Tomber de chute en chute aux derniers des humains.
  Quel barbare génie, ô France infortunée,
Au joug des factions te retient enchaînée !
Tout ce qui fit jadis ta gloire et ton orgueil,
En proie à tes bourreaux, cause aujourd'hui ton deuil.
  Les arts consolateurs, la féconde industrie,
L'amour sacré des lois, le sain nom de patrie,
Tout sert de nos tyrans les jalouses fureurs,
La tendre humanité fuit en cachant ses pleurs;
Oui, c'en est fait, le crime est le dieu de la terre,
Et les cieux outragés ont perdu leur tonnerre:
L'espoir de leurs bienfaits ne charme plus nos maux.
L'horrible impiété du haut des échafauds,

Grands au sein de l'orage et brisés dans son cours,
Se relevant sans cesse et retombant toujours.
  L'état est avec eux entraîné dans l'abîme;
Et bientôt du pouvoir le sceptre illégitime
Tombe de chute en chute aux derniers des humains.
Le glaive de Thémis arme les assassins;
Les beaux arts, le pouvoir, le doux nom de patrie,
Tout ce qui protégeait et charmait notre vie
Seconde des bourreaux les jalouses fureurs.

Poursuivant chez les morts la vertu qui succombe,
Des pensers du néant vient assiéger la tombe,
Et la tombe elle-même a ses persécuteurs.

Je verrai des Français, infâmes délateurs,
Immoler l'amitié pour prix d'un vil salaire,
Faire un crime aux enfants d'avoir pleuré leur père,
Dénoncer la pitié trop prompte à s'attendrir,
Dans le sein maternel épier un soupir,
Traîner dans les cachots la vieillesse, l'enfance,
Accuser leurs discours et même leur silence,
Souffler partout la haine et remplir les cités
Au vain bruit des complots qu'eux-même ont inventés;
Je verrai la beauté, toujours vive et légère,
Oubliant le trépas d'un époux ou d'un frère,
Folâtrer sous le deuil et sourire aux bourreaux;
Je verrai l'égoïsme assis sur des tombeaux,
Insensible témoin de ces scènes tragiques,
Dormir en paix au bruit des discordes publiques;
Et la pâle avarice, un barême à la main,
Trafiquant sans pitié des pleurs du genre humain,
Et cherchant un peu d'or sur les débris du monde!
Alors, ô mes amis, dans ma douleur profonde,
Fuyant ce noir séjour, ces tableaux pleins d'horreurs,
Je tournerai vers vous des yeux mouillés de pleurs;

J'invoquerai des bois les ténébreux ombrages,
Et le calme profond de leurs antres sauvages.
Heureux, si près de vous, dans le repos des champs,
Je retrouve un asyle ignoré des méchants,
Et si l'ormeau, planté devant l'humble chaumière,
Prête encore à mon deuil son ombre hospitalière!

Mais, ô trop vain espoir! les chagrins dévorants
N'ont que trop secondé la rage des tyrans!
Je succombe, et je sens dans mon ame affaiblie
S'éteindre par degré le flambeau de la vie.
Le ciel est apaisé; je mourrai sans regret;
La tombe est un asyle et la mort un bienfait.
Amis de la vertu, vous qui souffrez pour elle,
Sur la terre il n'est point de douleur éternelle;
Consolez-vous, souffrez encor quelques instants.
Hélas! tout doit périr, tout succombe; et le temps
Emporte des humains les grandeurs mensongères,
Les sceptres des tyrans et leurs lois passagères,
Et jusqu'au souvenir et des biens et des maux.
Mais la vertu, planant au-dessus des tombeaux,
Semblable à l'ar-en-ciel qui brille après l'orage,
Seule résiste au temps et survit au naufrage.
Un nouvel horizon déjà s'ouvre à nos yeux,
Et l'éternel printemps nous sourit dans les cieux.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

NOTES.

PAGE 50, VERS 17.

Sous ce toit ignoré qu'a respecté la guerre,
En butte aux coups du sort, sans appui sur la terre,
Quand sur moi la fortune épuisait ses rigueurs,
J'ai trouvé des amis, un asyle et des pleurs.

A la suite de ces vers se trouvait un tableau des proscriptions du 18 fructidor; mais, d'après les justes observations qui m'ont été faites, je l'ai supprimé dans le Poëme. Je crois pouvoir le rappeler dans les notes.

O jours de fructidor! à quel affreux génie,
Hélas! laissâtes-vous la patrie asservie?
Sous l'ardent équateur, l'Océan étonné
Voit du peuple français le sénat enchaîné;
Et la terreur au loin invoquant les abîmes,
A la mer dévorante a livré ses victimes.
La Guiane reçoit au fond de ses déserts
Ce héros que l'intrigue a fait charger de fers;
Et la patrie en deuil, sous la zone brûlante,
Suit, d'un œil inquiet, sa destinée errante:
Loin des bords si souvent témoins de ses exploits,
Loin des murs que son bras défendit tant de fois,
Au fond des cœurs français proscrivant sa mémoire,
Nos tyrans ont voulu l'exiler de sa gloire.

13

Du sauvage Indien il vit couler les pleurs ;
Et son nom toujours grand, toujours cher à nos cœurs,
Triompha des bourreaux, du sort et de l'envie.
De nos grands orateurs je n'eus point le génie,
Dans les champs de l'honneur je n'ai point combattu ;
Mais si j'ai quelquefois souffert pour la vertu,
Et si ma voix, des dieux implorant la justice,
A fait pâlir le crime, et fait rougir le vice ;
Si j'ai suivi de loin ces martyrs généreux ;
Si j'ai chéri leurs lois, j'ai dû souffrir comme eux.
Le démon des partis, parmi leurs noms célèbres,
Avait gravé mon nom sur ses tables funèbres ;
Mais, trompant des bourreaux l'implacable fureur,
J'ai caché dans les champs ma vie et ma douleur.

PAGE 53, VERS II.

Loin du champ paternel cultivé par ses mains,
De Mélibée errant je suivrai les destins.

La première églogue de Virgile renferme des images trop touchantes et trop conformes à la situation où nous nous sommes trouvés, pour que je n'aye pas cherché à la rappeler ici ; tous les Français proscrits n'ont-ils pas eu le sort de Mélibée ? ils ont tous perdu leurs vergers, leurs jardins, leurs richesses, leur repos ; comme Mélibée, ils avaient été souvent avertis de leur sort, non point par le chant du corbeau, et par le bruit du tonnerre, mais par les cris de la révolte et les menaces de l'impiété. Je n'ai fait qu'indiquer les idées de Virgile, et je suis bien loin d'avoir rendu ses beautés comme

je les sens. C'est à M. de Langeac qu'il appartenait de traduire les églogues du poète latin. Je ne puis me refuser au plaisir de citer ici sa traduction du beau morceau *Fortunate senex :*

Heureux vieillard ! ainsi ton antique héritage,
Le champ de tes aïeux, restera ton partage !
Nos malheurs désormais n'en sauraient approcher.
Que t'importe alentour ce long mur de rocher,
Que chargé de roseaux un noir marais l'inonde?
Ce champ qui te suffit sera pour toi le monde.
Tes agneaux, à ta voix prompts à s'y rassembler,
A des troupeaux impurs n'iront point se mêler!
Heureux vieillard! ici, dans ces tranquilles plaines,
Entre des flots connus et les dieux des fontaines,
Tu vivras entouré d'ombrage et de fraîcheur !
Là, de son dard aigu picotant chaque fleur,
Pour assoupir tes sens, la diligente abeille
D'un sourd bourdonnement flattera ton oreille;
Là, d'un roc alongé tes bûcherons couverts,
De leurs joyeux refrains ébranleront les airs;
Et, sous l'antique ormeau, tes colombes heureuses
Roucouleront autour leurs plaintes langoureuses.

PAGE 55, VERS 5.

Fontanes! dont la voix consola les tombeaux.

Tout le monde connaît la *Journée des Morts*, par M. de Fontanes.

PAGE 65, VERS 21.

Et, tandis que l'Auster dans son cours orageux
Porte à l'arbre ignoré sur des rives lointaines

Les germes qu'il reçut des arbres de nos plaines,
Le volage Zéphyr, doux messager des fleurs,
Emporte de l'Amour les gages créateurs,
Et sème dans les champs leur poussière odorante,
Des filles du printemps postérité brillante.

Ces découvertes de la botanique sont ingénieuses, et sont susceptibles d'être enrichies des images de la poésie. On peut cependant reprocher à quelques poètes modernes d'avoir été trop loin dans leurs fictions. Qu'on me permette de rappeler ce que j'ai dit ailleurs du poète Darwin.

« Les journaux anglais, en annonçant la mort de Darwin, lui assignent une place distinguée parmi les poètes de leur nation; ils citent surtout comme un chef-d'œuvre son poëme qui a pour titre : *les Amours des Plantes*. Le titre de cet ouvrage a piqué ma curiosité, et je me suis empressé de le lire, persuadé qu'il méritait tous les éloges qu'on lui a donnés. J'ai été complètement trompé, et je me crois, en conscience, obligé d'en avertir le public.

» Le système sexuel de Linné a servi de base à ce poëme Ce système, développé dans nos écoles, était susceptible d'être embelli par des fictions brillantes; l'idée en est très poétique; et les anciens, sans connaître la nature comme nous, semblaient déjà avoir pressenti cette découverte ingénieuse; mais ils avaient su s'arrêter aux limites fixées par le goût et la raison. Daphné changée en laurier, Clytie en tournesol,

Thisbé en mûrier, présentent une fiction très heureuse : ces fictions ne passent point les bornes de la vraisemblance poétique ; et elles ont de plus l'avantage de donner aux tableaux de la nature des couleurs plus touchantes et plus animées. A l'aspect d'une plante que l'imagination des poètes représente comme ayant été autrefois un amant, une sœur, un frère malheureux, nous sommes plus portés à lui prêter les sentiments qui nous animent, et nous nous y intéressons davantage. Cette méthode était trop sage pour le poète Darwin, qui a dédaigné les exemples des anciens, et qui a voulu nous donner une nature de sa création. Ovide, qu'il appelle avec raison le plus grand magicien de la cour d'Auguste, avait métamorphosé les hommes en plantes ; le poète anglais métamorphose, au contraire, les plantes en hommes. D'après les anciens, l'ame de Daphné, de Clytie, de Pyrame, dormait, pour ainsi dire, ensevelie dans un arbre ou dans une fleur. Darwin fait sortir ces illustres morts de leurs poétiques cercueils ; il les ranime, il les ressuscite tous ; il peuple les champs et les bois de leurs ombres : dans son poëme, les filles du Zéphire ne sont plus que des revenants et ses tableaux sont une véritable *Fantasmagorie.*

» Non seulement il donne des sentiments aux plantes, mais il leur donne un visage et des formes humaines ; il leur prête toutes les passions et tous les usages des

peuples civilisés; il donne aux fleurs les caprices et les ridicules de nos petites maîtresses; il donne partout un masque aux arbres des forêts; il met partout du rouge à la nature; ce qui fait entièrement perdre de vue le spectacle des champs et des bois, ce qui fait croire à chaque page que le poète a voulu peindre les hommes, et qu'il a pris ses personnages à Tivoli ou dans un bal de l'Opéra. Nous allons citer au hasard quelques exemples de ses métamorphoses. Le poète Darwin veut-il parler de la rose? « La *pensive Alcée*, dit-il, » *est consumée de vains désirs : semblable à la mal-* » *heureuse Héloïse, elle aime et gémit.* » On ne sait pas trop ce que cette belle phrase veut dire; mais on apprend dans les notes que les fleurs doubles qui font l'admiration des fleuristes, sont regardées par les botanistes, comme des productions monstrueuses. Dans ces sortes de fleurs, toutes les étamines sont changées en pétales, et elles sont stériles : telle est la *pensive Alcée*, autrement dite *la belle rose trémière*. Cette note ne nous explique pas bien clairement pourquoi la rose ressemble à Héloïse; le poète aurait dû au moins nous dire quel est l'Abeilard de ce joli monstre végétal.

» Passons à une autre : « La tête nonchalamment » appuyée sur son bras, Papavera repose dans une » mélancolique apathie; les songes fugitifs et les visions » scintillantes de l'imagination se montrent sous mille » formes, passent légèrement au-dessus de sa tête,

» avec le brillant et la rapidité des éclairs : fixés par » enchantement sur la pelouse veloutée qui l'entoure, » des jeunes gens sensibles et des beautés touchantes » soupirent avec douceur, fléchissent humblement les » genoux et la regardent d'un œil suppliant. » Vous me demandez, mon cher lecteur, quel est ce *Papavera*, qui se présente avec tant d'éclat, et qui semble être quelque sorcier ou quelque fée de l'empire végétal. Je vais vous satisfaire ; mais donnez-moi le temps de recourir aux notes ; car on ne comprend rien au poëme, qu'en lisant les commentaires. Ce poète Darwin ressemble presque aux ventriloques ; on les voit, on est auprès d'eux dans un salon ; et, lorsqu'on veut les entendre, on est obligé de prêter l'oreille à la porte ou à la cheminée : or, j'apprends dans les notes que *Papavera* entouré *de jeunes gens sensibles* et de *beautés touchantes*, est tout bonnement le pavot des jardins.

« Deux sœurs aimables, les belles Avena, conduisent » leurs troupeaux dans les plaines qui bordent la » *Twed*. Elles se promènent d'un pied léger le long » de la rive sinueuse ; et, mêlant leur voix argentine » au son du chalumeau champêtre, elles éveillent les » échos par des chants qu'Amour inspire, et dont la » mélodie est analogue à leurs chastes désirs. » Je vais chercher le sens à cet amphigouri dans les notes, et là je lis que les graminées, telles que l'avoine, ont pour

tiges des chalumeaux entrecoupés par des nœuds, et que les feuilles sont un excellent fourrage. J'ai été d'abord étonné de voir cet appareil poétique déployé pour l'avoine, qui peut être, il est vrai, un excellent fourrage, mais qui avait été jusqu'ici oubliée, même par les poètes allemands, qui ont coutume de parler de tout dans leurs descriptions. Mon étonnement a cessé, quand j'ai vu que Darwin embouchait aussi la trompette pour le chardon, pour la belle *Dipsaca*, qui se retire d'un *pas languissant* dans le fond des vallées, et qui implore la rosée *d'une voix affaiblie. Quatre jeunes Sylvains*, touchés de ses plaintes, lui présentent une eau pure dans *des vases de crystal; heureuse et pénétrée de reconnaissance* en recevant ce trésor *de leurs mains*, elle mouille avec grâce, *ses lèvres de corail*, dans la liqueur bienfaisante, qui ranime sa force et ses attraits.

» Le lecteur n'aura pas sans doute manqué d'observer ici que Darwin met l'avoine et le chardon beaucoup au-dessus de la rose, dont il ne dit qu'un mot. On sait que ce poète était en Angleterre un partisan enragé de l'égalité; il est très possible qu'il eût l'intention de détrôner la reine des jardins, et de faire une révolution dans l'empire végétal. Le chardon, dans le poëme de Darwin, a pris la place de la rose, du lis, du laurier, comme nous avons vu parmi nous, à certaines époques, le vice et l'ignorance usurper la place de la vertu et

du talent. En faveur de la nouveauté, on passerait peut-être au poète cette petite révolution, si on pouvait comprendre au moins quelques passages de son livre; mais tout y est inintelligible pour les lecteurs vulgaires, et même pour les botanistes. Je n'ai cité que quelques exemples, et j'aurais pu en citer mille.

» *Les Amours des Plantes* me rappellent le calendrier de Fabre-d'Églantine, où l'on avait mis des légumes à la place des saints. Tel homme qui s'appelait *Pierre* ou *Joseph*, prenait le nom du *chou* ou du *navet*. Darwin a mis dans son poëme les hommes à la place des légumes.

» *Les Amours des Plantes* ont eu trois éditions en Angleterre; j'en suis effrayé pour le goût et même pour la raison; il est à craindre qu'on ne s'en tienne pas là. Vous verrez qu'on finira par trouver dans les plantes les *Caractères* de *Théophraste* et de *la Bruyère*: les fleurs auront leurs *Avares*, leurs *Misantropes*, leur *Philinte*, leurs *Femmes savantes*, leurs *Précieuses ridicules*; déjà elles se passionnent, elles se parlent, elles finiront par s'écrire; et nous verrons des romans en forme de lettres, où nous aurons à nous attendrir sur les malheurs de la *pervenche* ou de la *marjolaine*. Les arbres des forêts deviendront des personnages importants; les bois auront leurs Athénées et leurs sociétés savantes; la poésie nous y présentera des mathématiciens, des idéologues, et,

qui pis est, des philosophes. Je ne sais quel fou a dit, dans le siècle dernier, que chaque animal avait à son tour le sceptre de la nature; le dix-neuvième siècle ira beaucoup plus loin, il associera les plantes à l'empire de l'homme:

Chaque espèce, à son tour, a régné sur la terre,
Et le règne des choux est à la fin venu.

» Ces réflexions peuvent faire rire, mais elles ont cependant un côté sérieux. J'ai remarqué qu'on avait beaucoup de penchant à adopter les systêmes les plus bizarres; et plus d'un philosophe qui refuse une ame au roi de la nature, paraît fort disposé à en donner une aux animaux et aux êtres les plus matériels. L'idée du sexe des plantes n'est pas nouvelle; on n'en a jamais tant parlé qu'aujourd'hui, et l'on peut en deviner la raison. Beaucoup de gens s'extasient sans cesse sur les sentiments qui unissent les plantes; ils en parlent très sérieusement, et non point comme les peintres et les poëtes. Où veulent-ils nous conduire? A nous faire croire que la matière pense, qu'elle sent, et que l'homme qui pense et qui sent, n'est aussi que matière. Ils ne croient point à la poésie, quand elle chante les louanges de Dieu; mais ils sont toujours prêts à croire aux fictions les plus absurdes, quand elles viennent à l'appui de leur systême plus absurde encore.

» Le poëme des *Amours des Plantes* a donné lieu

à un autre poëme, qui a pour titre : *Les Amours des Angles*. Ce dernier poëme est une parodie fort plaisante de celui de Darwin, qui paraît être lui-même une parodie. *Les Amours des Plantes* ont été traduites en français ; le traducteur paraît être un homme de goût, si on en juge par son discours préliminaire, et par la pureté de son style : je regrette qu'il n'ait pas mieux employé son talent. »

PAGE 66, VERS 13.

Et les plantes, les fleurs, sur la terre arrosée,
Semblent pleuvoir du ciel dans des flots de rosée.

Ovide fait métamorphoser des gouttes d'eau en fleurs.

Et in terram guttæ cecidere calentes ;
Vernat humus ; floresque et mollia pabula surgunt.

PAGE 66, VERS 22.

Et les filles de mai, dans les plaines fleuries,
Aux rayons du matin, à la chaleur du jour
Fermant leur sein humide, et l'ouvrant tour à tour,
Ont mesuré la marche et l'emploi des journées,
Et compté du printemps les heures fortunées.

Je dois la note qu'on va lire à un de nos botanistes les plus distingués, M. Dupetit-Thouars.

Lorsqu'on voit d'un côté quelques personnes seulement se livrer à l'étude de la botanique, et la suivre avec tant d'ardeur qu'aucun sacrifice ne leur coûte, de l'autre, que le plus grand nombre semble affecter

de l'indifférence et même du mépris pour cette science, on serait tenté de croire que deux opinions si différentes proviendraient d'une organisation différente; cependant les uns et les autres ont à peu près la même façon de voir et de sentir, et sont également disposés à admirer les phénomènes de la nature; mais les premiers les recherchent et vont au devant, au lieu qu'il faut les présenter aux seconds. Cependant beaucoup de noms donnés, par les habitants de la campagne, à certaines plantes, attestent que depuis très long-temps ils ont remarqué leurs singularités.

C'est ainsi que la Perce-Neige, la Rose de Noël, l'Alléluia, le Coucou, doivent ces noms au temps où ils paraissent; ceux de Belle-de-Nuit et de Belle-de-Jour font voir pareillement que depuis long-temps on a remarqué que l'une s'épanouissait pendant le jour et l'autre pendant la nuit. Quoique plus scientifique, le nom d'Éphémère est assez connu; on sait, assez généralement, que c'est une fleur de couleur violette, qui ne dure qu'un jour et même l'espace de quelques heures. Il n'est personne, de quelque classe qu'il soit, qui, entrant pour la première fois dans un jardin d'amateur recherché, ne demande à voir la Sensitive, et ne fasse l'épreuve de la vivacité de ses mouvements. Il y a quelques années que l'on se portait en foule au jardin des Plantes, pour voir, à dix heures du soir, le Cierge grandiflore développer ses larges fleurs; la

mode y contribuait aussi beaucoup, car elle étend aussi son empire sur l'histoire naturelle.

Il suit de là que les noms vulgaires ne sont point à dédaigner; si on les passait ainsi tous en revue on verrait facilement qu'ils tiennent à des observations curieuses; souvent même ils expriment des sentiments moraux. Une des plus charmantes miniatures du règne végétal, qui est commune le long de nos fossés, la Scorpionne des marais, se nomme dans quelques provinces, *Tant plus je vous vois, tant plus je vous aime;* on peut reconnaître dans plusieurs autres noms de fleurs les traces d'un système plus étendu encore, pratiqué dans l'Orient, celui d'un langage expressif, formé par les objets physiques : c'est par son moyen qu'avec un simple bouquet, fait suivant certaines règles, on peut communiquer au loin sa pensée.

Pour en revenir aux phénomènes de la nature, il est donc certain que les savants ont souvent été devancés dans leur observation par ceux mêmes qu'ils confondent dans la classe du vulgaire.

Souvent même il suffisait que ces faits fissent ainsi partie de la croyance du peuple, pour qu'on s'en méfiât, et qu'on les rangeât parmi les préjugés qui ne valent pas la peine d'être examinés; il a fallu que le hasard vînt les présenter de nouveau à quelque initié.

C'est ainsi que le célèbre Linné, voulant pendant

la nuit vérifier un fait particulier, parcourut à ce dessein le jardin d'Upsal, une lanterne à la main; il fut frappé de l'aspect particulier que lui présentèrent les plantes. Il avait peine à reconnaître celles qui lui étaient les plus familières; car il vit, à son grand étonnement, que presque tous les végétaux prenaient pendant la nuit une attitude particulière: les uns repliaient leurs feuilles, les autres les abaissaient ou les relevaient; les tiges mêmes s'inclinaient d'une manière remarquable. Guidé par son génie, il saisit toutes les modifications de ce phénomène: il crut y reconnaître l'analogue du repos que les animaux sont obligés de prendre pendant la nuit; le regardant comme le *Sommeil des plantes*, il le décrivit sous ce nom dans une de ces dissertations aussi ingénieuses que profondes qui forment les *Amænitates*. Quelque temps après, dans une dissertation de cet intéressant recueil, sous le nom de *Calendrier de Flore*, ce savant naturaliste établit le rapport qui existe entre le cours ordinaire de la végétation et celui des saisons. La précision méthodique et l'imagination poétique, deux qualités si rarement alliées ensemble, se réunissent dans cet opuscule; car d'un côté, l'auteur semble entourer le cercle rapide de l'année d'une guirlande de fleurs, tandis que de l'autre il présente des observations solides qui peuvent avoir une application directe dans la pratique de l'agriculture.

Ce fut dans le même esprit que peu de temps après cet ingénieux naturaliste fit paraître *l'Horloge de Flore.* L'épanouissement des fleurs de certaines plantes lui parut avoir lieu tous les jours à des heures précises, en sorte qu'elles pouvaient aussi bien désigner l'époque de la journée que les cadrans des horloges; il donna une liste suivie qui complétait ainsi tout le tour du cadran ; il poussa encore plus loin cette idée ; voyant que la Belle-de-Nuit ne s'ouvrait qu'au moment où les autres se fermaient, il crut pouvoir conjecturer que cela provenait de ce que cette fleur étant originaire du Pérou, elle était fidèle à sa première impulsion, et s'épanouissait précisément au moment où elle le fait sous son climat primitif, en sorte qu'elle pouvait indiquer avec assez de précision les différences de longitude : Linné ne mit pas plus d'importance et de suite à cette dernière idée qu'elle n'en méritait, en se contentant de l'indiquer. Il reconnut encore des fleurs dont l'épanouissement s'accordait avec les variations de l'atmosphère; il les regarda comme propres à suppléer les baromètres et les hygromètres : il les nomma Météoriques.

De toutes ces découvertes, celle qui a le plus frappé, c'est l'Horloge de Flore; aussi tous les auteurs qui ont écrit depuis ce temps sur la botanique, en ont fait mention : tous lui ont consacré quelques pages ; mais presque tous se sont contentés de copier Linné : très-

peu se sont occupés de vérifier ces observations ou de les continuer; en sorte qu'on a donné pour Paris le même cadran qu'à Upsal, sans se mettre en peine si la différence du climat n'influait pas sur sa régularité.

Les fleurs de la famille des Lactucées, où se trouvent des plantes très connues, telles que la Chicorée et la Laitue qui lui donne son nom, ont paru les plus propres à cet usage. La Chicorée est une des plus remarquables.

Lorsqu'aux premiers rayons du jour vous traversez une prairie, elle vous semble aussi brillante que dans la journée : c'est un éclat emprunté. Vous y admirez les gouttes colorées de la rosée, mais la plupart des fleurs ne sont point encore éveillées. Si vous distinguez parmi elles quelques tiges de chicorée sauvage, elle ne vous frappe que par son peu d'agrément; ses tiges sont des bâtons roides hérissés de poils; repassez deux heures après : des fleurs rayonnantes du bleu le plus tendre attirent votre attention : il semble que ce soit une plante toute nouvelle qui a poussé dans ce court espace; quelques heures après elle a disparu : vous ne voyez plus que la sécheresse et l'aridité; plus de trace de ce bleu si pur. Toutes les plantes de cette famille seraient aussi remarquables; aussi ce sont elles qui composent la majeure partie du cadran de Linné. Elles ont deux époques à peu près fixes : celle de leur épanouissement et celle de leur clôture; mais elles se

distinguent des autres par ce que l'on croirait le plus commun : c'est que ce sont les mêmes fleurs qui s'épanouissent de nouveau, au lieu que dans le plus grand nombre des autres, dès que le moment de la clôture est arrivé, tout est fini pour elles : elles sont flétries pour toujours. Les Mauves surtout sont très-remarquables par-là, parce que leurs fleurs grandes et brillantes sont faciles à observer ; aussi l'une d'elles a été remarquée depuis long-temps par le savant Rumphe, sur l'île d'Amboine ; elle l'a été aussi dans nos colonies ; elle fait partie d'un genre qu'on nomme *Sida*, qui est devenu très nombreux par les observations récentes. A l'île de France, où ces plantes sont très-communes, elles m'avaient fourni un cadran complet, qui m'a souvent été utile.

Dans nos pays ce sont donc les Chicoracées qui sont les plus propres à remplir ce but ; cependant il n'y a guère de plantes qui ne puissent les suppléer ; les plus communes même, comme les *Gramens* ou Chiendents. La jolie fleur du Mouron rouge obéit aussi à cette régularité.

Une douzaine de pots placés sur une fenêtre, au milieu de la ville, et contenant les plantes les plus communes de la campagne, pourraient donner lieu à des observations très-curieuses et qui deviendraient importantes pour la science.

PAGE 86, VERS 17.

Aux murs de Saint-Denis, dans cette église antique,
Qui montre au loin ses tours et son clocher gothique,
Vingt rois dormaient en paix dans le même cercueil.

Pendant les jours de la terreur, les membres des comités révolutionnaires ont fait leurs visites domiciliaires jusque dans les tombeaux de Saint-Denis. La plupart des monuments qui avaient été élevés par la piété, et qui faisaient l'admiration des étrangers, ont été détruits.

Un de nos poètes a eu le courage de dénoncer en beaux vers ces attentats dans un temps voisin de celui où ils ont été commis.

Où sont ces vieux tombeaux et ces marbres antiques
Qui des temples sacrés décoraient les portiques?
O forfait! ces brigands, dont la férocité
Viola des prisons l'asyle épouvanté,
Coururent, tout sanglants, de nos aïeux célèbres
Profaner, mutiler les monuments funèbres,
Et commettre, à la voix d'un lâche tribunat,
Sur des cadavres même un autre assassinat.
Gloire, talents, vertus, rien n'arrêta leur rage.
O guerriers généreux, dont le mâle courage
De l'état ébranlé releva le destin,
Vengeurs du nom français, Turenne, Duguesclin,
Vous vîtes par leurs mains vos cendres dispersées
Errer au gré des vents, de vos urnes chassées!

(LEGOUVÉ, poëme des *Sépultures*.)

Les vénérables restes de Turenne furent trouvés

dans le même état qu'ils avaient été ensevelis. La mémoire de ce grand homme en imposa aux énergumènes; ils se contentèrent de l'arracher à son tombeau, et de l'exposer entre quatre planches, dans un caveau où tout le monde alla le voir.

Chacun voulait avoir une partie de ses précieuses dépouilles; le fameux Camille-Desmoulins lui coupa le petit doigt de la main droite. Ainsi, les malheureux restes de Turenne furent également victimes de l'admiration et de la fureur de ces hommes pour qui rien n'était sacré. Turenne fut transporté en 1795 au jardin des Plantes, d'où il a été transféré au musée de la rue des Augustins, et de là dans l'église des Invalides.

Tous les rois de France, tous les princes et les princesses ensevelis à Saint-Denis, furent aussi exhumés; leurs dépouilles furent entassées pêle-mêle dans une cour voisine de l'église: ce spectacle étrange avait attiré la foule du peuple. La fière contenance de Henri IV, qui avait conservé toute sa barbe, et ses traits adorés des Français, parut faire une vive impression sur la plupart des spectateurs. Mais le fanatisme destructeur l'emporta bientôt sur l'enthousiasme qu'inspirait cette espèce de résurrection d'un des plus grands rois de France. Je ne puis mieux caractériser cet attentat qu'en citant les vers de madame de Vannoz:

J'ai vu les scélérats, tremblants à son aspect,
Frémir et s'arrêter, remplis d'un saint respect;

Mais bientôt rappelant leur audace première,
Par l'outrage et l'insulte aggravant leur fureur,
Ses ossements traînés, souillés par la poussière.....
O des trônes mortels maître et dispensateur!
Des monarques parfaits si ta main est avare,
Si les jours fortunés que leur règne produit
Semblent de courts éclairs dans la profonde nuit,
Devais-tu de tels rois à ce peuple barbare?
C'est donc là ce Henri, fameux par sa bonté,
Qui nourrit de sa main son peuple révolté,
Et qui, forcé de vaincre, en pleurant sa victoire,
Sut par tant de bienfaits expier tant de gloire;
C'est lui : deux fois puni pour un règne si beau,
Vivant on l'assassine, on l'outrage au tombeau.

Henri IV fut placé debout sur une pierre, et livré ainsi aux insultes d'une multitude furieuse. Une femme s'avança vers lui; et, lui reprochant le crime irrémissible d'avoir été roi, lui donna un soufflet et le fit tomber par terre. Soit que les militaires aient dans le caractère plus de générosité, soit qu'ils ne considérassent Henri IV que comme un grand capitaine, ils ne partagèrent point en cette occasion la fureur de la populace; un soldat se précipita sur le cadavre du vainqueur de la Ligue, et, après un long silence d'admiration, il tira son sabre, lui coupa une mèche de sa barbe, en s'écriant : *Et moi aussi je suis soldat français! Désormais je n'aurai plus d'autre moustache.* Il appliqua à ses lèvres la barbe d'Henri IV, et il

ajouta : *Maintenant je suis sûr de vaincre les ennemis de la France, et je marche à la victoire.*

On ne pourrait s'empêcher d'être étonné des sentiments opposés qui se manifestaient ainsi à l'aspect des rois exhumés, si le peuple n'avait pas offert l'exemple de ces contrastes à toutes les époques de la révolution. Il m'a toujours semblé voir deux hommes dans chacun des Français ; l'homme élevé sous la monarchie, avec toutes les illusions qui combattaient encore pour elle, et l'homme de la révolution, avec toutes les craintes, toutes les fureurs et toutes les idées exagérées qui tenaient aux circonstances violentes où nous nous sommes trouvés. On a vu plus d'une fois des hommes assassiner, et pleurer leurs victimes. Combien de fois la fureur et le respect pour l'autorité qu'ils voulaient détruire, se sont combattus dans l'ame des factieux ! Ce peuple, qui entourait l'échafaud, et qui applaudissait aux assassinats, a laissé échapper des larmes sur le sort des proscrits. On connaît ce mot d'une femme du peuple, qui venait d'apprendre la mort de M. de Malesherbes : *Ce M. de Malesherbes*, disait-elle, *était un honnête homme ; on ne pouvait lui reprocher d'autre tort que d'avoir défendu ce pauvre tyran.* Je crois que ce mot mérite d'être conservé ; il caractérise admirablement l'esprit du peuple dans la révolution.

Cet esprit se manifeste surtout dans le procès-

verbal des exhumations; car on dressait un procès-verbal des événements les plus horribles, et le désordre le plus effréné a toujours été accompagné de toutes les formes, de l'ordre et de la plus exacte régularité. Ce procès-verbal, qui est signé des officiers municipaux de Saint-Denis, renferme des jugements très-curieux sur les rois, qu'on n'aurait pas dû attendre des hommes qui gouvernaient alors; on y rend hommage à Louis XV, et on justifie sa mémoire des soupçons que la malignité avait accrédités sur le genre de maladie dont il est mort. Les rédacteurs du procès-verbal donnent des éloges à Louis XIV et à plusieurs autres rois de France, à qui ils n'ont à reprocher, disent-ils, que le tort d'avoir porté une couronne..

Le peuple, la municipalité de Saint-Denis et les commissaires du comité de salut public, passèrent successivement en revue tous les illustres morts déposés dans les caveaux de l'église de Saint-Denis. Le corps de Louis XIII était parfaitement conservé, comme celui de Henri IV. La peau de celui de Louis XIV était d'un noir de fer. Louis XV était déposé à l'entrée du caveau sur les marches, dans une espèce de niche pratiquée dans l'épaisseur du mur; c'était là que restait déposé le dernier roi mort. Le corps de Louis XV, retiré du cercueil de plomb, bien enveloppé de langes et de bandelettes, ne conservait plus

aucune forme. Le corps du grand Dauphin et celui de plusieurs princes et princesses, morts dans le siècle dernier, étaient dans une putréfaction liquide. Cette fouille scandaleuse, commencée le 12 octobre 1793, dura jusqu'au 25 du même mois. Toutes les dépouilles des rois furent entassées dans un petit cimetière qui avoisine l'église, et précipitées dans la même fosse. On est parvenu à sauver quelques monuments précieux; on les a transportés au musée des antiquités de France. Le directeur de cet établissement, M. Lenoir a su, par son esprit d'ordre, tirer le parti le plus heureux des débris qui ont échappé au temps et à la révolution.

Cette révolution faite dans les tombeaux de Saint-Denis, peut fournir à l'historien le sujet des tableaux les plus sublimes et des méditations les plus profondes : je ne puis me refuser à citer le beau morceau de M. de Châteaubriand :

« On voyait autrefois près de Paris, des sépultures, fameuses entre toutes les sépultures des hommes. Les étrangers venaient en foule visiter les merveilles de Saint-Denis. Ils y puisaient une profonde vénération pour la France, et s'en retournaient en disant en dedans d'eux-mêmes, comme Saint Grégoire : *Cette nation est réellement la plus grande entre les nations.* Mais il s'est élevé un vent de la colère autour de l'édifice de la mort; les flots des peuples ont été poussés

sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore : *Comment le temple d'*HAMMON *a disparu sous les sables des déserts?*

» L'abbaye gothique où se rassemblaient ces grands vassaux de la mort, ne manquait point de gloire : les trésors de la France étaient à ses portes; la Seine passait à l'extrémité de sa plaine; cent endroits célèbres remplissaient, à chaque distance, tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs; la ville d'Henri IV et de Louis-le-Grand était assise dans le voisinage; et l'antre royal de Saint-Denis se trouvait au centre de notre puissance et de notre luxe, comme un vaste reliquaire où l'on jetait les restes du temps et la surabondance des grandeurs de l'empire français.

» C'est là que venaient tour à tour s'engloutir les rois de la France. Un d'entr'eux (et toujours le dernier descendu dans ces abîmes) restait sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils : l'un s'est précipité au fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil : l'autre, ainsi qu'Œdipe, a disparu dans une tempête. Chose digne d'une éternelle méditation! le premier monarque que les envoyés de la justice divine rencontrèrent, fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portaient! Il était encore tout entier dans son cercueil.

En vain, pour défendre son trône, il sembla se lever avec la majesté de son siècle, et une arrière-garde de huit siècles de rois; en vain son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts; lorsque, précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis, tout fut détruit. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avait juré par lui-même de châtier la France; ne cherchons point sur la terre les causes de pareils événements; elles sont plus haut.

PAGE 319, VERS 586.

Nous avons tous connu, dans l'éclat de sa gloire,
Ce roi dont nos neveux béniront la mémoire;
Son ombre erre plaintive autour de ces palais, etc.

On avait cru pendant long-temps que Louis XVI n'avait point de tombeau; mais depuis qu'on peut, sans danger, pleurer sur la cendre d'un bon roi, on connaît le cimetière où repose l'infortuné monarque qui, pour nous servir de l'expression de Châteaubriant, avait disparu comme Œdipe dans une tempête. Dans la rue d'Anjou St.-Honoré, non loin de la Madeleine, est un coin de terre qui fut ignoré des ennemis de la religion et de l'humanité, et qu'on doit révérer aujourd'hui comme les anciens révéraient les lieux marqués par la foudre du ciel. C'est dans ce coin de terre que sont ensevelis le vertueux Louis XVI, et Marie-Antoinette, reine de France.

L'enceinte du cimetière de la rue d'Anjou n'a que soixante pas de longueur et trente ou quarante de largeur. Elle est environnée d'une simple muraille au nord, à l'orient et à l'occident. Au midi, on voit une maison simple et modeste, habitée par M. Duclauseaux, qui du sein de sa retraite, veille sur ce lieu funèbre, et semble être le gardien des ombres royales : cette enceinte avait cessé d'être un cimetière en 1720, et ne recevait les morts que dans les circonstances extraordinaires. Lorsque, dans la révolution, la terreur eut commencé à aiguiser sa faux, les cimetières de Paris ne suffisaient plus pour contenir les victimes qu'elle moissonnait chaque jour. On conduisit les morts dans des cimetières qui avaient été abandonnés.

Dans la journée du 21 janvier 1793, tandis que l'ame d'un roi martyr allait rejoindre S. Louis dans le ciel, ses restes mortels furent traînés sans escorte et sans pompe, et déposés dans le cimetière de la rue d'Anjou. D'après un décret de la convention, on jeta une grande quantité de chaux dans la fosse, pour qu'il ne restât rien sur la terre du meilleur des princes. Le silence de la terreur régnait autour du tombeau, dont personne n'osait approcher. L'humanité tremblante cachait ses pleurs et détournait la vue. La religion seule veillait encore pour braver tous les dangers, et prenait ses habits de deuil, malgré les menaces des bourreaux. Vers le soir du 21 janvier, le curé de la Madeleine ac-

compagné de ses vicaires, vint réciter les prières des morts et répandre l'eau sainte sur le tombeau du roi martyr. Tous ces faits, inconnus jusqu'ici, nous ont été attestés par le respectable M. Duclauseaux.

Au mois de septembre de la même année, Marie-Antoinette de France, condamnée par le tribunal révolutionnaire de Paris, conjura ses bourreaux de la faire ensevelir auprès de Louis XVI. Cette demande lui fut accordée : tant les prières des mourants conservent d'ascendant sur les cœurs les plus barbares! Les restes de Marie-Antoinette furent déposés dans une fosse voisine de celle du monarque infortuné, près duquel, quelques mois auparavant, on l'avait vue assise sur le premier trône du monde. En creusant la fosse de la reine, on s'aperçut que le cercueil où reposait Louis XVI restait entier, et que la chaux n'avait point altéré les dépouilles mortelles de l'auguste victime. Ainsi la Providence se jouait des décrets d'un sénat impie, et conservait, pour les offrir un jour à la vénération des Français, les restes d'un prince qui s'était immolé au salut de son peuple.

Vingt-un ans se sont écoulés depuis que Marie-Antoinette de France et Louis XVI reposent dans le cimetière de la rue d'Anjou. Aucun monument n'est élevé dans ce lieu; le Dieu qui fit les saisons s'est chargé seul d'orner les tombes royales que les hommes avaient abandonnées. L'humble marguerite, quelques plantes de souci, quelques arbustes, le simple gazon

des prés, couvrent le cercueil d'un puissant monarque, et d'une reine qui donna tant d'éclat à la couronne de France. C'est là que le roi de Prusse, l'auguste successeur de Frédéric, peu de jours après son entrée à Paris, oubliant l'éclat de ses triomphes, est venu adorer à genoux les décrets de la Providence, et déplorer le trépas d'un roi qui n'obtint point de funérailles. Sur le simple gazon et parmi les fleurs qui couvrent les tombes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, on m'a montré la place où s'est agenouillée une princesse qui fit admirer à l'Europe les vertus d'Antigone, et que l'amour de tout un peuple ne peut consoler d'avoir perdu le meilleur des pères.

La tombe de Louis XVI est placée dans un angle de la muraille, vers le nord du cimetière. A quelques pas de là, vers l'orient, est une vaste fosse, où furent ensevelis pêle-mêle les Suisses et les Français qui périrent à la journée du 10 août, victimes de leur fidélité et de leur dévouement. Plus loin, dans une autre fosse, ont été déposés les ossements de Danton, de Camille-Desmoulins, de Fabre d'Églantine, de Chabot, d'Hébert, et de plusieurs autres chefs de parti, moissonnés par la révolution, qui, semblable au vieux Saturne, dévorait ses propres enfants. Sous quelques arbres plantés à l'extrémité du cimetière, vers le nord, on montre la place où reposent ceux qui périrent étouffés dans la foule, au milieu des fêtes qui suivirent le mariage

de Louis XVI. Que de contrastes réunis dans un étroit espace ! que de leçons pour la politique ! que de souvenirs pour l'histoire ! A chaque pas que l'on fait dans le cimetière de la rue d'Anjou, on ne peut contenir ni sa douleur, ni sa surprise : la pensée se reporte tour à tour sur les vertus d'un bon roi, sur les crimes de ses bourreaux, sur les grandeurs périssables de la terre, et sur la mort, qui, promenant partout son triste niveau, confond les urnes des bons et des méchants, des sujets et des monarques. Lorsqu'on a épuisé les méditations qu'inspire ce lieu funèbre, lorsqu'on a parcouru tous les cercueils qu'il renferme, on revient malgré soi à la tombe d'un monarque dont la France gardera éternellement la mémoire. C'est le tombeau de Louis XVI qui rendra le cimetière de la rue d'Anjou à jamais célèbre. Un jour la gloire de ce lieu s'élèvera au-dessus de la gloire de Saint-Denis, qui n'a point su conserver le dépôt que vingt générations lui avaient confié ; les Français y viendront pleurer sur leurs propres infortunes en pleurant sur celles des rois, et reliront sur une tombe royale, ce Testament qui fut inspiré par le ciel, et que les augustes frères du roi martyr ont recueilli comme l'Évangile de la royauté. Ah ! s'il est encore parmi nous des hommes qui nourrissent dans leur cœur l'amour de la vengeance et l'esprit des factions, qu'ils n'approchent point de cette enceinte sacrée ; qu'ils n'aient point de part aux prières que

Louis XVI fait pour nous dans le ciel, et que la voix des tombeaux s'élève contre eux !

Lorsqu'on a visité le cimetière de la rue d'Anjou, on demande où reposent les cendres de Mme. Elisabeth, sœur de Louis XVI, et celles du jeune dauphin, qui mourut dans la prison du Temple. Le dauphin, Louis XVII, qui n'avait vécu un moment que pour souffrir, est perdu dans la foule des morts ; on ne sait quel lieu renferme ses dépouilles mortelles. Mme. Elisabeth, que rien n'avait pu séparer de son frère pendant sa vie, ne repose point à côte de lui : la tombe de cette princesse est à Mousseaux, où les ames pieuses vont chaque jour déplorer son trépas et bénir sa mémoire.

PAGE 67, VERS 996.

Mais, ô bonté du ciel ! l'amitié magnanime
Au fer inexorable arrache sa victime.

Je fus arrêté à Chartres par les ordres de Bourdon (de l'Oise). Il ordonna aux gendarmes de m'attacher à la queue de son cheval, et de me faire marcher à coups de plats de sabre. Quelques années après, Bourdon (de l'Oise) fut proscrit à son tour ; je le fus encore moi-même ; et si je n'étais parvenu à m'échapper, je me serais trouvé à côté de lui dans les déserts de Synamary.

Les gendarmes de Chartres furent révoltés de l'ordre de Bourdon (de l'Oise), ils refusèrent d'obéir, et ils eurent pour moi tous les égards qu'on doit au malheur. Je fus traduit devant le comité de sûreté générale; et j'allais être conduit à la commission militaire, lorsque je parvins à m'évader par les soins généreux de M. G....., mon ami. Quelques jours après, je fus condamné à mort par contumace, comme rédacteur de *la Quotidienne*, et exécuté en effigie sur la place de Grève.

PAGE 285, VERS 117.

Mais, ô trop vain espoir! les chagrins dévorants
N'ont que trop secondé la rage des tyrans.

Après ces vers, j'avais placé un épisode que je crois pouvoir rappeler ici.

Lorsqu'aux champs, aux cités, le démon des batailles
Ou quelqu'autre fléau sème les funérailles,
Ceux qu'épargne le sort sont les plus malheureux;
J'en atteste ton cœur et tes pleurs généreux,
Trop sensible Almazil: tu perdis ta patrie,
Dans les feux des volcans sous tes yeux engloutie;
Tu mourus. Tu restais sans espoir, sans soutien;
J'ai pleuré sur ton sort, et ton sort est le mien.
Almazil, élevé sous le toit de ses pères,
Dans les murs de Quito coulait des jours prospères:

Jeune encor, sa patrie était chère à son cœur.
Du règne des incas admirant la splendeur,
Aux antiques vertus il formait sa jeunesse,
D'un peuple heureux et bon il partageait l'ivresse,
Et le bonheur public suffisait à ses vœux :
Mais tels sont nos destins, tel est l'arrêt des dieux,
Leurs dons sont trop souvent achetés par nos larmes;
Le bonheur a son deuil, la paix a ses alarmes,
Et le sort, aux mortels prodiguant ses faveurs,
Toujours à ses bienfaits mêle quelques rigueurs.

Dans les champs de Quito, la féconde nature
Entretient du printemps l'éternelle parure;
Mais en vain ces beaux lieux ignorent les hivers;
Un gouffre suspendu sur ces bords toujours verts
Vomit, parmi des flots de poudre et de fumée,
Ses foudres menaçants et sa lave enflammée.
La terre sans culture y prodigue ses dons;
Mais l'enfer est caché sous l'or de ses moissons.
Ces germes si féconds, qu'un ciel pur fait éclore,
Sont les exhalaisons du feu qui la dévore :
Sa richesse est un piége; au sein de ses bienfaits,
Souvent elle engloutit les heureux qu'elle a faits.
Un jour, ô jour fatal! sur leur cendre amortie
Les volcans se taisaient, et leur affreux génie
Semblait dormir caché dans ses noirs soupiraux.

Les champs et les cités reprenaient leurs travaux :
L'un conduit ses troupeaux dans les gras paturâges;

A l'utile arbrisseau qui couvre ces rivages,
D'autres vont arracher le duvet précieux
Dont l'éclat doit parer les ministres des Dieux;
Dans les temples sacrés, sous leurs vastes portiques,
Les filles du Soleil, par de joyeux cantiques,
De l'astre paternel saluaient le retour,
Et, remplissant les airs de ses hymnes d'amour;
Le peuple errait en paix dans les vertes campagnes:
Tout à coup, répété par l'écho des montagnes,
Un mugissement sourd sort des antres profonds;
La foudre dans les airs trace d'affreux sillons;
La mer gronde, bouillonne, et son onde embrasée
Retourne vers les monts en ardente rosée;
D'une noire vapeur le soleil est voilé;
Jusqu'en leurs fondements les Andes ont tremblé;
La terre au loin chancelle, et les laves errantes,
Roulant leurs flots grondants sur les plaines brûlantes,
Ont porté dans Quito la mort et la terreur.
O cité malheureuse! ô séjour plein d'horreur!
Partout la mort menace et poursuit ses victimes;
Partout l'effroi, le deuil; partout d'affreux abîmes;
Et tout un peuple, atteint par le même fléau,
Va descendre vivant dans le même tombeau.
Le frère tombe, expire embrassé par son frère,
Le faible enfant périt sous les yeux de sa mère;
Les uns, dans les palais par les feux investis,
Expirent écrasés sous d'immenses débris,

D'autres des dieux puissants vont embrasser l'image :
Vain espoir ! nul n'échappe à l'horrible ravage,
La lave les atteint dans les temples sacrés,
Et sur l'autel des dieux vainement implorés.
Almazil, déplorant le sort de sa patrie,
Veut conjurer l'orage et la lave en furie.
Il appelle à grands cris ses amis, ses parents ;
Mais tous ont disparu dans les feux dévorants.
Sans espoir de fléchir la colère céleste,
Il fuit ces murs détruits, cette cité funeste,
Et se traîne en pleurant vers les antres déserts.
Mais déjà les zéphirs ont rafraichi les airs.
Les volcans sont éteints, et leur cime fumante
Jette les derniers feux d'une lueur mourante.
Le murmure des vents, le doux chant des oiseaux,
Seul, des champs et des bois interrompt le repos.
Les lacs dorment en paix, et leur onde immobile
Réfléchit la clarté d'un ciel pur et tranquille ;
Et l'astre radieux, des incas adoré,
Comme un dieu bienfaisant, dans l'olympe azuré
S'avance, et ses rayons ranimant la verdure
Ont d'un deuil passager consolé la nature.
O spectacle des champs ! tel est votre pouvoir,
Dans les cœurs malheureux vous réveillez l'espoir ;
Ce beau ciel, dont l'éclat dissipe les nuages,
De nos faibles esprits calme aussi les orages :
Le sensible Almazil sent calmer sa douleur,

Et la paix des vallons a passé dans son cœur.
Des fureurs des volcans, de leur affreux ravage,
Il se retrace alors la douloureuse image.
Dans ces murs renversés, sous leurs débris fumants,
Il croit entendre encor de vains gémissements.
L'espérance renaît dans son ame attendrie;
A quelques malheureux il peut sauver la vie,
Et sécher quelques pleurs dans ce désastre affreux.
Roulant dans son esprit ces pensers généreux,
Il revient dans Quito; mais bientôt à sa vue
S'offre une ville entière au tombeau descendue.
De ceux qu'il a perdus il foule les débris;
Il ne reconnaît plus ces lieux, ces lieux chéris,
Où comme un songe heureux s'écoula sa jeunesse.
Les foyers paternels, si chers à sa tendresse,
Des filles du Soleil l'enclos religieux,
Les palais des incas et les temples des dieux,
Tout avait disparu : la terreur, le silence,
Régnaient avec la mort sur cet abîme immense.
Almazil est saisi d'une soudaine horreur;
Le deuil, la mort, l'effroi, sont rentrés dans son cœur.
Hélas! il ne voit plus ce beau ciel qui l'éclaire;
Il accuse les dieux, il maudit la lumière,
Il pleure ses amis et leur trépas affreux;
Il meurt, et dans la tombe il descend avec eux.

Du sensible Almazil, de sa touchante histoire,
Puissent mes vers long-temps conserver la mémoire!

Échappé comme lui d'un fléau destructeur,
Comme lui je mourrai de ma propre douleur.

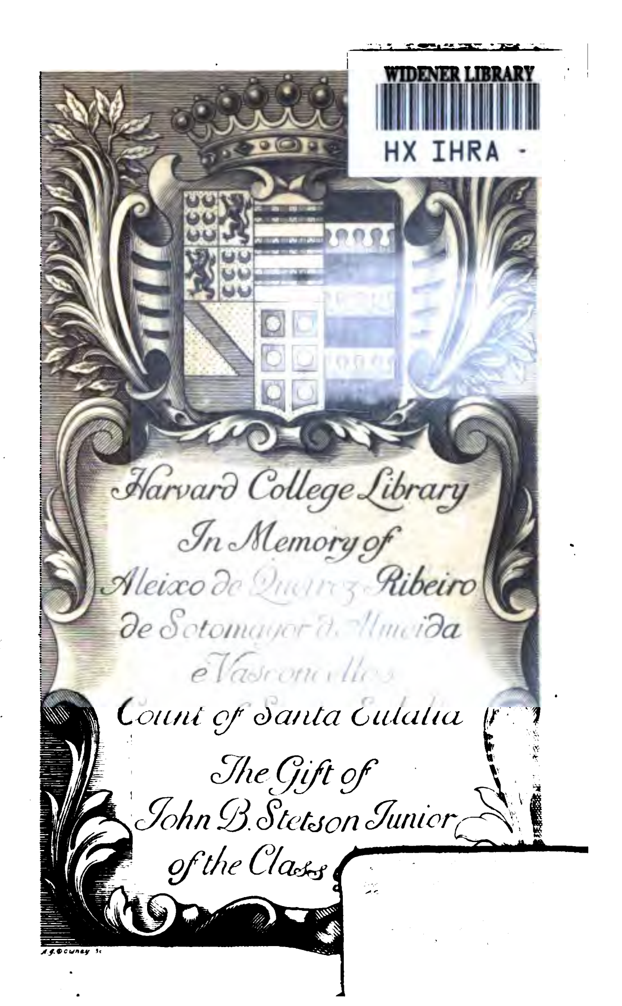
PAGE 144, VERS 8.

Hélas! tout doit périr, tout succombe, et le temps
Emporte des humains les grandeurs mensongères,
Les sceptres des tyrans et leurs lois passagères.

J'ai supprimé les vers qui terminaient le poëme dans les deux dernières éditions; je crois pouvoir les rappeler ici:

Un jour nous pleurerons jusqu'aux bienfaits des dieux;
Déjà le doux printemps ne charme plus nos yeux.
Plaisirs de la vertu, félicité du sage,
Non, nous ne perdrons point jusques à votre image;
Il est, il est un bien qui ne doit point périr.
Les beaux jours renaîtront pour ne jamais finir.
Hommes justes, du sein de la nuit éternelle,
Levez-vous, et suivez la voix qui vous appelle;
Allez jouir des biens qu'un dieu vous a promis:
L'espoir de ses bienfaits ne vous a point trahis.
Des tyrans et du sort vous fûtes les victimes,
Le trépas fut le prix de vos efforts sublimes.
Un dieu doit réparer les injures du sort,
Et l'immortalité doit absoudre la mort.




WIDENER LIBRARY
HX IHRA -
Harvard College Library
In Memory of
Aleixo de Queiroz Ribeiro
de Sotomayor d'Almeida
e Vasconcellos
Count of Santa Eulalia
The Gift of
John B. Stetson Junior
of the Class